

# JULIEN SANDREL

VERS LE SOLEIL



VIBRER, RIRE, PLEURER...  
VOUS ALLEZ ADORER CETTE HISTOIRE !

CALMANN  
LEVY

JULIEN SANDREL

# VERS LE SOLEIL

roman

**CALMANN  
LÉVY**

## **DU MÊME AUTEUR**

*La Chambre des merveilles,*  
Calmann-Lévy, 2018.

*La vie qui m'attendait,*  
Calmann-Lévy, 2019.

*Les Étincelles,*  
Calmann-Lévy, 2020.

*À mes enfants*

*« Tourne-toi vers le soleil, l'ombre sera  
derrière toi. »*

Proverbe maori

Le pont de Gênes, également appelé pont Morandi, est un édifice à haubans mis en service en 1967, afin de permettre à l'autoroute A10 – dite « autoroute des fleurs » – de franchir le val Polcevera, entre les quartiers de Sampierdarena et Cornigliano.

Le 14 août 2018 à 11 h 36, une longue portion du pont de Gênes s'est effondrée.

Le bilan définitif de la catastrophe, établi cinq jours plus tard, fait état de quarante-trois morts et seize blessés.

# 1

## SACHA Trois ans auparavant

Je m'appelle Sacha.

J'ai trente ans, j'habite à Paris, je suis comédien, et c'est en référence à Guitry que ma mère m'a nommé ainsi. Voilà pour ma biographie légèrement enjolivée, la version curriculum vitae.

Dans la vraie vie, j'habite une chambre de bonne Porte de La Chapelle, mon prénom résulte de l'adoration de feu ma génitrice pour Sacha Distel, j'essaie d'être acteur mais finis le plus souvent figurant.

Alors puisqu'il faut bien manger et que je ne suis pas allé très loin dans les études, j'exerce tout un tas d'activités : dès lors qu'on ne me demande pas de tuer quelqu'un, je suis assez peu regardant. J'ai été, en vrac, et dans le désordre : baby-sitter, jardinier, guide touristique improvisé pour touristes chinois, serveur, livreur, distributeur de prospectus, promeneur de chiens, participant à des sondages rémunérés (jusqu'à ce que les instituts s'en aperçoivent), homme de ménage, téléconseiller. On m'a même déjà payé pour faire la queue à la place de quelqu'un – oui, ça existe vraiment. Je pourrais essayer de me stabiliser, prendre un job et le garder, mais cela signifierait la fin de mes rêves de théâtre, et je ne suis pas prêt à y renoncer.

Je n'ai jamais connu mon père, et ma mère est morte quand j'avais quatorze ans. D'une overdose, dans la chambre d'hôtel d'un comédien un peu connu qu'elle aimait trop, au point de laisser son fils unique dîner seul, se coucher seul, se débrouiller seul. Je crois qu'on peut dire que je suis un

vieux routier de la solitude. J'ai appris dans la douleur à quel point se lier à quelqu'un pouvait rendre malheureux, alors je ne m'attache pas. Je ne me sens bien que dans l'éphémère.

C'est sans doute pour cela que je voue une passion aux représentations fugaces de présents fantasmés : le théâtre bien sûr, mais aussi les haïkus, ces courts poèmes japonais qui visent à dire et célébrer l'évanescence des choses. On est parfois surpris quand je récite un haïku, ça ne colle pas avec ce que je dégage, apparemment : avec mon mètre quatre-vingt-cinq et mon allure sportive, on s'attend plutôt à m'entendre parler de boxe ou de football – les gens sont pétris de préjugés.

\*

Lorsque je l'aperçois pour la première fois, je suis dans un café, au cœur du X<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Elle est en grande conversation avec une amie, à quelques mètres de moi. Sa grâce, son port de tête de danseuse, sa peau diaphane, ses grands yeux clairs mélancoliques, tout en elle aimante mon regard.

Je sors d'une représentation du *Malade imaginaire*, dans lequel je tiens le rôle ô combien gratifiant d'un apothicaire muet, je suis avec un groupe de collègues comédiens, mais je ne les écoute que distraitement, car j'observe cette inconnue du coin de l'œil. Quand son amie l'embrasse et quitte le bar, elle reste seule, quelques instants. J'hésite. Je n'aborde jamais une femme de cette façon. Éphémère n'est pas synonyme d'inconséquent, et je n'aime pas l'idée que l'on puisse me prendre pour un dragueur. Mais je ne peux pas faire autrement. Quelque chose en elle m'attire irrésistiblement. Si je n'y vais pas, je le regretterai.

Je prends une grande inspiration, et mon courage à deux mains. Un frisson parcourt mon corps, lorsque je m'élançe vers elle. Je l'aborde, lui propose un verre, qu'elle refuse poliment. Je propose une verveine, elle



refuse en souriant. Je propose de l'épouser, elle refuse en éclatant de rire. Sa beauté est encore plus évidente, à cette distance réduite. Elle me fixe étrangement, je prends ses œillades pour des encouragements... jusqu'au moment où elle m'assène « vous avez du noir, là », en désignant une coulure le long de ma joue droite. Et merde, j'avais oublié que j'étais encore maquillé. Je saisis l'occasion pour entamer une vraie conversation, elle continue de sourire, mais soudain son visage se crispe. Elle me lance un « je dois y aller, désolée... », rassemble ses affaires, dépose de la monnaie sur la table, se dirige vers la sortie. Comme si un mécanisme d'autodéfense venait de se mettre en branle, lui intimant l'ordre de fuir, sur-le-champ.

Je ne peux pas la laisser partir comme ça. J'attrape une serviette en papier, y note mon numéro de téléphone et improvise un pseudo-haïku :

*Sacha – avec ou sans mascara  
J'anime vos soirées, vos bar-mitsva,  
votre vie.  
(Rayer les mentions inutiles.)*

Je cours dans la rue, lui tends la missive. Elle me regarde comme si j'étais un extraterrestre. Elle rit de nouveau, se saisit du bout de papier, puis s'éloigne.

À cet instant, je pense sincèrement ne jamais la revoir.

Pourtant, quelques semaines plus tard, je reçois un coup de fil inattendu. Elle me propose un rendez-vous, et ajoute un mystérieux : « Ce que j'ai à vous demander n'est pas banal. »

Que peut donc avoir à me dire cette belle inconnue ? Ayant une imagination fertile, je me prends à envisager différents scénarios – la plupart sexuels, il faut bien l'avouer... Ma curiosité est en tout cas aiguisée.

Il est prévu que nous nous retrouvions dans le même café, au bord du canal Saint-Martin. La fébrilité avant un rendez-vous amoureux n'est pas l'apanage des femmes, contrairement à ce que nous ont inculqué des siècles

d'histoires de princesses-qui-mettent-des-plombes-à-se-pomponner et de princes-séduisants-sans-effort-ni-artifice. J'essaie différentes tenues... mais je décide d'opter pour la sobriété : jean brut et T-shirt blanc fluide. Je conserve une barbe de trois jours – qui me donne un air plus adulte –, et je coiffe-décoiffe ma chevelure noire aux boucles difficilement domptables.

En sortant du métro République, je prépare mes répliques – chassez l'acteur, il revient au galop. J'hésite à tenter la carte de l'humour, et puis je me dis que ça a plutôt fonctionné lors de notre première rencontre, alors pourquoi pas ? Juste avant d'entrer dans le bar, j'extrahis de mon sac à dos de survie professionnelle de quoi ajouter une petite touche personnelle à mon look. Je sais bien qu'en me déguisant, je gagne en assurance : je me sens plus sûr de moi dans un costume de comédien.

J'ouvre la porte, et l'aperçois tout de suite. Aussi lumineuse que dans mon souvenir. Et elle... il lui est impossible de me rater.

— J'ai pensé que sans la coulure noire sur le visage vous risquiez de ne pas me reconnaître. Bonjour, mademoiselle. Je ne sais même pas comment vous vous appelez.

Elle observe en souriant ma joue barbouillée, ma presque révérence. Elle est surprise, amusée, c'est visible. Mais elle bride ses réactions. Elle se lève pour m'accueillir, et me tend la main. Mode formel, donc. J'ai tout à coup un peu honte de ce maquillage noir qui me barre le visage. Je me rends compte que, loin de briser la glace, cette approche clownesque a peut-être créé une distance entre nous. Quel con.

— Je m'appelle Tess. Vous, c'est Sacha, c'est bien ça ?

J'acquiesce pour la forme, tout en sortant un mouchoir et un démaquillant.

— Tess, vous avez un léger accent...

— Je suis anglaise, mais je vis en France depuis longtemps.

Elle parle un français parfait. Le seul indice de son origine étrangère, c'est sa manière de prononcer, quasiment à l'identique, les sons « en » et

« on ».

Elle continue, imperturbable.

— Sacha, je vais aller droit au but. Vous m'avez dit être comédien, et vous avez mentionné le nom du théâtre dans lequel vous jouiez le soir de notre rencontre. J'ai fait une recherche sur vous sur le web... et comment dire ? J'ai remarqué que votre carrière d'acteur comporte... quelques périodes creuses. Ne le prenez pas mal... mais je me suis dit que vous cherchiez peut-être un complément de revenu.

— Je ne le prends pas mal, mais comme entrée en matière vous avouerez qu'on a connu plus sympathique qu'une analyse critique de CV...

— Pardon, je ne voulais pas... Pardon, vraiment.

Elle baisse les yeux. Semble désolée. Sincèrement. Maladroite, désolée, désuète aussi dans sa façon de se tenir, dans ses gestes, dans ses mots. Un certain charme *nineties*, accentué par cette pince de collégienne qui orne sa chevelure dorée. Elle m'attire, sans que je puisse vraiment me l'expliquer.

Je lui souris, l'encourage à poursuivre, tout en finissant de me démaquiller.

— Sacha, j'ai un travail à vous proposer. Rémunéré, bien sûr.

Elle plante ses yeux dans les miens. J'y décèle une ombre, troublante, singulière, qui s'estompe vite. C'est étrange, cette sensation, alors même que son regard est très bleu. L'espace d'un instant, j'ai cette image de romance bas de gamme qui me traverse : ses yeux sont pareils à des lacs. Ça a l'air idiot dit comme ça, mais ils en ont la couleur et la profondeur, à la fois translucide et opaque, attirante et inquiétante. Elle prend une grande inspiration, puis se lance.

— Sacha, j'aimerais que vous soyez le père de ma fille.

Je la regarde avec des yeux ronds. Et un sourire mi-amusé, mi-lubrique. Elle se rend compte de l'absurdité des mots qu'elle vient de prononcer, et éclate de rire.

— Je suis maladroite, ça n'est pas ce que je voulais dire !

Elle continue de glousser quelques secondes. Lorsqu'elle rit, des petites rides apparaissent au coin de ses yeux, allongeant son regard. Quel âge a-t-elle ? Je dirais vingt-sept, vingt-huit ans, soit deux ou trois ans de moins que moi. Elle s'éclaircit la voix, boit une gorgée d'eau, se reprend.

— J'ai une fille de six ans. Elle s'appelle Sienna. C'est une enfant... particulière. Elle traverse une passe difficile. Je travaille beaucoup, elle est souvent seule, j'ai essayé de l'inscrire à des activités, au centre de loisirs, mais elle n'y est pas heureuse. La psychologue scolaire m'a conseillé de l'entourer d'autres adultes, d'autres figures d'autorité. Or, je suis assez solitaire...

Je ne comprends pas bien en quoi cela me concerne, mais elle n'a pas fini.

— J'ai vu un reportage, il y a quelques jours. À propos d'un comédien, au Japon, qui endosse des rôles... dans la vraie vie. Une sorte d'acteur pour clients privés, qui, selon la demande, peut jouer un meilleur ami, un mari, un proche éploré lors de funérailles. Le reportage suivait des clients de cet homme, qui expliquaient à quel point son intervention les aidait à combler des failles, dans leur vie. Son entreprise a beaucoup de succès, apparemment. Mais je n'ai pas trouvé d'équivalent en France.

Elle marque une pause. Dirige ses yeux azur vers les miens. Je crois avoir compris ce qu'elle me demande. Pure folie.

— Sacha, je voudrais donner à ma fille une image de son père, ainsi qu'une présence masculine à laquelle elle puisse se raccrocher. J'aimerais vous proposer de jouer ce rôle auprès d'elle. Vous pourriez prétendre être un proche du père de Sienna, quelqu'un qui l'aurait bien connu dans sa jeunesse, et qui ne l'aurait plus revu depuis. Vous seriez libre d'inventer la vie rêvée de ce père, et de la lui raconter. Il s'agirait de quelques après-midi par mois, pas plus.

Et merde, sous ses apparences de normalité, cette femme est une cinglée. OK, j'aime les filles originales, mais celle-ci est un cran au-dessus. On est

bien loin du rendez-vous galant que j'espérais.

— Vous plaisantez, je suppose ? Et le père de votre fille, où est-il ?

La question est cruciale. Sensible aussi, étant donné la fébrilité que je décèle soudain, à travers les mouvements de ses mains.

— C'était un homme d'un soir. J'étais jeune, j'avais trop bu. Je ne connais même pas son nom. Je ne sais rien de lui, je ne l'ai jamais revu, n'ai jamais cherché à le revoir. J'élève ma fille seule, depuis toujours.

Je réfléchis quelques instants. Elle reste calme, silencieuse. Crispée, aussi.

— Pardon Tess, mais vous n'avez pas de famille ? Pas d'amis ? Ou bien vous ne pourriez pas simplement lui dire la vérité, à votre fille ? Qu'elle ne connaîtra jamais son père, mais qu'il faut avancer quand même ? Moi je n'ai jamais connu le mien, et ma mère est morte quand j'avais quatorze ans. Eh bien j'avance, malgré tout. Pas très vite, pas très loin, mais je fais de mon mieux.

— Je n'ai personne sur qui compter, au quotidien. Vous trouvez peut-être cela pathétique, mais c'est comme ça. Et je suis désolée pour vos parents.

— Vous ne pouviez pas savoir.

J'observe son visage, son regard. Cherchant à y déceler ses motivations profondes. Elle ne me dit pas tout, c'est évident. Une image me traverse. Ma mère, ses hommes d'un soir, sa solitude, ses espoirs déçus. Je secoue la tête, ma mère n'a rien à faire là. Et puis cette fille n'a pas l'air d'une droguée.

Je devrais prendre mes jambes à mon cou, me tirer vite et loin. Mais, je ne sais pas pourquoi, je reste scotché à ma chaise. À poursuivre cette discussion surréaliste. Peut-être parce que la douleur que je pressens derrière la demande de cette inconnue m'émeut plus que je ne veux bien me l'avouer. Il y a en elle des cicatrices auxquelles je ne peux rester insensible. Comme un écho de ma propre histoire. Je suis bien placé pour savoir que l'on a parfois besoin d'un peu d'aide pour pouvoir regarder l'avenir en face.

Cette jeune femme a un sacré culot, un sacré courage de venir me demander ça. De quoi protège-t-elle sa fille ? Que cherche-t-elle exactement, par cette demande désespérée ?

— Sacha, je vois bien ce que vous pensez. Vous me croyez folle, et vous avez sûrement un peu raison. Nous n'avons pas parlé argent, mais je peux vous proposer cinq cents euros par mois. Pour une après-midi par semaine.

Ah oui, quand même. Pour moi qui jongle entre mes allocations d'intermittent et mes petits boulots, c'est loin d'être négligeable.

— Si je fais deux après-midi par semaine, vous montez à mille balles ?

— N'exagérez pas.

Elle sourit. Moi aussi.

— Tess, vous ne me connaissez pas. Qu'est-ce qui vous fait penser que je serai à la hauteur de ce que vous espérez ? Que je ne suis pas un criminel sans foi ni loi, ou un pédophile ?

— Disons que c'est une intuition, un alignement de planètes. Le reportage japonais est arrivé peu après notre rencontre. Et j'avais gardé votre petit mot, puisqu'on n'est jamais à l'abri d'une organisation de bar-mitsva intempestive...

Elle accompagne cette dernière phrase d'un demi-sourire, et baisse les yeux.

— Bien évidemment, je serai présente à vos côtés lors des premiers rendez-vous. J'aime ma fille plus que tout. Je ne prendrais jamais aucun risque.

Nourrissant plus d'ambition de séduction de cette jeune femme que de rêves de parentalité, je dois avouer que l'argument « je serai présente à vos côtés » fait mouche. Et puis je ne peux pas me permettre de cracher sur une telle somme. Au fond, que me propose-t-elle ? Cinq cents euros mensuels pour me transformer en conteur, et passer une après-midi par semaine avec elle et sa fille. On a connu pire.

Je dois être un peu dingue moi aussi, car ce job incongru m'excite beaucoup. Je ne sais pas dans quoi je m'embarque, mais j'ai envie d'accepter.

— Sacha ? Qu'en pensez-vous ?

J'en pense que j'ai déjà plein d'idées concernant la vie rêvée de ce père...

— Si – et je dis bien si – j'étais d'accord, ce serait à une condition : rester entièrement libre. Pouvoir mettre fin à ces séances quand bon me semble. Ne vous inquiétez pas, si cela devait arriver, je ne partirais pas comme un voleur, sans explication ni au revoir auprès de votre fille.

— Votre demande me semble légitime, et plutôt saine à vrai dire. Vous verrez, Sienna est une petite fille merveilleuse. Et je ne dis pas ça parce que c'est ma fille. Vous vous en rendrez vite compte.

Elle se lève, me tend la main. Je prends sa paume dans la mienne, et la garde un peu plus longtemps que nécessaire. Je crois déceler une légère rougeur sur son visage. Sur le mien aussi – et je sais qu'elle n'est pas seulement due au démaquillant.

Un dernier silence. Une dernière hésitation, de part et d'autre.

— Alors à bientôt, Sacha ?

— À bientôt, Tess.

SACHA  
Trois ans après  
10 AOÛT 2018

— Tu es sûre, Tess, tu ne veux vraiment pas partir en même temps que nous ?

Tess me lance un regard désolé.

— Sacha, tu sais bien que ça n'est pas une question d'envie, on en a déjà parlé dix fois... je n'ai personne pour me remplacer, et ces deux commandes sont les plus importantes du mois d'août.

—... Et Dieu sait que le mois d'août est un mois pourri en termes de chiffre d'affaires pour une fleuriste, oui, je sais. Mais j'avais espéré que tes clients auraient renoncé ?

— Renoncé à quoi ? Il s'agit d'un mariage et d'un enterrement !

— Les gens ne font vraiment aucun effort...

Tess fronce les sourcils avec un air faussement exaspéré. J'aime toujours autant ces petites rides qui apparaissent autour de ses yeux, dans ces moments-là. Alors j'en rajoute un peu, en espérant les apercevoir.

Lorsqu'elle m'a proposé de les accompagner en vacances cet été, Sienna et elle, j'ai hésité. Je n'étais pas certain de vouloir faire ce pas supplémentaire vers une intimité de moins en moins éphémère. Trois années se sont écoulées, depuis l'étrange pacte que nous avons conclu. Nous nous sommes apprivoisés peu à peu, tous les trois. Mais Tess reste très secrète, et la peur que Sienna s'attache trop fort à moi est toujours là, je



n'y peux rien. Il aura fallu toute la persuasion dont est capable cette enfant, les photos idylliques du gîte et un programme de rêve au cœur de la Toscane pour avoir raison de mes réticences.

Sienna et moi partons donc dès aujourd'hui, et Tess nous rejoindra dans quelques jours, après avoir honoré ses commandes estivales, qui sont autant de vitrines pour son travail, pour son talent. En chemin, Tess profitera de sa traversée de la Ligurie pour passer une soirée chez sa chère Francesca – sa seule véritable amie, qu'elle n'a pas vue depuis près de deux ans. Même si elle n'a jamais évoqué la teneur exacte des liens qui l'unissent à cette pétillante Italienne, je sais qu'ils sont puissants.

— Quatre, seulement quatre !

Une voix fluette vient de me tirer de mes pensées. Sienna se tient dans l'entrée de la boutique. Sa salopette-short jaune flashy perdue au milieu des tournesols. Tess me lance un regard interrogatif, puis se tourne vers sa fille.

— Quatre quoi, ma chérie ?

— Maman, tu as dit que tu en avais parlé dix fois avec tonton Sacha, de ta date de départ. C'est faux, tu en as parlé quatre fois seulement, quand j'étais là. Il faudrait que tu en aies parlé encore six fois avec lui pour que ça fasse dix. Donc je pense que c'est pas vrai.

Je lance un clin d'œil à Tess, m'approche de Sienna et lui tape dans la main.

— Ça, c'est ma championne ! Je savais que je pouvais compter sur toi pour corriger les approximations de ta mère...

Elle rit tandis que je la prends dans mes bras – elle a neuf ans, mais physiquement, elle en paraît six. De sa naissance prématurée, Sienna a conservé cette taille inférieure à la norme, ainsi que ce que l'on appelle communément un « handicap invisible », qui crée une insécurité chez elle. Et le besoin de rationalité qui va avec. C'est une petite fille extraordinaire. Dans tous les sens du terme. Intelligente. D'une finesse rare pour son âge. Différente, aussi. Elle adore les mathématiques, la précision extrême, et ne

peut s'empêcher de comptabiliser, répertorier, classer mentalement. J'appelle cela son péché mignon, pour la taquiner et dédramatiser. Mais c'est parfois à la limite du trouble obsessionnel compulsif.

Il y a quelques années, Tess était très inquiète pour sa fille. Puis le niveau d'anxiété de Sienna s'est stabilisé. J'aime à penser que j'y suis pour quelque chose. Si tout n'est pas rose dans son quotidien, loin de là, la situation est sous contrôle. Sa souffrance est réelle, mais elle tend à s'estomper à mesure que le temps passe. À mesure qu'elle se forge une carapace constituée – entre autres – de décomptes mathématiques, de l'amour inconditionnel de sa mère... et de celui qu'elle prend pour son oncle : moi.

Lors de notre première rencontre, j'ai eu comme une illumination. Pourquoi me cantonner à inventer la vie de son père ? Pourquoi ne pas réinventer la mienne, effacer les blessures, les déchirures, le temps de ces parenthèses enchantées ? Alors sans avoir prévenu Tess, j'ai déclaré être l'oncle de cette enfant. Et je prends un plaisir dingue à me perdre moi aussi dans cette toute nouvelle histoire de famille. Inventer un frère, moi, l'enfant unique, le solitaire. Inventer de vrais parents aimants, doux, formidables. Tout ce dont j'ai tellement manqué. Il m'a suffi de l'imaginer. C'est ce que je fais depuis trois ans. Je crois que cela me fait un bien fou, à moi aussi. Mon frère – le père de Sienna – est donc officiellement un grand aventurier avec lequel j'ai fait les quatre cents coups, dont je suis hélas sans nouvelles depuis près de dix ans. Mais le connaissant, il est sûrement en pleine exploration de la jungle amazonienne...

Voir pétiller les yeux de Sienna, l'entendre éclater de rire lorsque j'invente nos péripéties passées les plus improbables, ça n'a pas de prix. Tess me dit que c'est moi qui transforme sa fille, pas les histoires que je lui raconte. Je ne sais pas si c'est vrai, mais ma relation avec cette enfant, les merveilleux moments que nous passons ensemble, tout cela est bien réel.

Bien sûr, je garde toujours en tête que je suis payé pour jouer un rôle, alors j'évite de devenir trop sentimental. La position du tonton marrant, c'est parfait.

Je fais un signe à Sienna, il est temps d'y aller.

— Allez, en route, mauvaise troupe ! Embrasse ta mère et monte dans ma vieille guimbarde !

— Une guimbarde, c'est pas un instrument de musique nul qui fait un son nul ?

— Exactement. Bah là tu vois c'est pareil, mais en voiture.

Sienna serre très fort sa mère dans ses bras. Ça dure des plombs, je commence à m'impatienter.

— Les filles, c'est pas comme si c'était la dernière fois que vous vous voyiez ! Ma primevère, je t'ai préparé une playlist ringarde comme tu les aimes.

Elle lâche le cou de sa mère, et me regarde en souriant :

— Francis Cabrel ?

— Et Jean-Jacques Goldman !

Tess éclate de rire, et fait signe à sa fille de me rejoindre.

Je recueille l'enfant, envoie un baiser à la maman.

Et nous partons pour la Toscane.

TESS  
14 AOÛT 2018

— *Come stai* ? Bien dormi, Tess ?

J'émerge tout juste, mais Francesca est déjà douchée, maquillée, rayonnante dans sa petite robe rouge à fleurs jaunes et blanches. Elle s'active dans sa cuisine en chantonnant. Je ne sais pas comment elle fait. Nous nous sommes pourtant couchées à 3 heures du matin, et elle a contribué autant que moi à la chute vertigineuse de ses réserves de chianti. Ça faisait longtemps que je n'avais pas bu, et je me suis réveillée ce matin avec une douleur lancinante à la racine des cheveux. Mais je ne me plains pas : qu'est-ce que nous avons ri, hier soir ! Deux adolescentes trentenaires. Heureuses, tout simplement.

— J'ai dormi comme un bébé. Enfin, un bébé bourré... Comment tu traduis ça, en italien ?

Francesca se met à glousser.

— *Un bambino ubriaco*. Moi pareil. J'aurais bien dormi une petite quinzaine d'heures de plus. Heureusement, je peux compter sur mon fils pour me remettre dans le droit chemin dès 7 h 30...

Francesca fronce ses sourcils fournis *alla-Cara-Delevingne*, et envoie un regard aussi noir qu'amusé en direction du coupable : Livio, six ans, petit ange brun aux yeux acier, à qui il est bien difficile de résister. Il lui décoche un sourire édenté, puis retourne à la construction de son vaisseau Star Wars en Lego, tout en marmonnant quelque chose en italien.

Les racines de Francesca sont ici, en Italie, mais elle a vécu les trois quarts de sa vie en France, où notre amitié est née. Même si elle est heureuse aujourd'hui dans son pays d'origine, la France lui manque. Alors puisque son fils parle l'italien à l'école, avec les copains, dans la rue, partout... elle a décidé de ne s'adresser à lui qu'en français, afin de ne pas laisser s'évaporer cette double culture si précieuse.

Je l'observe, couvant son fils des yeux, et ce regard si doux me projette des années en arrière, lorsque nous nous sommes rencontrées, réunies par un besoin absolu de douceur. Chaque fois que nous nous retrouvons, c'est un immense bonheur. Francesca et moi sommes de vraies amies. De celles sur lesquelles il est possible de compter, à la vie, à la mort. Mais nos retrouvailles sont toujours empreintes de cette époque que j'aimerais effacer sans y parvenir. Aussi sommes-nous convenues tacitement de ne pas nous voir très souvent. Entretenir la force de notre lien, sans pour autant rouvrir les plaies.

Elle lève les yeux, je lui souris. Elle sourit en retour. Puis elle se redresse, et la vie reprend son cours.

— Tess, ça t'ennuierait de garder Livio une quinzaine de minutes ? Je n'ai plus de croquettes pour Le Borgne.

Je tourne la tête vers Le Borgne, ce chat apathique qui n'a pas quitté le canapé du salon plus de dix minutes depuis mon arrivée, hier soir. Amoiché et paresseux, donc. Francesca est comme ça, elle ne peut pas résister aux éclopés.

— Bien sûr, aucun problème. Je vais prendre une douche rapide et ensuite on va préparer un gâteau, tu es d'accord, Livio ?

— Oh oui oui oui ! Avec du chocolat, tatie Tess ? Steuplait steuplait steuplait...

Livio prend une pose irrésistible. Et puis cette façon qu'il a de m'appeler tatie Tess alors que nous n'avons aucun lien de parenté me fait totalement

craquer. J'aime l'idée que l'on puisse choisir sa famille de cœur. Je lui réponds en riant :

— Pas besoin de supplier, le chocolat est évidemment au programme !

Danse de la joie de Livio, qui en oublie Dark Vador l'espace de quelques secondes, c'est dire.

Je jette un œil à l'horloge de la cuisine, il est 10 h 45. J'ai prévu de partir juste après le déjeuner. Je me dirige vers la salle de bains en pensant à Sienna et Sacha. Ils sont à trois heures de route d'ici, en pleine Toscane. J'ai hâte de les retrouver. Je sens – non, *je sais* – que les jours à venir seront exceptionnels. Je les attends depuis longtemps. Après ce séjour, c'est une nouvelle vie qui va commencer. Je suis à la fois excitée et pétrifiée.

\*

*11 h 05*

Un orage vient d'éclater. J'avais bien vu le ciel menaçant tout à l'heure, mais je ne pensais pas que la pluie allait tomber si vite et si fort. Depuis la pièce encombrée qui sert à la fois de buanderie, de bureau et de chambre d'amis, une serviette nouée au niveau de la poitrine, je regarde par la fenêtre. On discerne tout juste les piliers du pont, et le vacarme du déluge couvre totalement celui de la circulation.

Lorsque Francesca m'a donné son adresse à Gênes, je n'avais pas compris qu'elle habitait juste en dessous de l'autoroute. Je sais qu'elle ne roule pas sur l'or, mais tout de même, ce quartier et cet environnement, ce n'est pas l'idéal, elle aurait pu trouver mieux. Elle a eu un coup de foudre pour le petit jardin à l'arrière, et avec son budget, c'était inespéré d'avoir ce coin de verdure en plein cœur de la ville, voilà ce qu'elle m'a expliqué. Je reconnais que le

jardinet est sympa, mais moi, tout ce trafic de bagnoles et camions en permanence, ça ne me plairait pas des masses. Enfin, chacun ses priorités, je n'ai pas à juger ses choix. Et c'est vrai que Livio et elle semblent heureux ici, c'est l'essentiel.

\*

*11 h 15*

Appel FaceTime. C'est Sienna et Sacha.

Sienna arbore son sourire des grands jours, et il fait un temps insolent derrière eux. Ils ne sont qu'à trois cents kilomètres d'ici, mais l'ambiance météo n'a rien à voir, de toute évidence.

— Maman ! Tu devineras jamais où on va avec tonton, cet après-midi ?!

Question purement rhétorique, elle est bien trop excitée pour me laisser le temps de répondre.

— On va au parc aquatique !! Je suis trop contente !

Derrière elle, Sacha fait de grands mouvements à la fois amusés et blasés. Sienna se retourne, l'air agacé.

— Tu sais que je te vois dans le petit carré en bas de l'écran, là ? Tu fais des gestes comme si t'étais pas content d'y aller !

Sacha éclate de rire.

— Oups, je me suis fait capter. Je suis content d'y aller parce que c'est avec toi. Ensuite tu sais, moi, ce genre de lieux où on fait la queue trois quarts d'heure pour quinze secondes de descente, c'est pas ce que je préfère, mais t'inquiète j'ai prévu plein de jeux pour animer l'attente...

Le grand sourire de ma fille est de retour.

— C'est quoi comme jeux ?

— Mystère et boule de gomme...

— T'es sérieux ? Tu sais que personne n'utilise plus cette expression depuis 1995 ? Allez, dis-moi !

— Mon myosotis, je ne dirai rien, même sous la torture.

Sacha a pris l'habitude d'appeler Sienna par un surnom fleuri, qui change chaque jour. J'ai toujours trouvé cette idée merveilleuse.

À chaque fois que je vois Sienna avec Sacha, je me fais la même réflexion : elle est plus lumineuse, plus joyeuse, plus présente. Plus vivante. Voilà ce que fait Sacha depuis qu'il est entré dans nos existences : il y ajoute des doses de vie.

— Donc c'est un jour de myosotis aujourd'hui, si je comprends bien...

— Exactement ! Mais on ne t'appelait pas pour parler fleurs : on voulait savoir quand tu pensais arriver au gîte ?

— En fin d'après-midi, sûrement. Je comptais partir vers 14 heures, mais il pleut des trombes d'eau ici, alors je vais sans doute attendre un peu.

Sacha me montre le ciel bleu au-dessus de leurs têtes.

— Ici, grand beau temps ! Tu vas voir, ça va être bien...

Il me fait un clin d'œil, je réponds d'un sourire.

— Bon, on va te laisser parce qu'il se fait tard et on ne voudrait pas être les derniers à boire la tasse dans le pédiluve... Je t'embrasse, sois prudente sur la route. Sienna, tu fais un bisou à maman ?

— Bisous maman ! Je t'aime fort fort fort fort fort.

— Bisous mon amour. Amusez-vous bien, vous me raconterez ça. Sacha se penche vers Sienna, et coupe la communication.



11 h 25

Francesca est déjà de retour. Je la retrouve dans la cuisine.

— Ouh là, tu as été trempée comme ça juste en allant d'ici à la voiture ?

— Oui, c'est démentiel, cette pluie, et avec la chaleur qu'il fait, ça ressemble à un orage tropic...

Francesca n'a pas le temps de finir sa phrase, un coup de tonnerre nous fait sursauter. Elle pousse un cri aigu, ce qui amuse beaucoup Livio.

— Dis donc, on aurait dit que la foudre était extrêmement proche là... On va rester bien à l'abri ici. D'ailleurs, Tess, il vaudrait mieux que tu attendes que ça passe avant de partir, non ?

— Oui, c'est ce que j'ai dit à Sienna et Sacha. On évaluera la situation après le déjeuner.

Je m'approche de Livio, toujours occupé à son château du côté obscur.

— Tu es prêt, Livio, on le fait ce gâteau ? Je commence à sortir les ingrédients et tu me rejoins, d'accord ?

Il acquiesce en silence, concentré sur son jeu de construction.

Je rassemble mes souvenirs de recette en même temps que les œufs et le chocolat, puis j'ouvre le réfrigérateur.

— Il n'y a plus de lait, tu peux me dire où se trouve ta réserve ?

— Mince, j'ai oublié d'en remonter ce matin. Livio, tu veux bien accompagner tatie Tess à la cave pour lui montrer où se trouve le lait ?

Livio râle un peu pour la forme, mais il vient avec moi. La porte qui mène à la cave est située dans le couloir de l'entrée. J'allume la lumière, prends la main du petit garçon. L'odeur de renfermé me saisit, à mesure que nous descendons.

— Elle est super profonde, cette cave ! C'est presque une grotte...

— Oui, moi ça me fait un peu peur, alors j'y vais jamais tout seul. Avec quelqu'un c'est pas pareil, j'aime bien, parce que je repère des trucs que maman cache. La dernière fois, j'ai vu que sur les étagères, à côté du lait, y avait aussi des bonbons...

Je me penche et lui glisse sur le ton de la confiance :

— Alors on va fouiller un peu, si tu veux...

Il me regarde, les yeux remplis de gourmandise, et acquiesce dans un sourire.

Le sous-sol est étonnamment vaste – une trentaine de mètres carrés, à vue de nez. Sur le côté gauche : des cartons, deux vélos, un baby-foot ancien. Je me demande bien ce que fait Francesca avec un baby-foot, je ne lui connais pas une telle passion. J'imagine que quelqu'un a dû vouloir s'en débarrasser, et qu'elle l'a recueilli, comme elle aime recueillir tout ce qui est abîmé par le temps ou la vie – Le Borgne, par exemple. Sur le côté droit : encore des cartons, et une grande étagère remplie de boîtes de conserve, pâtes, riz, sucre, lait.

— Elle a peur qu'il y ait une guerre, ta mère ? Elle en a, des stocks...

Livio ne m'écoute pas, il est à l'autre bout de la pièce, le nez collé au baby-foot. L'espace dans lequel il se trouve est séparé du mien par deux grands piliers de béton. Je frissonne, car la température ici est nettement inférieure à celle du rez-de-chaussée. Je ne suis pas claustrophobe, mais je n'aime pas les endroits mal éclairés, sans fenêtre. Alors je ne suis pas très à l'aise. Je suis pressée de remonter à la surface.

Je repère les bouteilles de lait, sur la dernière étagère. Quelle idée saugrenue que de disposer le lait en hauteur.

Je lève le bras, me hisse sur la pointe des pieds, quand un grondement sourd provenant de l'étage m'oblige à interrompre mon mouvement.

Je lance un regard en direction de Livio. Immobile, lui aussi.

Je retiens mon souffle, pour mieux écouter. Pour mieux ressentir.

La maison a tremblé, j'en suis certaine.

À l'instant même où cette pensée se forme, elle est anéantie par deux chocs épouvantables, là-haut.

Je pousse un cri d'effroi et hurle le prénom de Francesca.

Pas de réponse. Mon cœur s'emballe.

Ces deux chocs... c'était comme si des murs venaient de s'écrouler.

Le grondement s'intensifie, des craquements de métal déchirent l'espace.

— Livio ! Couche-toi sous le baby-foot !

J'ai à peine fini ma phrase que le souffle d'un effondrement me projette au sol. Une coulée de pierre vient de dévaler l'escalier, jusqu'à obstruer le centre de la cave. Un nuage de particules épaisses a envahi l'atmosphère, je ne vois plus Livio.

Je ne le vois plus, je ne l'entends plus, je ne peux pas le rejoindre.

J'ai l'impression que mon cœur va exploser.

Mon Dieu, faites qu'il n'ait rien. Faites que Francesca n'ait rien.

Je sens la poussière pénétrer mes bronches, je me recroqueville contre le mur le plus proche, et tente de contrôler ma respiration à travers le tissu de ma tunique. Je me concentre mieux, et soudain j'entends tousser. Dieu soit loué, il est vivant. Je rassemble mes forces et crie telle une démente : « Mets ton t-shirt sur ta bouche, reste calme, respire à travers le t-shirt ! »

Mes yeux piquent, je distingue mal ce qui m'entoure, mais une chose est certaine : nous n'avons plus d'issue vers la surface. Nous

sommes prisonniers.

Livio sanglote. Il appelle sa mère. Je lui demande s'il est sous le baby-foot, s'il n'est pas blessé, mais il ne répond pas. Ou bien je ne l'entends pas. Je voudrais le rassurer mieux que ça, mais j'étouffe, moi aussi, je dois éviter de parler.

Je lève la tête, et mon sang se fige.

Le plafond est gonflé. Difforme.

Mon corps se met à trembler. Je panique.

Je tousse, la poussière me fait pleurer, mais je garde les yeux ouverts, obstinément. Je ne parviens pas à détacher mon regard de ces fissures qui courent sur le plafond de béton, à une vitesse vertigineuse.

La pierre émet un gémissement lugubre.

L'instant s'étire, insoutenable.

Mon Dieu, je ne veux pas mourir.

Je pense à ma fille. Ma Sienna. Mon amour. Je ne pense qu'à elle. À nos projets, à notre avenir. À son sourire, il y a quelques minutes à peine. Je pense à Sacha, aussi. À ce bonheur minuscule, incertain, et pourtant si proche.

Je pense : « Tout cela ne peut pas se terminer ici. »

La plainte sourde du métal en torsion me glace le sang. L'appel au secours d'un animal que l'on égorge, voilà l'image qui envahit mon cerveau.

L'unique ampoule abdique. Je pousse un gémissement. La nuit est désormais complète.

Je n'entends plus que ma respiration. Halètement de bête traquée, immobile.

Un dernier silence.

Et le plafond cède.

4

SACHA  
14 AOÛT 2018

*11 h 30*

Le parc aquatique est à plus d'une heure de route de notre gîte paumé dans la brousse, et Sienna a décidé de faire un somme, histoire d'être – je cite – « au top pour les pistes noires ». Oui, dans toutes les disciplines de glisse, il y a ce code couleur bleu/rouge/noir, y compris dans le jeté de touriste sur toboggan humide.

Le gîte que Tess a réservé est situé en périphérie de San Casciano in val di Pesa, petite commune perchée au cœur de la Toscane, elle-même en périphérie de Florence. La périphérie de la périphérie, eh bien ça signifie la cambrousse totale. Une fois la route principale quittée, il faut rouler cinq minutes sur une piste cabossée avant d'apercevoir la grande bâtisse appartenant à notre hôte. Nous sommes arrivés à destination hier soir vers 23 heures, et nous avons dû nous arrêter deux fois sur le sentier afin de laisser passer quelques lapins. Sienna était comme une folle, elle voulait aller les caresser, j'ai eu bien du mal à la convaincre qu'ils n'allaient pas l'attendre... Le gîte est petit mais confortable. Et l'emplacement est central. De là, on peut rayonner chaque jour vers une nouvelle

découverte. La contrepartie, c'est qu'on est loin d'à peu près tout. Mais c'est le prix de la tranquillité.

Lorsque notre hôtesse, Chiara, nous a fait visiter la propriété ce matin, j'ai vu les yeux de Sienna briller. Et pas seulement parce que Chiara est haute en couleur : grande et mince, la cinquantaine flamboyante, la chevelure d'un noir profond tirant vers le violet, moulée dans une robe de soirée rouge et juchée sur des sandales compensées du même coloris, Chiara me rappelle l'une des actrices fétiches d'Almodóvar, Rossy de Palma. Même exubérance, même visage que l'on dirait taillé au couteau, même allure à la fois inclassable et hautement reconnaissable, et puis un décalage assez fascinant entre sa sophistication outrancière et le charme simple de sa demeure en pierre, la chaleur de son accueil et de son rire sonore. Sienna l'a tout de suite adorée, et c'est clairement réciproque. Je les observais toutes les deux, déambulant sur le petit chemin de terre menant à la piscine : elles ressemblaient à deux vieilles copines qui se racontaient des blagues dans un gloubi-boulga franco-italien assez nébuleux. Au bord de la piscine, Chiara a offert à Sienna un jus d'orange « pressé ce matin, juste pour toi, *cara mia* ». Les vignes de chianti à perte de vue, la chaleur, la lumière si particulière de ce matin d'été ont eu raison du petit cœur de Sienna et du mien, il faut bien l'avouer. Nous n'avons pas résisté à l'appel du plongeon.

Je jette un œil dans le rétroviseur. Sienna est déjà endormie, la tête contre un immense poulpe blanc en peluche. Elle devrait avoir des préoccupations de préadolescente, quémander un smartphone, regarder des vidéos de youtubers... mais elle ne fait rien de tout cela. Elle reste une enfant. Au fond, elle n'a pas tellement changé, depuis trois ans. Qu'est-ce qu'elle ressemble à sa mère, c'est fou.

Alors que ma Clio rouge modèle 1998 serpente à travers de grandioses paysages tout en crachotant une climatisation

approximative, j'écoute un best of de Jean Ferrat. C'est bien la seule chose que ma mère m'a laissée : un amour immodéré pour les vieilles chansons françaises mélancoliques. Lorsque retentit le refrain de *Que c'est beau la vie*, je me couvre de frissons, c'est imparable.

Je jette un œil à ma Sienna au bois dormant, en pensant à ces derniers jours passés en tête à tête. C'est elle qui a tracé le trajet :

— Il est en accord avec mon « projet professionnel », m'a-t-elle indiqué le plus naturellement du monde.

Il y a dix-huit mois de cela, Sienna est tombée sur un reportage — qu'elle s'est repassé des dizaines de fois depuis, qui a forgé ce qu'elle appelle son « projet professionnel », et qui n'est ni plus ni moins que la voie la plus difficile qu'elle puisse emprunter. Le reportage montrait une jeune femme, sourde de naissance, ayant travaillé toute sa vie d'arrache-pied pour parvenir à parler. Jour après jour, sans relâche, avec l'aide d'orthophonistes et de sa famille, elle a appris à émettre des sons qu'elle n'avait jamais entendus. Qu'elle n'entendra jamais. Cette jeune femme s'était fixé un objectif qui semblait inatteignable : celui d'exercer un métier pour lequel la parole est essentielle. Et elle y est parvenue. Aujourd'hui, elle est avocate. La conclusion de Sienna, après avoir visionné ce reportage, a été sans appel :

— Puisqu'elle est sourde et avocate, moi je serai la première cheffe cuisinière sans nez.

CQFD.

Une sacrée tête de mule, celle-ci. Un sacré bout de jeune femme, aussi. Impressionnante de courage.

Il y a trois ans, Tess m'a raconté les premiers mois de Sienna, le tâtonnement, l'incapacité des médecins à comprendre pour quelle raison cette enfant ne se nourrissait pas, ne se dirigeait pas

spontanément vers le sein de sa mère, pleurait sans cesse. Tess m'a raconté le désespoir, la tristesse, la solitude face aux regards accusateurs, et puis ces mots terribles, que personne n'a jamais prononcés mais qui tournaient en boucle dans sa tête : « mauvaise mère ». Incapable de nourrir son enfant, incapable de la rassurer. Ce n'est qu'à l'âge de trois ans, lors d'un atelier du goût en maternelle, que l'enseignante, observant Sienna avec acuité et bienveillance, a émis une hypothèse. Qui s'est révélée la bonne. Après de longues et fastidieuses batteries de tests, le diagnostic est tombé, comme un soulagement. Comme un couperet, aussi.

Sienna souffre d'anosmie. Autrement dit, elle ne perçoit ni les odeurs, ni les saveurs. Qu'elles soient fortes, faibles, délicieuses ou dérangeantes, rien n'y fait, Sienna y est hermétique. Son nerf olfactif est inopérant, et ce depuis sa naissance. Il n'y a aucun remède, aucune perspective d'amélioration. Sienna ne prend pas de plaisir à manger. Pour elle, les repas sont monotones, seules les textures et les couleurs diffèrent. Aussi sont-ils la plupart du temps expédiés en quelques minutes, engloutis à défaut d'être appréciés.

Si l'on se concentre sur le positif, depuis le diagnostic, Sienna mange enfin.

Elle ingurgite sans plaisir, mais elle se nourrit.

Tess, de son côté, se heurte la plupart du temps à des murs d'incompréhension. Et à la hiérarchie des handicaps. Tess entend régulièrement cette rengaine : sa fille est en bonne santé, ça n'est pas comme si elle était aveugle ou sourde.

Pourtant les dangers sont bien là. Omniprésents dans l'esprit de Tess, sans cesse sur le qui-vive. L'odorat est un sens d'alerte, c'est lui qui nous ordonne de fuir. Une casserole qui brûle, une odeur de gaz, un relent nauséabond émanant d'un aliment avarié, autant d'informations qui sont inaccessibles à Sienna. Nombre



d'anosmiques sont d'ailleurs chaque année victimes d'intoxication alimentaire, et on estime qu'un anosmique aura au cours de sa vie au moins un accident domestique lié à son trouble.

Et que dire de la violence des autres ?

L'enfance, c'est aussi le lieu des petites infamies.

Il a bien fallu prévenir l'école de Sienna, afin d'éviter qu'elle soit mise en situation d'échec, ou en danger. Très vite, les autres gosses l'ont appelée « la fille sans nez ». Et chaque moquerie a gravé une douleur dans le creux de son cœur, l'incitant à se replier sur elle-même, à s'isoler. Au cours de sa courte vie, Sienna a vu son manteau badigeonné de jus de poisson, son cartable envahi de boules puantes, son plat de pâtes agrémenté d'un laxatif. Sans parler des moqueries lorsqu'il lui est arrivé de marcher dans une déjection canine, ou des classiques « Pouah ! Mais tu pues ! » à la fois faux, gratuits, déstabilisants et destructeurs.

Sienna ne sera jamais comme les autres. Elle ne connaîtra pas le parfum des fleurs coupées, de la terre, du bois, de la pluie, des fruits gorgés de soleil. Et ses souvenirs seront privés d'une dimension essentielle : qui peut prétendre que ce qui reste de l'enfance n'est pas étroitement associé aux réminiscences olfactives ? Pour moi qui ai sniffé nombre de colles Cléopâtre, salivé d'impatience devant une glace à la réglisse, un Carambar ou une fraise artificielle aussi gélatineuse qu'addictive... imaginer un monde sans goût et sans odeur fait l'effet d'une castration. Après tout, si les réseaux sociaux ont démocratisé le *#foodporn*, c'est bien parce que le plaisir gustatif est une jouissance corporelle. Sans madeleine de Proust, sans odeur associée à sa propre mère, à ses amoureux ou ses enfants, la vie entière de Sienna sera amputée d'une grande partie des plaisirs de la vie, tout simplement.

Sauf si elle s'en crée de nouveaux, bien à elle.

Son idée pour ce trajet, c'était donc de faire, sur trois jours, trois étapes gastronomico-parfumo-éducatives.

Le premier arrêt décidé par Sienna était en Auvergne, dans le village de Saint-Nectaire. Passer par l'Auvergne pour aller en Toscane, ça n'est pas le chemin le plus court, mais nous sommes en vacances, alors pourquoi pas ? Sienna voulait tout savoir de la fabrication et des caractéristiques organoleptiques de ce fromage qui la fascine par sa texture. Nous avons visité une ferme, et les producteurs ont eu la gentillesse de lui expliquer la totalité du processus de fabrication, avec force détails. Emprésurage, décaillage, moulage, pressage, mise au froid, affinage, tout y est passé. Sienna était captivée. Moi aussi, mais tout de même beaucoup moins, il faut bien l'avouer. Elle a noté tous les adjectifs utilisés pour décrire les odeurs, les saveurs liées à la dégustation de ce fromage – il paraît qu'il a « un goût inimitable de noisette, reconnaissable entre tous ». Personnellement je ne vois pas le rapport, mais Sienna était étonnée et ravie de cette comparaison. Ses yeux pétillaient, son sourire ne mentait pas.

L'étape suivante, c'était la Provence. Deux journées complètes, car Sienna voulait découvrir une liste de recettes à faire pâlir d'angoisse le moindre candidat de télé-réalité culinaire : bouillabaisse, ratatouille, tapenade, aïoli, fougasses, mais aussi calissons, navettes, nougats noir et blanc... J'avais parfaitement préparé notre périple, et lui avais réservé une surprise de taille : j'étais parvenu à convaincre à Marseille, Aix-en-Provence, Sanary, Hyères et Saint-Raphaël des spécialistes reconnus dans chacune de ces disciplines gustatives d'accorder à Sienna un peu de leur temps et de leur savoir-faire. Chacun d'entre eux était emballé par ce projet fou qui l'anime. J'ai été spectateur et photoreporter de ces moments magiques.

Pour le lendemain, j'avais prévu un dernier arrêt à Grasse, afin de visiter le musée du parfum, mais nous nous sommes levés tard et, avec la circulation dense de ce long week-end du 15 août, je me suis dit que nous risquions de louper l'horaire limite d'arrivée au gîte toscan. Sienna était un peu déçue, mais il est désormais prévu de passer par Grasse au retour, avec Tess.

\*

### *15 heures*

Le parc aquatique, c'est l'enfer de la promiscuité. Des centaines de touristes luisants de crème et de transpiration se collant les uns aux autres afin de ne surtout pas perdre leur place dans les interminables files d'attente. Pour quiconque a des complexes, c'est un lieu paradoxal : on y trouve tous les types de physique, toutes les nuances de couleur de peau – y compris le rouge zébré de blanc, me fait remarquer Sienna en me désignant un homme ayant visiblement très mal étalé sa protection solaire. Je le lui signale, mais il m'assène une tirade en italien qui doit signifier « Mêle-toi de ce qui te regarde, connard » au vu de la tonalité on ne peut plus aimable... Ça m'apprendra à vouloir rendre service !

Je n'aime pas les parcs aquatiques. Le seul point positif, c'est que les smartphones ne résistant que très moyennement à l'eau, les êtres humains 2.0 que nous sommes se retrouvent sans autre moyen de distraction qu'une bonne vieille conversation. Et ça, c'est extraordinairement dépaysant. Au parc aquatique, les gens se parlent, rient, n'interrompent pas leurs conversations par des regards automatiques jetés vers leurs objets connectés. Ils sont dans la vraie

vie. Serrés comme des sardines à l’huile de bronzage, mais dans la vraie vie.

Et puisque nous sommes dans la vraie vie, je propose à Sienna tout un tas d’activités vieillottes – même si elle prétend le contraire, je sais qu’elle les adore. Elle ne se fait d’ailleurs pas prier. Charades, devinettes, invention de mots... et puis notre passe-temps préféré : le repérage de ceux dont on pressent qu’ils vont perdre leur maillot dans la descente. Le jeu consiste à ne pas les lâcher du regard, et à attendre. Nous sommes devenus experts, et à chaque pose gênée de celui qui tente de garder un semblant de dignité alors même qu’une centaine de personnes viennent de découvrir une partie de son anatomie, Sienna éclate de rire et me tape discrètement dans la main.

\*

*18 heures*

Fin de journée, j’autorise Sienna à faire une dernière descente toute seule et me dirige vers les vestiaires. En passant devant la buvette, je note un attroupement de baigneurs autour d’une télé allumée.

Je n’y aurais pas prêté attention si les visages des spectateurs ne m’avaient pas inquiété. Je m’approche. Autour du poste de télévision règne un silence religieux. Plusieurs personnes ont une main posée sur la bouche. Les yeux sont écarquillés, les mines fermées. Une femme serre sa fille dans ses bras et effectue un signe de croix. Que regardent-ils ?

Je remarque le bandeau rouge en bas de l’écran, comprends qu’il s’agit d’une chaîne d’information en continu. Les images défilent,

terribles. Des maisons effondrées, des pompiers sur les décombres, des visages en pleurs. Je frissonne. Un tremblement de terre. L'Italie est un pays régulièrement endeuillé par les séismes, la plupart du temps vers le centre du pays, me semble-t-il.

Je m'approche encore, et c'est là que je les vois pour la première fois. Ces mots, impossibles.

« *È crollato il ponte Morandi a Genova.* »

Je frémis. Et l'espace d'un instant une confusion – un refus de comprendre ? – s'installe dans mon esprit : de quelle ville parle-t-on ? Genova, est-ce Genève ou Gênes ? Je demande à une dame à côté de moi, sa réponse est sans appel.

C'est bien Gênes.

Je bénis le ciel d'avoir choisi italien LV2, et demande à cette même dame :

— Mais ce pont, c'est... le pont principal, celui de l'autoroute ?

Elle acquiesce, l'air grave.

Je me souviens très bien de ce pont. Sienna et moi sommes passés dessus hier après-midi. La vue était splendide, et je me rappelle avoir pensé : *Tiens, on doit passer tout près de chez Francesca.*

J'ai la tête qui tourne, j'ai besoin de m'appuyer contre le pilier à ma gauche.

— Monsieur, vous allez bien ? Vous êtes tout pâle, vous devriez vous asseoir.

— Est-ce qu'ils ont dit... Est-ce qu'il y a des blessés ?

Je n'ose pas aller au-delà du terme « blessé ». Mon cerveau s'y oppose.

Elle hésite un instant, puis me dit tout bas :

— Au moins vingt personnes sont mortes. Sans doute plus. Les recherches ne font que commencer. Il y avait beaucoup de voitures qui passaient à ce moment-là... et des habitations en dessous.

Mon cœur accélère. Ma respiration aussi.

— À... quelle heure est-ce que ça s'est produit ?

— En fin de matinée, vers 11 h 30. Il a suffi d'une minute.

Mon Dieu, Tess.

Nous l'avons eue au téléphone juste après 11 heures, je le sais puisque je regardais ma montre à cet instant-là, je calculais mentalement notre heure d'arrivée au parc aquatique.

*Il a suffi d'une minute.*

J'ai anormalement chaud tout à coup, je sens le sang battre mes tempes.

— Asseyez-vous, monsieur, il vaut mieux, vous me faites peur, vous avez l'air de quelqu'un qui va faire un malaise...

Je m'assieds. Je reste ainsi quelques instants, incapable de prononcer le moindre mot.

Puis je prends quelques profondes inspirations, et me raisonne. Je me dis qu'il ne faut pas s'inquiéter, que tout va bien. Que tout va forcément bien. C'est une portion du pont qui s'est effondrée, c'est forcément *une autre* portion de ce putain de pont. Pas celle en dessous de laquelle vit Francesca.

La priorité, c'est de récupérer mon téléphone, et d'appeler Tess. Elle me répondra immédiatement et me dira :

— J'ai essayé de t'appeler toute l'après-midi !

Je lui répondrai que mon téléphone était à la consigne, que nous étions pour ainsi dire coupés du monde avec Sienna, elle continuera :

— Tu as vu cette catastrophe terrible ? On était juste à côté. Mais tout le monde est sain et sauf, ne t'inquiète pas. Je vais rester un peu avec Francesca et Livio, ils sont choqués. Embrasse Sienna pour moi.

Je sors de mes dialogues imaginaires, gonflé d'espoir.

Je souris, me lève en saluant cette gentille dame qui doit décidément me prendre pour un fou, moi qui suis passé par une palette de sentiments diamétralement opposés en l'espace de quelques secondes.

— Merci, je vais bien. Au revoir, madame.

Je cours aux consignes.

Sienna n'est pas encore arrivée.

Je ne veux rien lui montrer de mon émotion, je dois me dépêcher.

J'ouvre le casier, saisis mon téléphone au fond de mon sac à dos, enlève le mode avion.

Un bip. Un SMS.

Je bloque ma respiration, ferme les yeux à demi lorsque j'appuie sur l'icône, et répète dans ma tête « Tess Tess Tess Tess Tess ». Comme une prière.

J'ouvre les yeux. C'est une publicité pour me dire que tous les IKEA seront ouverts le 15 août. Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre !

J'appelle ma messagerie. Pas de nouveau message.

J'appelle Tess. Répondeur. J'appelle Tess, de nouveau. Répondeur, de nouveau.

— Tess, c'est Sacha. J'ai vu les images du pont, je suis inquiet. Rappelle-moi dès que tu as ce message. Je t'embrasse.

Je cherche le numéro de Francesca, debout dans ce vestiaire humide. Je suis entouré de dizaines de touristes qui braillent, s'interpellent et rient, mais il me semble que je n'entends plus rien. Rien d'autre que le bouillonnement du sang dans mes tempes.

J'appelle Francesca. Répondeur. Trois fois.

Mon cœur s'emballe. J'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine.

— Tonton ? Tu faisais quoi ? Je t'attends depuis cinq minutes dehors.

Sienna se tient debout devant moi.

Je dois me reprendre. Ne rien laisser paraître. Ne pas l'inquiéter.

— Désolé, je pensais que le rendez-vous était ici, à l'intérieur.  
Tiens, prends tes affaires, change-toi et allons-y. On a une grosse heure de route, et je meurs de faim.

— Oh oui moi aussi ! On peut manger des *pici* comme hier soir ?  
J'aime bien leur texture, à ces grosses pâtes-là...

— On peut, mon myosotis.

Elle se hisse sur la pointe des pieds, et dépose un baiser sur ma joue.

— T'es le meilleur, tonton !

— Je sais, je sais...

J'esquisse un grand sourire, que j'espère convaincant.

Sienna s'éloigne. Et moi, je ne parviens pas à empêcher ces quelques phrases de tourner en boucle dans ma tête :

*Au moins vingt personnes sont mortes. Sans doute plus. Les recherches ne font que commencer.*



5

SACHA  
14 AOÛT 2018

*18 h 45*

Nous roulons une trentaine de minutes, et Sienna, épuisée par cette intense après-midi de glisse, s'endort de nouveau sur la banquette arrière.

Je sais que ce n'est pas prudent en roulant, mais je ne peux m'empêcher de tenter de rappeler Tess et Francesca, encore et encore. Je sens l'angoisse monter.

Je voudrais effectuer des recherches sur le web, mais la circulation est si dense... Relâcher mon attention serait purement suicidaire. Il y a des bouchons sur ces routes noires de soleil, nous avançons plus lentement que prévu. Je ne vais pas tenir plus longtemps sans information. Il y a forcément, quelque part, sur Internet ou ailleurs, une liste des personnes disparues. Et de celles retrouvées mortes.

Je tente de réguler ce qui peut l'être, notamment cette respiration saccadée et cette nausée permanente. Mais je n'en peux plus, je dois savoir. Je décide de sortir à la prochaine aire d'autoroute.

Lorsque je coupe le moteur, Sienna relève la tête, le regard ensommeillé.

— Tu t'arrêtes ?

— J’ai une envie pressante. Mais tu peux rester dans la voiture, je ferme à clef.

— OK...

Elle se recouche, le sommet du crâne posé sur cette peluche poulpe qui ne la quitte jamais.

Dans la station-service aussi, la télévision aimante les regards.

Je bloque quelques instants sur l’écran, mais les images sont trop dures. Et je sais bien qu’ils ne dresseront jamais la liste des victimes en direct, dans cette *edizione speciale*.

Je me sers un café à la machine automatique – je n’en ai pas envie, mais j’ai besoin de me donner une contenance, au cas où Sienna débarquerait ici en se demandant pour quelle raison je mets aussi longtemps à revenir. Les coudes posés sur une table haute, je m’accroche à mon smartphone, et tape toutes sortes de mots-clés, en français, en italien... jusqu’à parvenir à trouver l’information que je recherche.

La liste des personnes décédées.

Je parcours la liste une première fois, retenant mon souffle.

Je recommence, pour conjurer le mauvais sort.

Je respire. Ma poitrine s’allège.

Tess n’y figure pas.

Francesca et Livio non plus.

Ai-je pu me tromper ? Je relis la liste, une troisième fois. Ils n’y sont toujours pas. Je ressens alors un immense soulagement... qui se teinte immédiatement d’appréhension. Je sais bien qu’il est encore tôt, je sais bien qu’il y a une deuxième liste, nettement plus longue : celle des personnes dont on est sans nouvelle. Dont les secours soupçonnent qu’elles pourraient se trouver sous les décombres.

Je bois une gorgée de café, machinalement. Son amertume, associée aux circonstances, provoque un haut-le-cœur.

Je n'ai pas le choix, il me faut commencer la lecture de ces noms.  
Quelle horreur, cette liste. Quelle horreur, cette attente.

Ces gens sont-ils tous morts ? Ont-ils des enfants, des parents, des amis, actuellement plongés dans une angoisse identique à la mienne ?

Les noms sont ceux d'Italiens, en majorité. Mais pas seulement. Mon rythme cardiaque s'emballé lorsque je tombe sur des noms à consonance étrangère. C'est idiot, mais le danger me semble alors plus proche. À chaque ligne, une bouffée d'adrénaline m'envahit, suivie d'un sentiment troublant, mélange de soulagement et de honte, lorsque mon cerveau formule clairement : « C'est terrible, mais ça n'est pas Tess. »

Intercalées entre les noms, les images, pourtant déjà vues à la télévision, me frappent de leur gravité. Là, dans ma paume fébrile, tout paraît plus concret, plus réel.

La liste est longue, bien trop longue.

Mon index cale son tempo sur celui de ma lecture.

Je continue, et soudain je dois m'appuyer contre la table pour ne pas vaciller.

Je relis, relis encore. Je ferme les yeux, les rouvre, croyant modifier ainsi la réalité. Mais elle demeure, implacable.

Mes mains se mettent à trembler.

Le nom de Livio est là, au beau milieu de la liste.

Mon index ne contrôle plus rien.

Je continue, je reviens en arrière, je me cramponne à l'écran de mon smartphone. Maigre récif, pour un naufragé en pleine tempête.

Je sens la vague arriver, elle enfle, prête à s'abattre.

Sa violence me percute.

*Tess Moreau.*

Disparue.

6

SACHA  
14 AOÛT 2018

*19 h 45*

De retour dans notre gîte de San Casciano, depuis une dizaine de minutes.

Sienna est en pleine forme, elle a voulu aller se baigner. J'ai pensé « encore ? » et en temps normal, je l'en aurais dissuadée, lui proposant de se doucher, puis de prendre un bon bouquin. Ralentir le rythme, passer en mode soirée. Mais je n'en ai pas la force.

J'ai expliqué à Sienna avoir reçu un coup de fil de Tess, à la station-service. Elle me disait qu'elle ne pourrait pas nous rejoindre comme prévu. Qu'elle était désolée, qu'elle embrassait Sienna très fort... mais qu'elle ne savait pas exactement quand elle arriverait.

— Francesca a eu un souci de famille, je ne sais pas lequel exactement, elle a dû quitter Gênes, et maman doit garder Livio et le chat en attendant. Je suis désolée, mon myosotis...

Sienna était déçue bien sûr, mais je l'ai rassurée en lui disant qu'on continuerait le programme des vacances tel qu'il était prévu. Tess nous rejoindrait en cours de route, un peu plus tard. Sienna a accepté la nouvelle donne sans trop de difficultés. Après tout, nous sommes seuls tous les deux depuis plusieurs jours, et elle est heureuse. Alors ce contretemps n'est pas si grave, en apparence.

Je suis parvenu à me donner une contenance, après la station-service. Mais je ne vais pas parvenir à endiguer mes émotions plus longtemps. Sienna ne doit pas remarquer mon trouble, c'est impossible, je ne saurais pas l'expliquer. Je ne dois pas la faire paniquer. C'est trop tôt, je ne peux pas me résigner à annoncer à cette enfant que sa mère figure parmi les disparus de l'effondrement du pont de Gênes. Je dois la protéger, ça fait partie de ma mission. C'est à moi de porter le fardeau de l'incertitude.

Je ne sais pas quoi faire, mais j'ai besoin de m'isoler. De laisser libre cours à ce flot continu de pensées qui m'opresse. Réfléchir à la situation. À tout ce qu'elle implique. À la conduite à tenir.

Je demande à Chiara – moulée cet après-midi dans une extravagante mini-salopette bleu pétrole – si elle peut surveiller ma nièce à la piscine une petite demi-heure. Elle accepte avec joie. Je m'éclipse, monte dans la voiture, pensant démarrer sans obstacle. Mais c'est sans compter l'acuité et la détermination de Sienna.

Elle est déjà là. Elle toque à la fenêtre, en maillot de bain. Je descends la vitre.

— Tu vas où ?

— Je vais faire une course ma chérie, on n'a plus de fruits.

— Mais Chiara peut nous en passer ! Et pourquoi tu m'appelles pas par mon nom de fleur ?

— Je... ne sais pas, mon myosotis. J'en ai pour une vingtaine de minutes, mais je dois y aller tout de suite, sinon le magasin va fermer.

— Alors je viens avec toi !

Elle monte dans la voiture.

*Il faut que tu me laisses seul, Sienna. S'il te plaît, laisse-moi seul.*

— Ma chérie, sors de cette voiture, ça ne sert à rien que tu viennes. Va t'amuser dans la piscine, Chiara est avec toi, profite.

— Je veux pas rester avec Chiara, et je veux plus de piscine, on n’a fait que ça toute la journée. Je veux rester avec toi.

Elle croise les bras, je serre les poings contre le volant. Tente de me contrôler.

Je regarde Sienna, et je vois Tess. Je regarde Sienna, et la tristesse me ronge le cœur.

— Sienna, sors de cette voiture, s’il te plaît.

— Non !

— Sienna, pour la dernière fois, sors de cette voiture, ou...

— Ou quoi ?

Elle m’observe, un air de défi sur le visage.

— Tu arrêtes ton caprice et tu sors de là ! Et vite !

J’ai hurlé.

Sienna me regarde, immobile. Je soutiens son regard. Après tout, je suis son oncle, elle doit m’obéir. Je vois les larmes apparaître au coin de ses yeux. J’ai honte de moi. J’ai envie de la prendre dans mes bras. De la serrer fort. Mais c’est impossible. Je sais bien que si je le fais, je vais être submergé. Et mon émotion sera incompréhensible. Elle ne doit pas me voir comme ça. Je la préfère en colère que dévastée.

Elle ouvre la porte, et s’enfuit en courant. Je démarre la voiture et l’observe de loin, recueillie par Chiara.

Mes mains sont crispées sur le volant. Ma respiration s’accélère à mesure que la maison s’éloigne dans le rétroviseur.

*Souviens-toi que tu n’es qu’un acteur, Sacha. Payé pour jouer un rôle.*

Bien sûr, l’idée que Sienna puisse perdre sa mère m’est insupportable, mais je devrais considérer cette épreuve en restant le plus détaché possible. Avec professionnalisme. Comme un médecin

face à la maladie d'un patient. Touché, puisque humain. Mais sachant conserver une distance salutaire.

Ça, c'est ce que je me répète. Ce dont j'essaie de me persuader.

Mais dans la vraie vie, mon regard se brouille.

Ma gorge se serre.

Un haïku désespéré me revient.

Quelque chose est en train de se fissurer, à l'intérieur de moi.

*Battu par la tempête  
le vent perce mon corps  
jusqu'au cœur. <sup>1</sup>*

Mon Dieu, pourquoi est-ce aussi dur ?

Je résiste encore quelques instants, tentant de rationaliser ce qui me dévore les entrailles, mais la réponse est là, tapie au fond de mon désarroi. Cette épreuve me force à regarder en face ce que mon cœur a compris depuis bien longtemps : la réalité de mes sentiments pour Tess.

Tess est un oiseau craintif, et je me méfie de l'amour comme de la peste. Mais les choses ont évolué, ces derniers mois. Progressivement. Naturellement. Mus par une volonté commune de briser nos solitudes, un *carpe diem* sans fausse promesse. Nos promenades se sont faites plus longues, je suis resté dîner certains soirs, et une fois Sienna couchée, enroulés dans des plaids tels deux adolescents, nos rires se sont entremêlés. Puis sont arrivés les regards, les frôlements. Le frisson des baisers volés. La brûlure de nos peaux confondues. L'ivresse de quelques nuits.

C'est étrange car nous nous connaissons dans l'intimité, mais nous ne savons pas grand-chose l'un de l'autre. J'ai toujours pensé que les silences en disaient aussi long que les mots. Alors j'ai fait confiance à nos silences. L'absence de mots était pour moi

synonyme de distance préservée. De retenue. De conscience aiguë que tout peut s'arrêter, du jour au lendemain. De moindre implication émotionnelle.

J'ai cru qu'éviter de dire « je t'aime » serait suffisant pour ne pas ressentir.

Mais tout cela n'était qu'illusion.

Je me suis menti.

J'ouvre la boîte à gants, à la recherche d'un mouchoir. Je tiens le volant d'une seule main, garde un œil humide sur la route. Je fouille, ne trouve pas le paquet. Mais ma main tombe sur autre chose.

Je suis obligé de m'arrêter au bord de la route.

J'observe cette feuille fragile dans mes mains, et j'éclate en sanglots.

Je pleure comme un enfant, agité de spasmes incontrôlables. Je laisse aller ma peine, ma terreur sourde.

Entre mes larmes, j'aperçois ce dessin qui vient de me briser le cœur. Quand Sienna l'a-t-elle réalisé ? Je n'en ai aucune idée. Je reconnais sa façon de me représenter, avec cette fossette exagérée qui creuse ma joue droite, mes cheveux noirs en bataille, mon éternel jean délavé. Je reconnais Tess, sa chevelure dorée ramenée vers l'arrière en une queue-de-cheval haute qui dégage son cou. Je reconnais Sienna, au centre, nous reliant tous les trois.

Une famille parfaite. Une famille qui n'existe pas.

Je scrute le dessin à m'en user les yeux, mais je ne vois plus rien.

Une digue vient de céder. Je n'ai pas senti une telle douleur depuis la mort de ma mère. Il y a dix-neuf longues années. C'est étrange comme les déchirures s'inscrivent dans les chairs. Il suffit d'un rien pour rouvrir les plaies et nous replonger dans des abîmes de détresse que l'on croyait oubliés. Je m'étais juré de ne plus



souffrir à cause de quiconque. Jusqu'à présent, je pensais avoir réussi.

À cet instant où mes certitudes viennent de voler en éclats, la perspective de ne plus jamais pouvoir serrer Tess dans mes bras me panique. J'en tremble, j'en suffoque. C'est un cauchemar. Je vais me réveiller et tout sera là : son sourire mélancolique, la douceur de ses gestes, ses fautes de conjugaison si charmantes, nos chuchotements nocturnes, la texture de sa peau. La vie continuera.

Faut-il être sur le point de perdre un être cher pour se rendre compte de la force du lien qui nous unit à lui ?

Je reste ainsi de longues minutes. En état de sidération. Sur cette petite route de campagne où le soleil déclinant baigne les vignes de leurs rougeoyantes. Quelle ironie, d'avoir l'âme aussi grise, devant une telle lumière !

Mais je dois me reprendre.

Passer acheter quelques fruits, comme je l'ai dit à Sienna.

Et surtout, ne pas céder à l'angoisse.

L'effondrement a eu lieu en fin de matinée. Les secours travaillent d'arrache-pied. Tess est intelligente, elle est forte. Elle va s'en sortir. C'est ce que le moi positif répète, tandis que le négatif assène que l'intellect n'a rien à voir là-dedans. Si l'on se trouve au mauvais endroit au mauvais moment, l'esprit ne peut rien.

Il faut impérativement que je parvienne à joindre Francesca. Car elle est vivante, puisqu'elle ne figure sur aucune de ces deux listes atroces. Mis à part elle, personne ne savait Tess présente à Gênes. Elle seule a pu fournir son nom, et le nom de Livio. C'est donc qu'elle est consciente, lucide. Moi qui suis déjà pétri d'angoisse, je ne peux même pas imaginer la douleur qui est la sienne. C'est son fils, qui est là-dessous. Peut-on survivre à la disparition d'un fils de six ans ? Peut-on avancer, avec cette ombre tenace ?

Je secoue la tête.

Je compose le numéro de Francesca. Mon téléphone indique qu'il s'agit de mon trente-quatrième appel de la journée. Je m'attends à tomber sur l'éclat métallique du répondeur, mais Francesca décroche enfin. Sa voix est faible.

— Sacha...

Silence. C'est à moi de parler, je crois.

— Je suis... je suis désolé, pour ton Livio.

Elle se met à pleurer. Et merde. Il faut que je maîtrise mes émotions, sinon nous n'y arriverons pas.

— Francesca, je ne sais pas ce que je peux faire pour t'aider...

— Il n'y a rien à faire d'autre qu'attendre et prier, Sacha.

Elle marque une pause, avant de reprendre, d'une voix ferme :

— Mais il faut que je te parle.

— Je t'écoute.

— Non, c'est trop long, trop compliqué, trop... important.

Elle baisse la voix, et ajoute sur le ton de la confiance :

— Je ne peux pas discuter ici, je suis encore à l'hôpital.

— Mon Dieu, je me rends compte que je ne t'ai même pas demandé comment tu allais...

— Je vais bien. Je n'ai rien. J'ai pu... j'ai pu m'enfuir. Sortir de la maison. Eux n'ont pas pu... Ils n'ont pas pu...

Sa voix s'étrangle.

— Sacha, il faut que je te voie. Tout de suite. Sans Sienna.

— Mais je ne peux pas la laisser seule...

— Je sais. C'est moi qui vais venir. Ma voiture est détruite, elle aussi. Mais mon ex-mari – le papa de Livio – va me prêter la sienne.

— Francesca, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée que tu conduises, après ce que tu as vécu aujourd'hui...

— S'il y a bien quelque chose qu'on ne m'enlèvera pas, c'est ma liberté de décider de mes actes ! Aux grands maux les grands moyens... c'est comme ça qu'on dit ?

— C'est « les grands remèdes » plutôt...

Elle rit, entre deux reniflements.

— Je serai là dans trois heures, au plus tard. Entre-temps, couche Sienna et trouve un coin tranquille où on pourra parler sans qu'elle nous entende. Il faut que tu saches certaines choses sur Tess.

— Tu m'inquiètes, là...

— Envoie-moi l'adresse du gîte, je t'appelle dès que je suis dans les parages. Prends soin de toi.

Je reste quelques instants sur place, hébété.

C'est le monde à l'envers. Si je résume, je viens d'avoir au téléphone une jeune femme dont le fils est sous les décombres, mais qui a la force de me parler, de conduire deux heures pour m'apprendre « certaines choses sur Tess ».

À la douleur vient donc de se greffer un autre sentiment : la terreur, à l'idée de ce que Francesca a de si important à m'apprendre.

TESS  
2009

Il est là. Derrière la porte.

Il cogne fort, très fort. Trop fort.

Il hurle, aussi.

Il hurle qu'il va me tuer. Que je n'aurais jamais dû le quitter. Qu'il crève, sans moi. L'instant d'après, il chuchote presque, il pleure en même temps.

— Je t'en supplie. Je t'aime, Sophie. Ouvre, s'il te plaît...

Je ne réponds pas. Je suis terrorisée. Recroquevillée contre un mur, dans la chambre, la pièce la plus éloignée de la porte d'entrée de l'appartement. Mais ça n'est qu'un deux pièces. Il n'est qu'à quelques mètres. J'ai déplacé la commode et le lit, maigres remparts contre sa folie. Je tremble, en composant le 999. Lorsqu'une jeune femme décroche, je me contente de répéter, entre deux halètements :

— Il va me tuer. Il va me tuer. Il va nous tuer.

— De qui parlez-vous, madame ? Et qui est le « nous » ? J'ai besoin que vous vous calmez, et que vous m'indiquiez votre adresse, votre nom, le nom de votre agresseur...

Je reste muette. Ou plutôt je ne parviens pas à articuler correctement mes idées.

Je pose la main sur mon ventre. Je la sens bouger. S'agiter. Elle aussi, a compris que nous sommes en danger. Que son père est fou. Qu'il est là, qu'il frappe la porte, comme il m'a frappée, ces longs mois. Ces très longs

mois. Avant que je ne sente sa présence, à elle. Et que je me décide à le quitter. À m'enfuir.

— Madame ? Vous êtes toujours là ? Je peux vous aider mais il faut que vous me parliez. Qui vous agresse, qui êtes-vous, où vous trouvez-vous ?

— C'est mon... ex-compagnon... il m'a retrouvée. Il s'appelle Tom Berts, et moi je suis Sophie... Sophie Moore... Oh mon Dieu, il est en train de donner de grands coups de pied dans la porte. Il va la défoncer. Venez vite, il va me tuer ! Je... je suis enceinte de cinq mois.

— Quelle est votre adresse, Sophie ? Il me faut votre adresse.

— 780, Bedford Street, à Cambridge. Le... bâtiment en fond de cour. Deuxième étage.

— J'envoie des secours tout de suite. Sophie ? Sophie, vous m'entendez ? Ne raccrochez pas.

Je suis paralysée. Je ne bouge plus. Je suis dans ce qui doit devenir la chambre de ma fille. Ce petit être qui grandit en moi, qui m'a donné la force, le courage de partir, loin de Durham. De me cacher, de le fuir sans laisser de trace. J'avais tout prévu. Sauf sa ténacité. Et son amour. Si fort qu'il préférera me tuer plutôt que je refasse ma vie sans lui. J'en suis certaine, désormais. Je l'entends hurler et j'en suis certaine. S'il parvient jusqu'à moi, il va me tuer. Il va nous tuer.

— Sophie ? Vous êtes toujours là ?

— Oui, je suis toujours là. Oh mon Dieu la porte va casser...

Les coups sur le bois. Violents. Réguliers. Cela dure plusieurs minutes. La jeune femme continue de me parler, mais ses « la police sera là d'un instant à l'autre » n'atteignent pas mon cerveau. Ils explosent en plein vol, recouverts par le bruit sourd de la colère de Tom.

Silence. J'entends ses pas dans le couloir. Je comprends que la porte d'entrée a cédé. Je perçois maintenant son souffle rauque. Sa voix douceuse, qui me demande de lui ouvrir l'accès à la chambre. Je ne réponds pas. La jeune femme au bout du fil me parle, encore. Ça y est, il

s'attaque à la porte de la chambre. Ce dernier obstacle est bien moins solide que le premier. Les meubles, dérisoires boucliers, se mettent à vibrer sous les assauts de Tom.

Puis tout se fige.

— Police ! Lâchez votre arme !

Au bout du fil, la jeune femme dit :

— Sophie, c'est fini Sophie... vous êtes en sécurité maintenant.

Les larmes coulent sur mon visage, et je sais d'instinct que ce qu'elle dit n'est pas vrai. Ce n'est pas fini. Ce ne sera jamais fini.

Il était armé. Mon Dieu, il était armé.

Une image. Tom, fou de rage. Mon corps, mort. Lui, vidé de sa colère. Moi, de mon sang.

S'il va en prison, je sais qu'il n'en prendra que pour quelques années. Maximum.

Et lorsqu'il sortira, il me tuera. Il nous tuera.

Alors qu'un policier et un pompier me soulèvent, le projet qui avait commencé à germer dans mon esprit devient concret, palpable. Nécessaire. Vital.

Ma seule solution – notre seule issue –, c'est que Tom ne puisse jamais nous retrouver.

Voilà pourquoi Sophie Moore doit disparaître.

SACHA  
14 AOÛT 2018

Je prends toutes les précautions nécessaires pour que Sienna ne nous entende pas. Pour qu'elle ne s'aperçoive pas de la présence de Francesca. Une fois sa voiture garée – à bonne distance du gîte –, je ferme la porte à clef, et colle un petit mot sur la porte d'entrée : « Je suis allé prendre l'air, ne t'inquiète pas mon myosotis (ou mon lilas, si nous sommes déjà demain A)... Si tu as besoin de moi, ouvre la fenêtre de la cuisine et appelle-moi, je ne suis pas loin. »

Mais Sienna n'appelle pas. La journée de soleil et de chlore l'a probablement épuisée. Lorsque je suis revenu au gîte, elle n'a pas voulu m'adresser la parole, ce que j'ai respecté, tout en lui présentant mes excuses pour m'être emporté de la sorte. Elle n'a rien voulu avaler – ou plutôt elle a fait semblant de ne rien avaler, car j'ai bien repéré les nombreux *grissini* et *taralli* manquants dans les paquets achetés sur l'aire d'autoroute : pas très équilibré tout ça, mais suffisamment nourrissant pour tenir la nuit...

Francesca m'impressionne. Autant de courage et d'optimisme réunis dans une seule personne, en pareilles circonstances, forcent le respect. Elle est intimement persuadée que Tess et Livio sont en vie.

— Comment tenir, si on part vaincus, Sacha ? Moi je m'accroche à l'idée qu'ils sont ensemble. Que les issues leur sont inaccessibles, mais que le plafond de la cave a tenu bon. Que Tess protège mon tout-petit, le rassure,

lui chante des chansons, le serre dans ses bras, lui parle de moi, en attendant les secours. Et des jours meilleurs. Ils sont vivants. Vivants, tu m'entends ?

Le pessimiste en moi objecte que s'ils étaient vivants, Tess répondrait au téléphone, que tous deux peuvent mourir de soif, de faim... mais Francesca a réponse à tout.

— Ma cave est profonde, les téléphones ne captent pas, et puis c'est un vrai garde-manger là-dedans... Si ça se trouve, ils sont en train de se goinfrer de pâte à tartiner et de biscottes, ces deux-là, au moment où je te parle...

Cette femme est incroyable. Je suis heureux qu'elle soit à mes côtés, dans cette nuit épaisse et sombre. Je la connais peu, nous n'avons jamais passé plus de quelques minutes ensemble. Je sais qu'elle est sage-femme, qu'elle a accompagné Tess dans les moments difficiles ayant suivi son accouchement, et que leur amitié est puissante. Mais la vraie nature de leur lien m'échappe.

— Ça va faire beaucoup d'informations, beaucoup de remises en question, beaucoup d'émotions, mon cher Sacha... mais je crois que nous n'avons pas le choix. Ce que je vais te raconter, elle souhaitait te le révéler au cours de ce séjour justement. Elle était décidée à s'ouvrir à toi. Faire table rase du passé. Ne plus rien cacher. Elle t'aime, Sacha. Ça lui a fait peur, longtemps. Mais elle était prête à avancer, avec toi.

Je sens monter une boule dans ma gorge, Francesca pose sa main sur les miennes, et débute le terrifiant récit de la vie de Tess.

\*

Ce que je découvre, c'est une histoire si banale qu'elle en devient abstraite, pour qui n'y est pas confronté directement.

C'est l'histoire de Sophie Moore, jeune femme vivant à Durham, dans le nord de l'Angleterre. Brillante en arts, en langues étrangères et littérature,



mais médiocre en sciences, au grand dam de ses parents, médecins, pour lesquels il n'existe aucune voie alternative. D'ailleurs, sa sœur Elizabeth, de quinze ans son aînée et avec laquelle elle n'a jamais eu d'affinités, est cardiologue. Sophie est la petite dernière de la famille. Sa mère, qui s'amuse en public à rappeler que Sophie est « vraiment la dernière en tout », lui a répété dès le plus jeune âge qu'elle est « arrivée par accident », ajoutant généralement : « Mais enfin, maintenant que tu es là, essaie de faire des efforts pour nous rendre fiers... »

Pourquoi Sophie n'arrive-t-elle pas à la cheville de sa sœur ? Probablement parce que ce qu'elle ressent devant une copie de mathématiques ou de biologie, c'est un grand vide, doublé d'une peur panique de ne pas être à la hauteur des attentes de sa famille. Alors, ses résultats ne sont pas bons. Contrairement à ceux – négligeables selon ses proches – qu'elle obtient dans les matières dites littéraires.

La mort dans l'âme, Sophie la solitaire commence des études de langues étrangères à l'université de Durham. Et sa vie change, car elle y rencontre Tom, un joli garçon aussi attentionné que passionnant. Tom est probablement la première personne à lui renvoyer une image positive d'elle-même. À admirer sa beauté naturelle, sa classe, ses talents créatifs. Sophie tombe amoureuse de Tom, veut s'installer avec lui. Ses parents s'y opposent. Tom vient d'une famille modeste, il n'est pas un assez bon parti à leurs yeux. Nous sommes dans les années 2000, ses parents se comportent comme des aristocrates puants, ce temps est révolu, Sophie n'en peut plus d'être la dernière roue du carrosse des Moore. Il est temps pour elle de claquer la porte, de s'émanciper, de sortir de son enfance la tête haute.

Tom l'aime, Tom la couvre d'attentions : tantôt un bouquet de fleurs sauvages cueillies au bord de la route, tantôt un poème glissé dans l'un de ses manuels universitaires, d'autres fois encore, un vieux roman français à la couverture de cuir épais, chiné en brocante. Tom la presse d'emménager avec lui. Il n'y a pas beaucoup de place, mais ils seront heureux ensemble.

Alors pour la première fois, Sophie est prête à se battre pour ses choix. À s'opposer à ses parents, enfin. La dernière parole qu'elle obtiendra de son père sera : « Si tu passes le seuil de cette maison, ça n'est plus la peine de revenir. » Le dernier regard de sa mère sera emplis de mépris, de sous-entendus amusés. Pour qui se prend-elle, cette jeune pimbêche ? Qu'elle se débrouille seule. Elle reviendra bien assez tôt.

Sophie emménage chez Tom.

Au début, le monde tourne parfaitement. Tom est un peu jaloux, certes. Sophie s'en amuse, car au fond, elle est flattée d'être devenue si vite le centre de sa vie. Tom redouble d'attentions. Un peu envahissantes, parfois. Mais n'est-ce pas cela, l'amour fou ? Sophie convoque les grandes figures du romantisme, et se rassure. Si Tom lui offre désormais des jupes plus longues, des chemisiers pour remplacer ses tops à fleurs, pourquoi refuserait-elle de les porter ? Si Tom préfère qu'ils passent toutes leurs soirées en tête à tête plutôt qu'à l'extérieur, comment oserait-elle se plaindre ?

Petit à petit, sans même qu'elle perçoive le glissement, Tom la coupe du reste du monde. Il la veut pour lui, rien que pour lui. Ce qui était charmant devient de plus en plus contraignant. Tom est obsessionnel, il ne tolère aucun écart de comportement. Le moindre geste amical envers un autre individu de sexe masculin est interprété comme une tentative de séduction. Les réflexions fusent, se multiplient de jour en jour. Puis ces petits riens cèdent la place à des phrases qui font mal. Sophie a l'habitude des mots qui la rabaisent. Elle les entend depuis toujours. Alors c'est sans doute normal que Tom, après une période de découverte, se rende compte de sa médiocrité. Il continue de l'aimer, malgré tout. Et de lui rappeler chaque jour la chance qui est la sienne d'être tombée sur un homme comme lui.

Un jour, sans crier gare, la spirale infernale déroule son implacable logique. C'est d'abord une gifle. Immédiatement suivie d'excuses. De fleurs. De l'assurance de son amour. D'une nuit qui se voulait torride, mais

pour laquelle Sophie parvient tout juste à donner le change. Ce qui lui vaut des insultes. Immédiatement suivies d'excuses. De fleurs. De l'assurance de son amour.

Sophie laisse passer l'orage. Pardonne. La vie reprend son cours, mais Sophie ne sort presque plus, ne va plus à l'université – c'est désormais Tom qui prend des notes pour elle –, évite les regards des autres hommes. Elle ne met pas encore de nom sur ce sentiment qui lui tord le bide, mais la vérité, c'est qu'elle a peur de Tom. Elle fait tout pour éviter de susciter le moindre agacement.

Malgré tous ses efforts, la colère de Tom, irrationnelle, revient.

Alors arrivent les coups. Méthodiques. Quotidiens. Sophie a honte, elle se replie sur elle-même, admet les paroles de Tom comme faisant partie intégrante de sa personne. Tout cela est de sa faute. Elle doit mieux se comporter. Faire plus attention à la place des objets dans leur appartement, à mieux couvrir ses jambes, son décolleté. Comme tous les hommes violents, Tom évite désormais de la frapper au visage. La détresse de Sophie, qui de toute façon ne sort quasiment plus, reste invisible.

Puis le cauchemar monte en puissance. Par deux fois, il la laisse au sol, après l'avoir rouée de coups.

Sophie perd pied, ne sait pas vers qui se tourner. Tom lui a confisqué jusqu'à son téléphone. C'est lui désormais qui contrôle qui elle appelle, et qui elle a le droit d'appeler.

Un soir, la violence est tellement forte que Sophie pense « je vais mourir ». Et puis non. Elle s'en tirera avec deux côtes cassées. Enfin, c'est ce que la douleur lui laisse à penser, car jamais elle n'aura vu de médecin. Trop peur des représailles. Trop peur d'affronter le regard de sa famille, elle qui s'est trompée sur toute la ligne, encore une fois. À mesure que sa douleur aux côtes s'estompe, une autre sensation fait son apparition : Sophie se sent nauséuse. De plus en plus nauséuse. Essentiellement le matin.

Alors Sophie parvient à faire, en cachette, un test de grossesse. Lorsque les deux barres bleues apparaissent, la jeune femme ne sait si elle doit rire ou pleurer. Car le sentiment qui domine, c'est la terreur. Il y a un enfant qui grandit en elle. Elle le veut, cet enfant. Mais Tom, en voudra-t-il ? Rien n'est moins sûr. Et que fera-t-il, lorsqu'il l'apprendra ? Que fera-t-il plus tard, si l'enfant n'est pas à son goût ? Pire encore, s'il s'imagine que l'enfant n'est pas de lui ? Il l'est, bien sûr, Sophie n'avait jamais eu de relations sexuelles avec quiconque avant Tom. Il n'y a eu que lui. D'abord par plaisir, par amour. De force, depuis plusieurs mois.

Cet enfant dans son ventre agit sur Sophie comme un électrochoc. C'est la raison supérieure dont elle avait besoin pour prendre la décision de partir.

Un jour, alors qu'elle sait Tom absent pour la journée, Sophie rassemble ses affaires, puis elle s'enfuit, à des centaines de kilomètres de Durham. À Cambridge, elle enchaîne les petits boulots, en attendant la prochaine rentrée universitaire.

Mais quelques semaines plus tard, Tom la retrouve. Après être parvenu à défoncer la porte d'entrée du domicile de Sophie, il est interpellé alors qu'il tente de pénétrer dans sa chambre, un couteau de boucher à la main.

Tom nie toute intention de tuer Sophie. Il voulait juste l'impressionner. Jamais il n'aurait levé la main sur la femme qu'il aime.

Sophie comprend, soulagée, que Tom ignore tout de sa grossesse.

Mais elle comprend également qu'en l'absence de violence physique constatée, Tom écoperait d'une peine légère. Dans ce genre d'affaire, au Royaume-Uni comme ailleurs, tant que la victime n'est pas salement amochée, les condamnations ne vont pas au-delà de quelques mois de prison.

Pourtant, Sophie le sait : s'il l'avait pu, il serait allé au bout. Il l'aurait tuée.

Le seul moyen de se protéger, c'est de faire en sorte que Tom ne puisse pas la retrouver. Ou du moins, de lui compliquer la tâche, en espérant qu'il

abandonne.

Puisque Tom est en détention provisoire, Sophie sait qu'il lui faut agir maintenant. Changer d'identité. Et disparaître.

\*

Tout au long des explications de Francesca, j'ai senti des frissons me parcourir le corps. Ce que je découvre de la vie de Tess – ou bien devrais-je dire Sophie ? – est terrible. J'ai tour à tour ressenti de la rage, de la tristesse, de la colère... mais je crois que le sentiment qui domine désormais, maintenant que je connais la suite, maintenant que je sais ce que Tess est devenue, après toutes ces épreuves, c'est une profonde admiration. Quel courage, quelle femme extraordinaire. J'ai de la chance de l'avoir dans ma vie. Alors que cette pensée prend forme dans mon esprit, la douleur me tord le ventre. Je *l'avais* dans ma vie, jusqu'à présent.

Francesca note mon trouble. Me caresse la joue d'un geste doux, presque maternel. Je la regarde. Je n'ai pas le droit de flancher. Je me redresse, hoche la tête, lui souris. Elle me sourit en retour. Bien décidée à tout me raconter. Car l'histoire est loin d'être finie.

— Tu te demandes comment Sophie Moore est devenue Tess Moreau, peut-être ?

— C'est loin d'être la seule de mes interrogations, à vrai dire... mais oui...

Francesca prend une grande inspiration, et se lance dans un étonnant monologue. Digne d'un film d'espionnage. Et pourtant, tout est vrai.

— En France, pour changer de nom, il y a une procédure légale complexe, qui nécessite une publication au *Journal officiel*. Autrement dit, personne ne peut changer de nom sans une bonne raison, et une autorisation judiciaire, rendue publique. Au Royaume-Uni, la loi est très différente. Changer de nom est un droit, qui ne requiert aucune justification. Il existe

une procédure assez unique au monde mais très utilisée, qui se nomme le *deed poll of change of name*. En gros, tout citoyen britannique a le droit de changer de nom aussi souvent qu'il le souhaite. Il lui suffit d'établir chez un notaire une déclaration indiquant qu'il renonce à son ancien nom pour en utiliser un autre. Muni de l'acte notarié ainsi établi, il est possible d'obtenir une nouvelle carte d'identité ou un nouveau passeport, qui ne feront plus aucune mention de l'ancien nom. La procédure est très rapide, quelques jours suffisent, et la personne qui change de nom n'a aucune obligation légale de déposer ce changement dans les registres publics. L'acte privé chez un notaire suffit.

J'ignorais l'existence de cette procédure. Les questions se bousculent dans ma tête.

— Mais alors si je comprends bien... si quelqu'un change de nom, il est très difficile pour une autre personne de le savoir, car il faudrait consulter l'ensemble des registres des notaires du pays, c'est bien ça ?

— Oui, et ces registres ne sont pas consultables par le quidam, puisqu'ils sont privés, par définition. Je sais, c'est assez incroyable pour des Français ou des Italiens, mais au Royaume-Uni plus de soixante mille personnes changent de nom chaque année, sans que cela pose de problème particulier...

— Mais c'est la porte ouverte à toutes les exactions, non ?

— Non, pas du tout. D'abord, les personnes sous le coup de poursuites ou d'une condamnation n'ont pas accès à cette procédure. Ensuite, c'est juste une conception de la valeur du nom très différente. La conception anglo-saxonne, c'est que le nom n'a pas une grande importance. Ce n'est pas ça qui identifie l'individu, mais son acte de naissance et son numéro de sécurité sociale, qui lui ne change pas. Si une autorité quelconque le demande, c'est à la personne d'apporter la preuve de son nom d'usage.

— Et donc c'est ce qu'a fait Tess... enfin, Sophie ?

— Exactement. Mais avant, elle a pris un sacré paquet de précautions pour brouiller les pistes, afin de s'assurer que Tom ne la retrouve jamais. Elle a eu si peur, tu sais... Elle avait quelques milliers de livres, vestiges des anniversaires et des baby-sittings de son adolescence... Elle les a utilisés pour acheter un aller simple pour Madrid. De là-bas, elle a posté une lettre expliquant à ses parents et sa sœur sa volonté de couper les ponts, et de s'installer en Espagne. Puis elle a retiré tout l'argent de son compte, a payé en liquide son retour en Angleterre par le train, et une fois installée dans une petite commune proche de Douvres, elle a changé de nom quatre fois, chez quatre notaires différents. Elle a choisi Tess Moreau comme dernier nom. Tess en référence à l'héroïne romantique du roman de Thomas Hardy qu'elle adore, *Tess d'Urberville*. Et Moreau comme un dérivé francisé de Moore. C'est avec ce nouveau nom qu'elle a demandé un passeport, et qu'elle s'est installée en France, à proximité de Paris.

Cette histoire est à la fois effroyable, et tellement édifiante concernant la volonté de Tess de s'en sortir. Tout ça me regonfle d'espoir quant à sa capacité de survivre dans les décombres du pont de Gênes. Tess est une guerrière. Une battante.

— Tu ne me demandes pas comment nous nous sommes connues ?

— Je crois que cette partie-là, je la connais. C'est toi qui l'as accouchée, non ?

— Oui, c'est exact. Mais nous nous sommes rencontrées avant. À son arrivée en France, Tess a contacté une association spécialisée dans l'aide aux femmes victimes de violences. Association dont je faisais partie... après être sortie de mon propre enfer.

Mon Dieu. Francesca aussi.

Je connais les chiffres, glaçants. Une femme sur dix. La statistique devient tangible, tout à coup.

— Je suis désolé, Francesca, je ne savais pas...

— C'est du passé. Je ne veux plus en parler. Depuis, j'ai rencontré d'autres hommes merveilleux, dont le père de Livio. Notre histoire est terminée, mais c'est un homme sain. Normal. C'est lui qui a pris le relais, ce soir, auprès des autorités... Il attend, et il prie pour Livio, en ce moment même.

Elle sourit. Quelle force, dans les yeux de cette femme. Elle continue.

— Par l'intermédiaire de l'association, j'ai guidé Tess dans son installation. En France en 2009, le passeport britannique était un sésame parfait : Tess a pu facilement ouvrir un compte en banque, obtenir une couverture maladie... Je l'ai aidée à trouver un emploi. La fleuriste de mon quartier cherchait une personne motivée, créative, avenante, et peu importait qu'elle n'y connaisse rien, elle la formerait sur le tas. Violette – c'est son prénom, ça ne s'invente pas – a tout de suite adoré Tess. C'est pour cela qu'elle l'a aidée financièrement à reprendre son commerce quand elle est partie à la retraite, il y a quatre ans. De fil en aiguille, Tess et moi sommes devenues amies. Je l'ai soutenue autant que je le pouvais, mais elle manquait de repos, clairement. Sa grossesse ne s'est pas passée comme prévu. Sienna est née prématurée. Personne ne sait vraiment expliquer l'origine de son anosmie : anomalie génétique, asphyxie partielle à la naissance, ou bien au cours des semaines qui ont précédé ? Moi, je ne peux pas m'empêcher d'y voir un lien avec les violences que Tess a subies. Mais c'est irrationnel. On ne saura jamais. C'est la vie, c'est comme ça. Voilà, je crois que désormais tu sais tout, Sacha.

Je reste un instant silencieux. La quantité d'informations que je dois intégrer est vertigineuse. Mon esprit est sens dessus dessous.

— Merci Francesca. Mais pourquoi as-tu tenu à me raconter tout ça maintenant, aussi vite ? Pourquoi une telle urgence ?

— Tu n'as toujours pas compris ? Réfléchis, Sacha...

— Je réfléchis mais je ne vois pas. Je dois être totalement idiot, ou bien trop fatigué, ou bien un peu des deux...



Elle plante ses yeux dans les miens. La gravité que j’y décèle déclenche un frisson.

— Sacha, les autorités italiennes et françaises savent maintenant que Tess est portée disparue. Très vite, elles vont se rendre compte qu’elle a une fille. Je ne veux pas jouer avec la vie de Sienna, je ne peux décemment pas la déclarer sous les décombres. Les secours doivent concentrer leurs recherches sur les vraies victimes. En revanche, je peux temporiser. Si les autorités appellent pour Livio, je sais qu’elles pourront joindre son père, aussi je veux bien m’engager à ne pas décrocher mon téléphone avant demain soir, *pour te laisser le temps...*

— Que veux-tu dire ? Me laisser le temps de quoi ?

Francesca garde les lèvres closes.

Mais pour la première fois de la nuit, je vois poindre des larmes, au coin de ses yeux.

J’ai l’impression de passer à côté d’une forêt gorgée d’ombres, tout en ignorant naïvement le danger.

Et soudain, je comprends la faille dans mon raisonnement.

Ou plutôt, je comprends le déni.

Et l’évidence me saisit.

Je ne suis pas l’oncle de Sienna.

Je le sais, bien sûr. Mais être à ses côtés est si naturel... que j’en ai occulté à quel point je ne suis rien pour elle, légalement parlant.

Si Tess était retrouvée morte, je n’aurais aucun droit sur cette petite fille.

Alors je la perdrais. Pour toujours.

Francesca me prend les mains.

— Sacha, tu sais que je suis une incorrigible optimiste, alors ce que je pense intimement, c’est que Tess ne mourra pas. Mais je suis aussi une pragmatique. J’ai appris à envisager le pire. Sacha, si Tess mourait, non seulement tu n’aurais aucun droit sur Sienna, mais la police remonterait la

piste Sophie Moore, tôt ou tard. Les parents de Tess découvrirait l'existence de Sienna, et deviendraient ses tuteurs officiels. À moins que...

Mon Dieu. J'ai compris ce qu'elle s'apprête à dire.

Je formule moi-même la suite, d'une voix blanche.

— À moins que Tom ne comprenne que Sienna est sa fille, et n'en demande la garde.

Je marque une pause. Mon cœur prêt à exploser.

Je pose une dernière question. Dont je connais déjà la réponse, implacable.

— Tu... crois qu'il pourrait l'obtenir ?

— Je ne sais pas. Mais s'il n'a plus eu affaire à la justice depuis dix ans et s'il défend bien sa cause... rien n'est impossible. Sacha, c'est toi qui as le destin de Sienna entre les mains, désormais. Si Tess ne s'en sort pas, tu n'auras qu'une seule solution pour la garder auprès de toi. La fuite.

SACHA  
15 AOÛT 2018

6 heures, 7 heures, 8 heures du matin. Francesca est repartie. Je suis parvenu à lui trouver une chambre d'hôtel en dernière minute, avant qu'elle ne me rejoigne, hier.

Je suis dans mon lit, les minutes s'égrènent, les angoisses se succèdent.

Comment pourrais-je dormir, après ça ?

Les questions se bousculent. Les sentiments, aussi. Je savais qu'il y avait des zones d'ombre dans la vie de Tess, je découvre des gouffres. Une vie reconstruite. Fondée sur des mensonges. Pour se sauver. Pour les sauver, toutes les deux.

J'ai beau tourner le problème dans tous les sens, je ne vois aucune issue satisfaisante.

Laisser ses grands-parents obtenir la garde de Sienna est l'exact opposé de ce que Tess voudrait. Si elle avait souhaité qu'ils fassent partie de la vie de sa fille, elle aurait tenté de renouer avec eux, d'une façon ou d'une autre. En revanche, une chose est certaine : face aux grands-parents naturels, si je tente d'obtenir la garde de Sienna, j'ai perdu d'avance.

Passer par la voie légale, c'est aussi, peut-être, donner la possibilité à Tom de devenir son père. C'est inconcevable. Il a tenté d'assassiner Tess. Qui sait de quoi il pourrait être capable avec Sienna, qui ressemble tant à sa mère ? Le risque est trop grand.

Tout ça, évidemment, ce sont des éventualités. Si Sienna était confiée aux services sociaux, il y a des chances que ni les grands-parents ni Tom ne se manifestent. Alors elle serait placée. En foyer, ou en famille d'accueil. Ce serait un moindre mal. Mais pour moi qui suis passé par là, pour moi qui ai bien failli ne pas me relever de ces années d'errance, ça n'est pas une option.

Francesca a raison. La seule solution, c'est la fuite. Le plus loin possible. Le plus vite possible.

Mais ce que Francesca ne sait pas, ce que je n'ai pas osé lui dire, c'est que je doute d'être capable d'assumer une telle *responsabilité*. Un tel *engagement*. Tous ces mots que je déteste, que j'évite depuis toujours. Tous ces mots qui me pétrifient. Bien sûr, depuis trois ans, je joue le rôle d'un père, en prétendant être son oncle. Mais je ne suis qu'un intermittent de la paternité. Tout d'un coup, il s'agirait de devenir père célibataire, à plein temps, hors la loi, d'une enfant qui vient de perdre sa mère dans des conditions tragiques, et à laquelle je devrais avouer tous mes mensonges. Disons qu'on a connu mieux comme conditions d'entrée dans le monde merveilleux de la parentalité...

En plus du désarroi dans lequel je suis plongé, j'ai l'impression d'être piégé. Bien sûr, l'idée de ne plus avoir aucun contact avec Sienna, de ne plus lui associer chaque jour un nouveau nom de fleur, de ne plus voir s'éclairer son visage lorsque je lui raconte avec force détails mes abracadabrantesques aventures en forêt tropicale, de ne plus entendre son rire fendre la monotonie de mes jours... tout cela me brise le cœur.

Mais suis-je prêt à assumer une paternité pleine et entière pour autant ?

La réponse est non. Je ne suis pas prêt.

Ai-je le choix ?

Oui. On a toujours le choix.

Je pense tout et son contraire. Je suis perdu.

*Qu'y faire ?  
Sur mes contradictions  
le vent souffle. <sup>1</sup>*

Et merde, voilà que je me mets à réciter des haïkus qui ne m'aident pas du tout... Ce qui est sûr, c'est que je vais devoir décider très rapidement, car je ne peux pas garder Sienna sous cloche. Il est inévitable qu'elle apprenne tôt ou tard l'effondrement. Et puis, il y a cet ultimatum : combien de temps pour que les autorités se rendent compte que Tess Moreau est la maman d'une petite fille de neuf ans, dont on ignore où elle se trouve ? Francesca a estimé mon répit à une journée. Peut-être plus, peut-être moins.

J'ai besoin de réfléchir, encore. De gagner du temps.

En attendant, je dois faire comme si de rien n'était. Ne pas alerter Sienna. Éviter qu'elle ne se trouve confrontée aux images du pont, donc aux journaux, à Internet, à la télévision... Et même si c'est dur, je dois continuer à vivre normalement, selon le programme établi. Protéger Sienna, tant que nous n'avons aucune certitude sur la situation à Gênes.

Lorsqu'elle se lève, elle vient me rejoindre pour un câlin dans mon grand lit. Il est près de 10 heures, je viens tout juste de m'endormir, épuisé. Mais elle est en pleine forme. Bien décidée à profiter de cette belle journée d'été.

Je reprends progressivement mes esprits. S'il n'y avait pas cette angoisse qui me bouffe, je dirais que l'atmosphère est paisible.

— On part à quelle heure, tonton ?

— Où ça, mon lilas ?

— Bah... voir Niki, c'est bien ça qu'on a prévu aujourd'hui, non ?

Niki, c'est Niki de Saint Phalle, l'artiste favorite de Sienna. Depuis qu'elle a découvert ses Nanas, ces gigantesques sculptures féminines ultra-colorées, exubérantes, aux formes généreuses, Sienna se passionne pour son œuvre – j'ai d'ailleurs découvert que Niki de Saint Phalle est particulièrement appréciée par les enfants. Tess et moi avons emmené Sienna à plusieurs reprises admirer l'étonnante fontaine Stravinsky, à côté

du Centre Pompidou, à Paris. Nous avons passé des heures à en observer les sculptures motorisées. Il faut dire que je trouve moi aussi l'œuvre de Saint Phalle particulièrement fascinante. Aussi lorsque nous planifions notre séjour en Toscane, le détour par son méconnu Jardin des Tarots s'est imposé comme une évidence.

Sienna a préparé sa visite, et se réjouissait de nous guider, Tess et moi, dans ce dédale de sculptures monumentales auquel Niki – comme l'appelle Sienna – a consacré vingt ans de sa vie.

C'est ce qui était prévu. Elle a raison. C'est donc ce que l'on doit conserver. Donner le change, continuer. *The show must go on*. Je n'ai aucune espèce d'envie d'aller visiter quoi que ce soit, dans de telles conditions. Mais je ne crois pas avoir le choix, et il n'y a de toute façon rien d'autre à faire dans l'immédiat. À part prendre le temps de réfléchir. Je me souviens que le lieu est assez loin d'ici. Toujours en Toscane, mais proche de la côte, au niveau de Capalbio. C'est à plus de deux heures de route. Tant mieux, ça me laissera le temps de penser : les activités favorites de Sienna en voiture étant la sieste et la lecture, les trajets sont en général assez calmes.

— On partira en tout début d'après-midi.

— Trop bien ! Ça veut dire que je peux passer la matinée à la piscine avec les gens des autres gîtes ?

Sienna a des étoiles dans les yeux, en disant ça.

— Qui sont « les gens des autres gîtes » ?

— Des Espagnols et des Croates, je crois... Y a une fille qui a dix ans, elle s'appelle Ana-Maria, on se comprend moyennement mais hier j'ai vu qu'elle avait un sac à dos *Ratatouille* alors ça m'a donné un indice qu'on s'entendrait bien. On a joué à refaire des scènes du film. Ana-Maria faisait Rémy, et moi je faisais Colette. À un moment y a même Chiara qui nous a rejointes, c'était trop bien !

Sienna est fan de ce dessin animé culinaire de Disney dans lequel Rémy, un rat chef cuisinier, fait équipe avec un garçon un peu gauche et une jeune femme très affirmée nommée Colette. Pour des raisons évidentes de « projet professionnel », Sienna a fait sienne la devise du film : « Tout le monde peut cuisiner. »

— Alors, je peux aller jouer avec Ana-Maria ?

— Oui, vas-y. Moi je prépare le déjeuner.

— *Va bene, va bene.* Oui je suis bilingue depuis que Chiara m'apprend !

Un grand sourire se dessine sur son visage. Elle est heureuse, c'est visible.

— Dis tonton, on peut appeler maman ?

*Ne montre aucune émotion, Sacha. Respire. Réponds calmement.*

— On ne peut pas, maman a un souci de téléphone. C'est pas de chance, hein... mais il est possible qu'on ne puisse pas l'appeler pendant quelques jours...

— Quelques jours ? Oh purée, c'est la totale là !

Elle accompagne cette phrase d'une mimique exaspérée. Je ne peux m'empêcher de sourire à mon tour.

— Pour les jours qui viennent, c'est toi et moi, et puis c'est tout, mon lilas.

Elle réfléchit. Semble soucieuse. Puis soudain son expression change. Elle arbore son air malicieux. Je vois bien qu'elle est à dix mille lieues d'imaginer ce qui se joue en ce moment, à Gênes comme dans ma tête. Tant mieux.

— Du coup, tonton, on aura le droit de faire des trucs interdits ?

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire des trucs que maman veut pas que je fasse. Par exemple manger avec les doigts, manger des chips, manger mes crottes de nez...

— Mais c'est dégoûtant !

— Sauf que moi je sens pas le goût...

— Quel intérêt alors ?

— Bah je sens pas le goût mais j’adore la texture !

Elle est hyper sérieuse, et moi j’éclate de rire. Cette enfant a vraiment le don de me sortir de mes pensées les plus sombres.

— OK, tu pourras manger *tout* ce que tu voudras. Mais tu m’autoriseras à ne pas t’imiter, hein... ?

\*

Lorsque nous entrons dans le Jardin des Tarots, il est déjà 16 h 30, mais il fait une chaleur de bête dans ce coin perdu du sud de la Toscane. Sienna et moi nous sommes tartinés de crème solaire, nous portons chacun un chapeau de paille tressée qui nous donne l’air de sortir tout droit de *La Petite Maison dans la prairie* – ou bien de *Borsalino*, selon les références...

Sienna est surexcitée. Elle sort son petit cahier consacré à l’accumulation des connaissances sur ce jardin, et commence la lecture de son exposé en marchant.

— Alors tu vois, Niki a conçu ce parc après avoir été subjuguée par le parc Güell, de Gaudí, à Barcelone. Niki lisait les tarots, et les statues de son jardin représentent les figures de ce jeu de cartes. On les appelle les arcanes. Tu le savais, ça ?

— Non, je ne savais pas... Continue, mon lilas.

— Là on dirait que j’étais plus ton lilas mais la guide officielle du jardin, d’accord ?

— *Va bene, va bene*. Alors, madame la guide officielle, pouvez-vous m’en dire plus, avant que nous arpentions ce lieu ?

Elle sourit. Reprend son air d’institutrice revêche. J’adore.

— Mais bien sûr, monsieur. Il y a vingt-deux statues disséminées dans ce jardin, comme autant de cartes. Certaines sont de taille raisonnable, d’autres sont gigantesques : plus de dix mètres de haut, rendez-vous compte !



Elle accompagne cette dernière phrase d'une moue étonnée aux grands yeux écarquillés. Puis elle reprend.

— Les maquettes ont été dessinées par Niki. Chaque monument de béton est soutenu par une armature en ferraille soudée, et les sculptures ainsi constituées sont recouvertes de miroir, de verre, de céramique de toutes les couleurs. Le projet est ti-ta-nesque.

Elle referme son petit carnet, je ne peux m'empêcher de l'applaudir et de l'embrasser.

— Et maintenant, monsieur, suivez-moi : on va les découvrir pour de vrai... Youhouuuu !!

Elle me prend par la main, et nous entrons dans un monde fabuleux. Bluffant de beauté, d'ingéniosité.

Devant nous, des monstres étincelants, un ruissellement de lumière et de soleil. Une Papesse bleue monumentale domine l'ensemble. De sa bouche grande ouverte s'écoule l'eau alimentant un bassin où trône en majesté une Roue de la Fortune mécanique.

Sienna ne sait plus où donner de la tête. Partout, des familles, des enfants s'amuse à pénétrer ou à escalader les grandes sculptures et à se prendre en photo. Nous ne dérogeons pas à la règle. Nous sortons le plan fourni à l'accueil du site, et décidons de sillonner méthodiquement le labyrinthe végétal, ne loupant aucune des œuvres disséminées entre les bosquets. Nous découvrons, ébahis, ici une jeune fille bravant un féroce dragon, là un oiseau solaire posé sur une arche céleste. Le clou du spectacle étant sans conteste l'incroyable Impératrice, édifice à l'intérieur duquel l'artiste a vécu, en totale immersion : elle s'y était aménagé un véritable appartement aux murs entièrement recouverts de miroirs brisés, et comprenant tout le confort moderne. Sienna et moi jouons au jeu des synonymes, pour essayer de qualifier ce lieu. Elle commence avec le mot « éblouissant », j'enchaîne avec « rutilant », puis le jeu tourne court.

— Monsieur, je crois qu'on peut simplement résumer tout ça par un seul mot : extraordinaire.

— Madame, vous avez parfaitement synthétisé, bravo.

Au sortir de notre parenthèse enchantée dans cet univers fantasmagorique, alors que Sienna s'accorde de longues minutes pour choisir un souvenir dans la sacro-sainte boutique de fin de parcours, je ne cesse de repenser à une sculpture en particulier. Pas la plus belle, pas la plus originale, mais pour moi la plus bouleversante. C'est la carte des Amoureux, représentée sous la forme d'un couple, et nommée *Le Choix*. Un écriteau rédigé par l'artiste précise, à l'attention des visiteurs : « La carte implique qu'il y a un bon et un mauvais choix. » Pour moi qui ne crois plus ni aux signes ni au destin depuis longtemps, je dois dire que la présence de cette œuvre, de ces mots, est tout de même troublante.

L'heure du choix est si proche...

J'ai l'étrange impression de jouer ma vie, notre vie à tous, comme on joue à un jeu de cartes : il suffit d'une mauvaise décision, d'une mauvaise pioche, pour que tout s'écroule, d'un seul coup.

10  
SACHA  
15 AOÛT 2018

Perdu dans mes pensées, je me trompe de route, sur le chemin du retour.

Je peste intérieurement, et puis le GPS – anachronique dans cette bagnole du siècle dernier – mouline un nouvel itinéraire. Sienna se rend compte que celui-ci passe par la côte.

— Ooooohhh... trop bien on est juste à côté de la mer ! Tonton, on peut finir la journée à la plage ?

Je m'apprête à répondre un « non » catégorique. Elle surprend mon regard dans le rétroviseur.

— S'il te plaît, dis oui ! Allez, dis oui, on meurt de chaud dans cette voiture, on pourrait pique-niquer à la plage, non ? J'aimerais trop me baigner !

— Mais tu as fait ça hier toute la journée, et ce matin aussi...

— Oui mais là c'est pas pareil, c'est la mer ! Et on n'a jamais assez de baignades !

— Mais on n'a rien à manger non plus...

— On peut acheter des sandwiches quelque part, ou bien on mangera en rentrant ! J'ai pas super faim de toute façon... et puis j'ai toujours mes crottes de nez pour patienter !

J'éclate de rire. Elle sent que je suis en train de craquer, alors elle m'achève en se penchant vers moi depuis le siège arrière. Elle dépose un baiser sur ma joue droite puis conclut :

— Tu sais que t’es le meilleur tonton du monde, non ?  
Oui, je sais...

\*

L’immense plage de Grosseto est presque déserte, en cette fin de journée.

Nous passons une bonne demi-heure dans l’eau, Sienna joue à passer sous mes jambes, à sauter depuis mes épaules, à me demander de lui décrire le plus précisément possible l’odeur de la mer – pas facile comme exercice –, à faire des blagues nulles sur les mouettes – le fameux « Une mouette partage son sandwich avec une autre, et lui dit : on fait mouette-mouette ? » marchant toujours très bien sur Sienna...

À la fin, épuisés et salés, nous nous asseyons sur la plage et dégustons un merveilleux combo tomates-jambon-chips acheté dans une supérette.

Alors que le soleil s’enfonce lentement dans la Méditerranée, éclairant nos visages d’une lueur rosée, Sienna se met à pleurer.

— Qu’est-ce qui t’arrive, mon lilas ?

— Rien de spécial... c’est juste... Je suis heureuse, c’est juste ça.

Je l’embrasse, elle se serre contre moi, et en continuant de scruter l’horizon, déverse le contenu de son cœur.

— Ce voyage, il est génial, tonton. Bien sûr je préférerais que maman soit là... mais vraiment, depuis qu’on est partis de Paris, je vois bien tout ce que tu fais. Je... je savais pas comment te remercier, alors tout à l’heure dans la voiture, j’ai réfléchi et je t’ai écrit un poème sur l’air d’une de mes chansons préférées.

— En mode Francis ou Jean-Jacques ?

— En mode Jean-Jacques.

Je me demande s’il s’agit d’une nouvelle blague, mais j’ai peur de la vexer en le lui demandant – elle est parfois assez susceptible. Je m’attends à un sommet de kitsch, mais je m’interdis de faire la moindre plaisanterie.

— Je t’écoute.

Elle se lève, déplie un petit bout de papier raturé, prend une grande inspiration, et se met à chanter, façon audition de *The Voice*. Je reconnais tout de suite la mélodie et la scansion de l’un des plus grands tubes de Goldman, *Là-bas*.

*Sacha,  
Tu m’donnes des noms de fleurs sauvages,  
Tu me fais rire, tu m’encourages,  
Tu m’appelles “mon lilas”, parfois  
Ou-ou-ou-ou-ouh...  
C’est pour ça que je t’aime, Sacha.*

J’ai la gorge qui se serre. Je me sens idiot. C’est la première fois que quelqu’un écrit quelque chose comme ça, en pensant à moi.

Elle continue.

*Sacha,  
Quand tu es là, mon cœur voyage,  
Je n’ai plus peur des soirs d’orage,  
J’aime me blottir dans tes bras  
Ou-ou-ou-ou-ouh...  
Je t’aime très très très fort, Sacha.*

Je me mords la lèvre pour ne pas pleurer. Ça paraît totalement con d’être ému à ce point par un truc pareil. Je me demande si tous les parents ont les larmes aux yeux quand leurs enfants déclament quelques vers basiques appris à l’école pour la Fête des mères ou des pères. Pour moi c’est une grande première, qui me prend par surprise. Je ne m’attendais pas à être submergé par un vieux remix de *Là-bas*.

— Bah tu dis rien ?

— Je... c’est formidable, ma princesse. Je suis... touché.

— Touché mais pas coulé, hein ?

Elle éclate de rire, et déplie un autre papier en me regardant d'un air espiègle.

— Et après j'ai fait une strophe pour rigoler, tu veux l'entendre ?

— Oui, vas-y.

— Tu le prends pas mal, hein ? Parce que je parle de ta voiture...

— Attention, si tu la maltraites elle va se venger.

— Comment ?

— En te picotant les fesses avec ses sièges abîmés.

— C'est déjà le cas, hein...

— Ah oui c'est vrai.

Elle rit.

— Bon, j'y vais... prêt ?

— Prêt.

*Sacha,  
T'as une vieille marque de bronzage,  
Ta clim' on dirait du chauffage,  
Aya Nakamura, tu connais pas,  
Ou-ou-ou-ou-ou-ouh...  
Ta braguette est ouverte, Sacha.*

Je baisse les yeux, tends ma main vers mon entrejambe. C'est un caleçon de bain, sans braguette.

Elle éclate de rire, de nouveau. Je la poursuis sur la plage pour lui faire payer son effronterie à grand renfort de chatouilles. Nous nous effondrons dans le sable, et restons un long moment comme ça, enroulés dans une grande serviette, à observer la ronde des nuages dans le ciel d'été rougeoyant.

J'aimerais disparaître pour de bon, que ce drap de bain insignifiant soit magique : je me souviens de la lueur dans les yeux de Sienna lorsqu'elle a

découvert l'existence de la cape d'invisibilité de Harry Potter. Voilà ce qu'il me faudrait. Une cape miraculeuse, qui ramènerait Tess, réparerait nos plaies, et ce foutu pont. Mais je n'ai pas de pouvoir magique.

Autour de nous, tout est calme, apaisé. Seules les vagues fendent le silence. Je frissonne, la fraîcheur de l'air enveloppe ma peau. Le ciel change de couleur de seconde en seconde. C'est presque violent, l'irruption de la beauté au milieu de mes pensées noires.

Sienna est blottie contre moi depuis de longues minutes. La chaleur de son corps, la fragrance de sa peau d'enfant me bouleversent.

J'observe le ciel pur de ce crépuscule toscan, cale mon souffle sur le sien. Les ombres jouent avec les pastels, les contours des bateaux au loin se font moins nets, moins précis. Je baisse les yeux vers Sienna. Ma Sienna. Assoupie, dans mes bras.

À mesure que le jour laisse place à la nuit, je sens curieusement monter en moi une grande sérénité.

Jamais je n'aurais imaginé que ce qui se jouait dans ce café avec Tess, il y a trois ans, c'était ma vie entière.

Dès le début de cette aventure incongrue avec cette petite fille, les mêmes questions ont tourné en boucle dans ma tête. Et si cette enfant s'attachait à moi, très fort ? Et si je m'attachais à elle, très fort ? Comment vivrons-nous notre séparation, puisque séparation il y aura nécessairement, un jour ? Pour ne pas souffrir, ne suffit-il pas de ne jamais se lier ?

Pour moi, jusqu'à présent, la réponse était limpide.

Aujourd'hui, j'en doute de plus en plus. Si c'était à refaire, préférerais-je n'avoir jamais vécu aux côtés de ma mère ? N'avoir jamais partagé ces années avec Tess et Sienna ?

Je la regarde, endormie dans ce soleil déclinant, et je crois que c'est la première fois que je parviens à formuler clairement cette simple idée : il ne faut pas s'empêcher de vivre un amour par peur de le perdre. Sinon on ne

vibre jamais. On ne vit jamais. S'autoriser à aimer, c'est construire dans sa mémoire de solides branches auxquelles se raccrocher lorsque tout tangué.

*Couvert de papillons  
l'arbre mort  
est en fleurs <sup>1</sup>*

J'observe cette enfant, là, au creux de moi, et je sais que je ne pourrai plus me passer de cela. Je ne me l'étais jamais exprimé de cette façon, jusqu'à présent mais ce que je ressens pour cette petite fille, c'est de l'amour.

Pour elle, je suis prêt à tout risquer. Ma vie, mon confort, ma liberté.

L'amour d'un père pour sa fille, est-ce différent de cela ?

Je la serre plus fort, elle râle un peu, pour la forme, mais je sais qu'elle aussi se sent bien. Alors ma volonté s'affermit. Je souris, et murmure, de mes lèvres muettes, une promesse.

Désormais, quoi qu'il arrive, nous deux, c'est pour la vie.



11

SACHA  
15 AOÛT 2018

Il est plus de 23 heures lorsque nous parvenons au gîte.

Sienna est épuisée, je la porte jusqu'à son lit et la couche sans même un lavage de dents – après les choses étranges ingurgitées dans la journée, je ne sais pas si c'est très conseillé, mais la santé bucco-dentaire est bien le dernier de mes soucis, ce soir.

Alors que je sors à pas de velours de sa chambre, j'entends taper à la porte d'entrée. Trois coups brefs, presque inaudibles.

J'ouvre, et notre hôte, Chiara, se tient debout devant moi. Vêtue de noir des pieds à la tête. La mine grave, accentuée par un rouge à lèvres sombre et d'épais traits de khôl, qui curieusement focalisent autant mon attention sur ses yeux noirs perçants, que sur son nez, si particulier. J'ai l'impression absurde d'avoir en face de moi une madone de Pierre et Gilles.

— Bonsoir Chiara, comment allez-vous ?

— Bonsoir, Sacha. Je... suivez-moi s'il vous plaît. Allons nous installer près de la piscine, si vous le voulez bien.

— Il y a un problème ?

— Non, non... enfin, je ne sais pas...

Je la suis avec appréhension. Il est clair que Chiara guettait notre retour, puisqu'il est tard, et qu'elle s'est manifestée quelques minutes seulement après notre arrivée.

Chacun de nous s'assied sur une chaise longue en plastique, et Chiara se tient à bonne distance, les poings dans les poches de sa blouse noire. Elle semble sur ses gardes. Ce qui a pour effet de me tendre.

— Je vous écoute, Chiara.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Qui êtes-vous, Sacha ? Et que faites-vous avec cette petite fille ?

Je tressaille. Cette conversation prend une tournure *anormale*. Mon cerveau tourne à plein régime. Chiara a-t-elle surpris ma conversation nocturne avec Francesca ? Peut-être, mais alors pourquoi ne pas m'avoir interpellé ce matin ? Je tente de noyer le poisson.

— Je ne comprends pas votre question. Vous connaissez mon nom, et je suis en vacances avec ma nièce, Sienna. Sa maman va nous rejoindre et...

— Vous mentez.

Je sens mon cœur s'accélérer. Il y a un élément important qui m'échappe, c'est évident. Alors que je tente de rassembler mes esprits, je sens mon portable vibrer. C'est Francesca. *Putain putain putain putain il s'est passé quelque chose.*

— Veuillez m'excuser Chiara, je dois impérativement prendre ce coup de fil.

Trop tard. Appel manqué.

Je n'ai pas le temps de tergiverser, Chiara me tend un exemplaire du *Corriere della Sera*.

— Ouvrez. Page 6.

Je tourne les pages avec fébrilité.

Et soudain, mes mains se mettent à trembler.

Là, sous mes yeux, une photo de Sienna. Sous la photo, une légende, en italien : « Avez-vous vu cette petite fille ? »

À côté de Sienna, un visage que je ne connais que trop bien. Le mien.

Chiara me fixe. Elle attend une explication.

Je suis un bien piètre fugitif. À peine la décision formulée dans ma tête, je me retrouve avec les flics aux trousses. Je me demande si Chiara n'a pas déjà appelé la police, mais mon intuition me dit que ce n'est pas le cas. Sinon elle ne prendrait pas le risque de me parler.

— Chiara, ce n'est pas du tout ce que vous croyez...

— Je ne crois rien. À part ce que je vois. Et ce que je vois, ce sont vos deux visages, dans mon journal du soir. Je vous épargne l'article vous concernant. Il est écrit que la maman de Sienna est portée disparue dans l'effondrement du pont de Gênes – *mio Dio che orrore !...*

Elle se signe en disant cela. Elle embrasse même la médaille religieuse autour de son cou. Puis elle continue.

— Quant à vous, vous êtes présenté comme un témoin clé. L'article ne parle pas d'enlèvement, mais c'est tout comme.

— Chiara, je vous assure...

— Ne dites rien. Laissez-moi finir. Comme je vous l'ai dit, je ne crois que ce que je vois. Et ce que j'ai vu depuis deux jours, ce n'est ni un fou dangereux, ni une enfant captive. Au contraire, j'ai vu... j'ai vu beaucoup d'amour entre vous deux. Alors je ne sais pas pour quelle raison la police vous recherche, mais je voulais vous en avertir.

— Alors ça veut dire que vous n'allez pas...

— Appeler la police ? Entre nous, il se pourrait bien que je fasse quelques petites locations non déclarées... je n'ai pas forcément envie que *quelqu'un* se penche sur la question. Si j'avais l'impression que Sienna courait le moindre danger avec vous, je n'hésiterais pas. Un redressement fiscal ne pèse pas lourd face à la vie d'une petite fille. Mais ce qu'elle m'a dit hier soir, quand vous êtes parti brusquement... acheter des fruits... ce sont les mots d'une enfant profondément attachée à son oncle. Rien de plus, mais rien de moins. Alors qui suis-je pour vous juger ?

Elle hésite, avant de reprendre.

— Et puis, il faut que vous sachiez une chose... Lorsque la maman de Sienna a téléphoné pour réserver, elle m'a dit avoir trouvé l'adresse de mon gîte sur le site de l'association de victimes de violences conjugales dont elle fait partie. J'ai eu la chance de ne pas être victime moi-même, mais j'ai perdu une personne très proche, il y a douze ans. Assassinée par son ex-mari. Elle venait de le quitter pour venir vivre avec moi. Nous nous aimions. Il ne l'a pas supporté.

Elle baisse les yeux. Un instant, je crois à une coïncidence. Mais il n'y en a pas, bien sûr. Ce que je suis en train de découvrir, c'est une incroyable communauté de femmes solidaires. Chiara se redresse, son émotion affleure.

— Depuis, j'offre à bas prix mon gîte à des femmes qui ont besoin de s'isoler, en toute discrétion. En parallèle du classique Airbnb, je suis référencée par certaines associations comme « hôte bienveillant ». La maman de Sienna n'a pas choisi ce gîte par hasard, et lorsqu'elle a réservé, elle m'a clairement indiqué venir avec sa fille et *son compagnon*. Je sais donc qu'elle avait confiance en vous, et pour moi cela signifie bien plus que vos visages dans ce journal. Je ne sais que trop à quel point les autorités et la presse peuvent se méprendre sur les tenants et aboutissants d'une affaire.

Je la regarde. C'est la première fois que je ressens la fêlure sous cette enveloppe d'extravagance protectrice.

— Je ne sais pas quoi dire. Je suis désolé pour... ce que vous avez vécu. Je vous remercie, pour votre générosité, votre délicatesse. Du fond du cœur. Si vous avez quelques instants, je peux essayer de vous expliquer la situation.

— Bien sûr, j'ai tout mon temps. Je vous écoute.

Je raconte dans les grandes lignes mon amour pour Tess, mon absence de lien légal avec Sienna, la violence de son vrai père, les risques qu'elle court, mon attachement infini pour elle. Je suis moi-même étonné de la simplicité avec laquelle je déroule tout cela. Ce qui me semblait hier encore très

confus est aujourd'hui évident. Chiara a les yeux qui brillent. Elle lève une main pour stopper mon monologue.

— C'est bon, Sacha, j'ai compris. Je pense qu'il vaut mieux que je ne sache rien de plus. Comme ça, ce sera plus facile de mentir, si quelqu'un m'interroge. En revanche, si je vous ai reconnus tous les deux, c'est parce que vous êtes reconnaissables. Deux Français, vous, le beau gosse aux cheveux en bataille, elle, la gamine solaire qui attire les regards... Et puis, je ne vous chasse pas, mais ici il n'y a pas que moi. Sienna a passé beaucoup de temps à la piscine, les résidents de mes deux autres gîtes l'ont vue, lui ont parlé, ils connaissent son prénom. Ils ne seront sûrement pas aussi conciliants que moi.

\*

Je rentre au gîte dans un état second. Juste avant de passer le seuil, je rappelle Francesca. Pas de nouvelle, du côté des recherches à Gênes. Elle voulait me prévenir, pour le *Corriere della Sera*. Elle-même a découvert l'article fortuitement. La police n'a pas eu besoin de la rappeler, ils se sont débrouillés tout seuls. Tout est allé très vite.

— Que vas-tu faire, Sacha ?

— Je vais plier bagage et partir au plus vite, avec Sienna. Je ne sais pas encore où, ni comment, mais je vais devoir mobiliser toutes mes ressources créatives pour la convaincre de quitter ce gîte qu'elle adore, et surtout... pour la convaincre de changer radicalement son apparence.

Je marque une pause. Conscient de la solennité du moment.

— Personne ne m'enlèvera cette enfant. Alors dès demain, personne ne doit plus nous reconnaître.

— Sacha, je crois qu'il faut que tu agisses vite. Éteins ton téléphone, ou bien encore mieux : pars avec, et jette-le dans la nature en cours de route car ils vont peut-être le tracer. Ça te fera gagner un temps précieux. Achète

un nouveau portable quand tu pourras, je vais de mon côté me procurer un nouvel appareil prépayé, pour que l'on puisse continuer de communiquer.  
*Capisce ?*

— Oui, compris. Dis donc, on dirait que tu as fait ça toute ta vie, ce camouflage façon agent secret...

— Tu n'as pas idée de ce que j'ai dû faire, pour échapper à mon enfer. L'histoire de Tess ressemble beaucoup à la mienne. Je suis devenue experte en évasions, moi aussi.

Les pieds dans le plat. Je n'en loupe pas une, ma parole. Je m'apprête à formuler des excuses, mais Francesca ne m'en laisse pas le temps.

— Va, pars avec ta Sienna et ne te retourne pas. Prends soin d'elle. Et contacte-moi dès que tu peux.

— Francesca, merci encore. Pour tout. Je ne l'oublierai jamais.

12  
TESS

C'est d'abord une impression. Une sensation.

Des picotements dans le corps. La sortie d'un tunnel. D'un long sommeil. Ou d'une anesthésie générale.

Puis l'ensemble devient plus précis.

Et la douleur arrive. Fulgurante. Me forçant à ouvrir les yeux, à aspirer l'air telle une démente. Comme si j'émergeais d'une apnée record. Mais une apnée au cours de laquelle on m'aurait rouée de coups.

Et tout ce noir. Cette obscurité. Ce silence.

Suis-je morte ?

Non, bien sûr que non.

Mes souffrances sont réelles.

Impossible de les hiérarchiser, tant mon crâne et ma jambe gauche m'élancent.

Ma jambe. Dans un étau. Voilà ce que je me dis : « Ma jambe est coincée dans un putain d'étau. » Impossible de la bouger.

Le reste de mon corps est libre. J'essaie de me redresser, en appui sur mes coudes. Mon crâne me rappelle à l'ordre. Je renonce. Pour l'instant.

Je halète comme un petit chien. Retiens ma respiration, de temps à autre. Tends l'oreille. Attentive aux sons qui m'entourent.

Mais il n'y a que le silence.

*Essaie de te détendre. Ça ne sert à rien de respirer à ce rythme. Tu t'épuises, ça ne te soulage pas. Ralentis.*

Plus facile à penser qu'à faire.

Mon Dieu, cette douleur. Je donnerais tout pour dégager ma jambe de là, à cet instant précis. La hiérarchie s'est faite toute seule, en réalité : en quelques secondes seulement, le point névralgique de mon attention est devenu ma jambe.

Que s'est-il passé ?

J'essaie de me remémorer les derniers instants avant le noir absolu.

Un tremblement de terre. Voilà ce qui est arrivé.

J'étais dans la cave, tout s'est mis à bouger. Et le monde s'est écroulé sur moi.

Sur nous.

Mon Dieu, je me souviens de Livio. Je n'étais pas seule, là-dessous.

Livio était là. Je revois ses yeux implorants, paniqués.

Je me mets à hurler.

— Livio ! Livio !

Silence.

— Tu es là ? Livio ! C'est moi, c'est Tess... Livio ! S'il te plaît réponds !  
Livio !

Aucune réaction. Aucun mouvement.

Le silence est terrible. Lourd de sens.

Je me mets à pleurer. De longs sanglots d'enfant en détresse. Incapable d'agir.

Ma respiration s'accélère de nouveau. Je sens la panique monter en moi.

Entre deux sanglots, j'appelle Francesca. Je crie son nom, de nombreuses fois.

Puis je hurle, de manière générique. Demandant que l'on m'aide. Lançant des appels au secours désespérés.

Mais je n'entends rien d'autre que mon souffle saccadé et les battements de mon cœur.



Je tente une nouvelle fois de me redresser. Je parviens à me stabiliser, et à avancer ma main jusqu'à toucher quelque chose. Ce que je sens sous mes doigts me paralyse. Du béton humide. Je parcours avec ma main le bloc qui repose sur ma jambe.

Je tressaille. Prends conscience de ma situation. Ma jambe gauche est immobilisée par un immense bloc de béton, dont je ne perçois même pas les contours. Je n'ai aucune chance de pouvoir me dégager de là. Je sais très bien ce que ça signifie.

D'ici quelque temps, mon membre va se nécroser.

Ma jambe, cette bombe à retardement.

Combien de temps me reste-t-il, avant de mourir ?

Non non non non non non non, je ne veux pas mourir. Pas maintenant. Pas après toutes les épreuves que j'ai traversées.

Je pense à ma fille. Ma Sienna. Mon bonheur. Ma vie.

Je la sais en sécurité, avec l'homme que j'aime, avec Sacha. Et cette pensée me rassure. Je sais qu'elle le considère comme son père.

Mais c'est tellement injuste.

Il faut que je me reprenne. Je ne peux pas mourir. Je suis une guerrière. Les guerrières ne se reconnaissent pas vaincues avant d'avoir rendu leur dernier souffle.

Je dois garder espoir.

C'est un séisme, et les Italiens ont l'habitude des séismes. Des centaines de personnes doivent être mobilisées pour les recherches. Ils vont me retrouver. Ils vont me retrouver. Ils vont me retrouver. Je répète cette phrase tel un mantra. Je répète cette phrase pour l'ancrer dans ma réalité.

Je prends de grandes inspirations, tente de réguler mon souffle.

Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai mal ! Jamais je n'aurais pensé que l'on puisse avoir aussi mal. J'ai pourtant survécu à Tom, à un accouchement difficile. Mais ce que je ressens actuellement dépasse ce que j'ai pu connaître.

Mes yeux commencent à s'habituer à l'obscurité.

Je distingue quelques formes, mais je ne vois filtrer aucun rai de lumière. Je suis enterrée vivante, voilà la vérité.

Et puis, je ne sais pour quelle raison, une image me traverse soudain. Je me revois adolescente, assise dans la voiture à côté de ma mère. Fredonnant cette chanson française fabuleuse apprise en classe, qui me faisait frissonner de plaisir autant que de peur. Rien de plus innocent qu'*Une chanson douce*, sauf que cette histoire de loup et de biche aux abois est tout bonnement terrifiante. J'ai encore du mal aujourd'hui à écouter les paroles sans éprouver ce mélange de sentiments qui depuis a intégré d'autres dimensions. Dans cette voiture, sur mes genoux, une boîte en carton. Dedans, un hamster. Pourquoi est-ce que je pense à ça, maintenant ? Suis-je en train de devenir folle ? Je pense à ce foutu hamster, et quelque chose me trouble, dans cette vision. La boîte, comment était-elle ? Rectangulaire, avec un peu de sciure de bois au centre. Et des trous sur le couvercle.

Des trous, voilà ce qui me trouble. Si je ne vois percer aucune lumière, c'est peut-être parce que ma propre prison ne laisse rien passer.

L'espace dans lequel je me trouve est peut-être devenu une cavité hermétique, après l'effondrement. Suis-je un putain de hamster privé de renouvellement d'oxygène ? Si tel est le cas, alors d'ici quelques heures (mais combien ?) le gaz carbonique s'y substituera lentement, sournoisement.

J'ai envie de pleurer, de nouveau. Mais une pensée me retient.

Dans le doute, il est désormais vital d'économiser l'air.

13  
SACHA  
16 AOÛT 2018

Je pensais ne pas parvenir à fermer l'œil, mais c'était sans compter mon épuisement. La nuit précédente a quasiment été blanche, et les émotions d'hier particulièrement intenses. J'ai sombré dans un étrange sommeil dépourvu de rêves, peu de temps après m'être allongé sur le lit.

Il était 1 h 01 lorsque j'ai regardé le réveil pour la dernière fois, il est 7 h 07 quand j'ouvre les yeux, et la multiplication de ces coïncidences dérisoires projette dans mon esprit des pensées magiques teintées d'espoir. Du genre de celles qui me traversaient, adolescent : « si la prof arrive en retard, alors Mathilde est amoureuse de moi », ou encore « s'il y a des frites à la cantine, alors j'aurai une bonne note en maths ». Je sais bien que ces alignements de chiffres identiques n'ont aucun impact sur le fait que Tess soit vivante, mais on se raccroche à ce qu'on peut, dans de tels moments. J'accueille sans rechigner tout ce qui permet d'envoyer des décharges positives dans mon cœur meurtri – réflexions irrationnelles comprises.

Sienna dort encore. Je passe en hâte un T-shirt et un short, et m'éclipse sur la pointe des pieds. J'ai eu, juste avant de m'endormir, une idée susceptible à mon sens de faire passer la pilule d'un changement de look radical à Sienna. Je vais tenter d'obtenir l'aide de Chiara. J'espère qu'elle acceptera. Sinon je me débrouillerai seul – mais cela risque de retarder notre départ.

La maison de Chiara est à une trentaine de mètres de notre gîte, je les parcours en plissant les yeux : le soleil est déjà haut, et à en juger par la chaleur qui règne, la journée s'annonce caniculaire. Je toque à la porte de Chiara, doucement. J'obtiens en retour un « *Sì, vengo subito !* » retentissant. Chiara ouvre, et je constate qu'elle est non seulement bien réveillée, mais déjà tirée à quatre épingles. L'humeur du jour est joyeuse et bariolée, apparemment : minijupe rouge flashy, escarpins moutarde, et chemisier fluide vert. L'ensemble serait presque moins exubérant que d'ordinaire, s'il n'y avait cette couronne de fleurs jaunes dans ses cheveux noirs, ce rouge à lèvres carmin et cette immense croix en métal sombre autour de son cou.

— Entrez, Sacha, asseyez-vous. Je vous sers un café ?

— Avec plaisir, oui. Merci.

Je m'installe dans la pièce principale, attenante à la cuisine. La grande table en bois sombre, les chaises sculptées, le buffet, le poste de radio anachronique qui diffuse une vieille chanson italienne, les fenêtres ouvertes sur la campagne toscane et le chant des cigales... J'ai l'impression d'être plongé dans une Italie d'un autre temps, *dans son jus*. Le contraste avec l'excentricité de mon hôte est saisissant. Chiara revient en sifflotant. Elle apporte, sur un plateau argenté, deux tasses en porcelaine décorées, accompagnées d'une cafetière traditionnelle manuelle, dont les effluves se mêlent au parfum capiteux dont Chiara s'est sans doute abondamment aspergée ce matin.

— Voilà votre café. Un sucre ?

— Non, sans sucre, merci.

Mes yeux se posent sur l'immense glacière rouge qui trône à quelques mètres de moi. Chiara le remarque.

— Ne faites pas attention au désordre, je suis en pleine préparation du dîner pour le Palio !

— Préparation du « dîner » ? Mais il n'est même pas 8 heures du matin... Et de quel patio parlez-vous ?

Elle éclate de rire, et m'observe, les yeux écarquillés.

— Le Palio, p-a-l-i-o. Ne me dites pas que vous ne connaissez pas le Palio de Sienne ?

— Non, désolé...

— Si vous ne connaissez pas le Palio, désolée mais vous ne connaissez pas Sienne ! Pour résumer, il s'agit d'une course traditionnelle de chevaux, qui se déroule deux fois par an sur la Piazza del Campo, en plein centre historique. La première course a lieu le 2 juillet, et la seconde, le 16 août. Aujourd'hui, donc. Mais c'est bien plus qu'une course : c'est l'âme de la ville !

À ces mots, elle pose, le plus sérieusement du monde, une main sur son cœur. Puis elle embrasse la croix à son cou, avant de reprendre ses explications. Je ne suis pas venu pour un cours sur les traditions toscanes, mais elle est si habitée que je n'ose pas l'interrompre.

— La ville de Sienne est divisée en dix-sept *contrade* – les quartiers médiévaux. Chaque quartier possède son propre drapeau, ses propres couleurs, ses propres armoiries, et son totem : aigle, louve, chouette, licorne, tortue... Moi je suis siennoise et fière de l'être, et mon quartier c'est celui du dragon. Je vous laisse deviner nos couleurs...

Elle me désigne ses vêtements. Je parcours sa tenue des pieds à la tête. Et je comprends mieux son look du jour.

— Rouge, vert et jaune ?

— *Esattamente, Sacha, bravissimo* ! Bon, c'est plutôt doré que jaune, mais on fait avec ce qu'on a ! Les plus jeunes trouvent que tout ce folklore fait furieusement penser aux compétitions des différentes maisons dans Harry Potter, vous savez Gryffondor, Serpentard, etc. C'est vrai que c'est un peu le même genre de vêtements, de chauvinisme et de fierté. Sauf que le Palio existe à Sienne depuis quatre cents ans !

Elle marque une pause, boit une gorgée de café. Puis continue avec ferveur.

— Le Palio, la plus grande fête de l'année. Des dizaines de milliers de personnes envahissent les rues, des fanfares colorées, bruyantes et joyeuses défilent toute la journée, afin de soutenir leur champion. Les Siennois revêtent les couleurs de leur quartier, et partout dans les rues résonnent chants, musique et cris de ralliement. Le point d'orgue de la journée, c'est bien évidemment la course, pendant laquelle les représentants de chaque quartier s'affrontent. C'est à 19 heures, et c'est un spectacle grandiose, unique en son genre, même s'il ne dure pas plus de deux minutes. On y assiste serrés comme des sardines sur la Piazza del Campo, ou assise sur des gradins pour les plus fortunés... Sauf si on a la chance d'avoir l'une de ses meilleures amies dont le balcon donne pile sur la place !

Elle m'envoie un clin d'œil complice.

— En échange d'une place au balcon chez mon amie Teresa, c'est moi qui cuisine pour toute la clique présente chez elle – bon, c'est aussi parce que j'adore cuisiner, hein, personne ne m'y oblige en vérité... Je débarque chez elle en fin de matinée avec tous les ingrédients, et je prépare tout sur place !

Chiara est presque en transe, mais elle remarque que j'ai du mal à pleinement partager son enthousiasme. Mes préoccupations sont tout autres.

— Pardon, Sacha. Je suis terriblement égoïste... je vous parle de festivités quand je sais bien que votre esprit est ailleurs. Vous vouliez me demander quelque chose, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Chiara, désolé de casser l'ambiance, mais... je compte partir en fin de matinée, avec Sienna. C'est une semaine plus tôt que prévu, alors bien sûr je comprendrais si vous me demandiez de vous régler la totalité du séjour...

En réalité, je serais bien embêté si elle me prenait au mot : c'était Tess qui était censée payer la location du gîte. Mais je ne dis rien, tout en croisant les doigts. Elle sourit.

— Ne vous en faites pas pour ça, j’aurai trouvé de nouveaux locataires d’ici deux ou trois jours. C’est la haute saison, je vais m’en sortir.

Je respire.

— Merci infiniment, Chiara.

— Pas de quoi.

— Chiara, j’aurais besoin de votre aide, mais je vois bien que le moment est mal choisi, vous êtes très occupée...

— Dites toujours, sait-on jamais !

— J’ai besoin que nous changions de tête, Sienna et moi. Je me demandais si vous n’auriez pas un ami coiffeur qui pourrait nous aider... en toute discrétion ?

— Je vois... Que vous faut-il ?

J’expose à Chiara mon idée d’envisager le changement de look comme un jeu, un déguisement pour une durée indéterminée. Connaissant la passion de Sienna pour *Ratatouille*, je voudrais lui annoncer que je suis d’accord pour qu’elle se transforme en Colette, cette jeune femme à laquelle elle voue une véritable passion. Ce qui signifie passer d’une longue chevelure blonde à un carré plongeant noir. Associé à des lunettes de soleil, elle deviendrait ainsi très différente des photos officielles diffusées dans le journal. À mesure que j’expose cette idée à Chiara, son sourire s’agrandit.

— *Ratatouille* ? Mais vous savez que moi aussi j’adore ce film ? Sienna en parlait hier matin avec cette autre petite fille, Ana-Maria. Comme je suis fan, je me suis mêlée à la conversation – enfin, c’était plus un langage des signes qu’autre chose, mais on s’en est sorties. Puis lorsque nous étions seules, Sienna m’a expliqué son projet professionnel. Elle veut devenir une grande cuisinière, c’est bien ça ?

— Oui, c’est bien ça. Mais elle ne vous a sûrement pas parlé de son handicap...

— Alors j’ai une idée !

Chiara se lève d'un bond. Son excitation est à son comble. Je suis tout ouïe.

— Pourquoi est-ce que vous ne m'aideriez pas à préparer la fête de ce soir ? Je pourrais apprendre à Sienna toutes mes recettes, et en cours de journée, je peux demander à mon ami Gino de vous faire une teinture et une coupe à tous les deux... puisque j'imagine que vous aussi, vous allez y passer, non ?

Chiara est adorable. Mais je ne suis pas sûr qu'elle ait bien compris l'urgence dans laquelle je me trouve. Je le lui dis.

— Sacha, je ne suis pas idiot. Moi aussi, j'ai cogité cette nuit, à la meilleure manière de vous aider. Avant que vous ne débarquiez vous-même ici il y a quelques minutes, je m'étais dit que j'allais venir vous voir pour vous faire un résumé de mes réflexions. Primo, j'ai regardé sur les principaux journaux, et à cette heure de la journée, il n'y a que le *Corriere della Sera* qui a repris vos photos. Les habitants de mes deux autres gîtes sont des Espagnols et des Croates, il y a peu de chances qu'ils consultent un média italien comme le *Corriere*, donc vous avez quelques heures devant vous. Secundo, vous avez raison : vous devez changer d'apparence, vous débarrasser de votre téléphone, et sûrement de votre voiture. Et pour tout ça, j'avais prévu de vous aider. En réalité, depuis tout à l'heure, je vous parle du Palio l'air de rien parce que j'avais déjà décidé de vous emmener avec moi à Sienne. Mon amie est d'accord pour vous intégrer à la fête, tout est réglé.

Je suis impressionné. Un peu intimidé, aussi.

— Je ne sais pas quoi vous dire, Chiara. Vous ne me connaissez pas, et vous vous apprêtez à prendre beaucoup de risques...

— Votre histoire me touche. Je veux qu'elle finisse bien. J'ai beaucoup souffert, vous savez. Désormais si je peux aider, je le fais. Sans trop me poser de questions. Avec ma compagne, nous avons envisagé de fuir. De partir nous installer ailleurs. Mais nous voulions prendre le temps, c'était



une décision difficile, de tout quitter d'un seul coup. Nous nous étions donné dix jours. Nous ne les avons pas eus.

Je pose ma main sur la sienne. Elle lève les yeux vers moi, me sourit faiblement. Puis continue.

— Quant aux risques que je prends, ils sont somme toute assez modérés. Je pourrai toujours arguer que j'ai agi en toute bonne foi, sans savoir qui vous étiez, où vous alliez... Ne vous en faites pas pour moi, je retombe toujours sur mes pattes. Je suis de la famille des dragons, ne l'oubliez pas !

Elle éclate de rire, puis me lance :

— Nous partons dans une heure. Faites vos bagages, réveillez Sienna, expliquez-lui le programme de la journée, et en route pour le Palio ! Je suis certaine qu'il n'y a rien de mieux qu'une foule d'une densité extraordinaire pour disparaître...

\*

### *10 heures*

Nous arrivons à Sienne. Être sur place avant 11 heures était, d'après Chiara, la condition *sine qua non* pour trouver une place dans l'un des parkings qui ceignent le centre-ville, entièrement piéton. Je me gare à l'opposé de la Piazza del Campo où se situe l'appartement de Teresa, l'amie de Chiara. Je laisse pour le moment nos bagages dans le coffre, je ferai le transfert plus tard, lorsque notre nouveau carrosse sera prêt. Il est prévu que j'abandonne ma vieille voiture ici, dans ce parking souterrain, et que j'en emprunte une autre, appartenant à Teresa.

— Elle n'est plus assurée, et Teresa ne l'utilise plus depuis des années, mais elle marche encore, m'a expliqué Chiara.

— Mais si elle n'est plus assurée, je risque d'avoir des ennuis ?

— Si vous vous faites arrêter par la police, ce n'est pas l'absence d'assurance qui va vous causer le plus d'ennuis, il me semble !

— Vous n'avez pas tort...

Un peu plus tard, je laisse Sienna en cuisine avec Chiara et Teresa. Toutes les trois sont aux anges, et cela me permet de m'occuper des aspects logistiques de notre fuite. Affublé d'une atroce casquette américaine et de lunettes de soleil, je retire le maximum autorisé au distributeur automatique de billets, puis j'achète un téléphone prépayé – je voulais opter pour le moins cher, mais me suis ravisé : un smartphone, même bas de gamme, me sera sans doute très utile. Dans une autre boutique, je vends mon iPhone, pour quatre-vingts euros. Arnaque totale, mais c'est toujours mieux que de ne rien récupérer du tout. Lorsque je jette la carte SIM, je sens la tension monter d'un cran. Les doutes aussi. Car la rupture avec ma vie actuelle devient tangible tout à coup.

Toute cette aventure, cette fuite, est-ce bien réaliste ? N'est-ce pas plus grand que moi ? Combien de temps vais-je tenir, avec deux mille euros en poche ? Où partir, à l'issue de cette parenthèse siennoise ? Une fois les festivités achevées, tel un banquet de fin d'épisode, il faudra s'atteler à l'écriture de l'épisode suivant. Partir. Emmener Sienna dans la nuit. Inventer, encore. La protéger, toujours. Jusqu'à ce que l'on sache, pour Tess. J'ai lu que les recherches se poursuivaient, qu'il était encore temps de retrouver des survivants. Que l'espoir était encore permis. Alors je continue de m'accrocher à cette possibilité d'une vie à trois, ensemble, réunis. Mais l'autre option est enclenchée. Ce soir, nous partirons vers l'inconnu.

Mon plan, cette matière mouvante et souple dans laquelle j'ai l'impression de me noyer, évolue sans cesse. Pour l'heure, je compte rester dans l'Union européenne, afin de ne pas être bloqué à

une frontière. Je l'ai constaté entre l'Italie et la France : en voiture, on passe d'un pays à l'autre sans même s'en apercevoir. J'avais initialement pensé fuir en Croatie, mais le pays ne fait pas partie de l'espace Schengen, alors il y aura des contrôles aux frontières. Je me suis donc rabattu sur la Slovénie. Mais tout ça ne peut qu'être temporaire. Je sais bien qu'il nous faudra partir plus loin. L'Asie est une option que j'envisage sérieusement. Pour cela, quel que soit le moyen de transport, nous aurons besoin de faux papiers. D'après mes calculs, avec l'argent que j'ai en poche, je peux tenir trois mois en Slovénie, et payer des billets d'avion *low cost* vers un pays asiatique. Une fois à Ljubljana, j'aurai donc quelques semaines pour me procurer des papiers. Je ne sais pas comment, je n'ai jamais fait ce genre de choses. Mais des milliers de clandestins parviennent à circuler d'un pays à l'autre chaque année. Je suis conscient des dangers qui me guettent, je sais bien qu'au moindre faux pas, tout peut s'arrêter... mais si c'est ce que je dois faire pour avoir une chance de rester avec Sienna, alors je le ferai.

\*

*16 heures*

Je viens de prendre un sacré coup de vieux.

Est-ce à cela que je ressemblerai, dans dix ou quinze ans ?

C'est étrange car, alors que par-delà les fenêtres ouvertes de Teresa, la Piazza del Campo n'est que fièvre populaire, cris et chants, alors que son appartement s'est transformé, au fil des heures, en une fourmilière bruyante, j'ai l'impression fugace d'être seul au monde.

Je regarde mes cheveux gris, et je suis projeté à la fois dans le passé et le futur.

Dans le passé, l'image du miroir n'est pas la mienne. C'est ma mère que je vois, à cet instant. L'injustice de n'avoir pour horizon qu'un salon encombré de désespoir, la solitude du petit garçon impuissant à la ramener vers la vie. Je sais bien, maintenant, que je ne suis responsable de rien, que ma mère avait entrepris de s'autodétruire avant même ma naissance. Mais à l'époque, je pensais que c'était de ma faute. Ma mère n'avait jamais abandonné l'espoir fou de devenir une grande actrice, faisant le jeu de nombreux hommes qui lui promettaient monts et merveilles. Moi, je donnais tout ce que j'avais pour tenter de la rendre heureuse. C'est pour elle que je me suis lancé dans le théâtre, dès l'âge de dix ans. Mais sans cesse je me heurtais à son regard vide, ses bras qui me serraient mollement, les journées passées à accomplir des tâches ménagères qui n'avaient rien à faire dans le quotidien d'un gamin. Malgré tout, il y a eu des jours heureux. Ils valaient la peine d'être vécus, j'en suis convaincu désormais.

Dans le futur, l'image du miroir est la mienne. Mais qui est à mes côtés ? Sienna ? Tess ? Ou bien suis-je seul, encore et toujours ?

Chiara perçoit mon trouble, alors que son ami coiffeur Gino se demande si je suis content de son travail, et en doute de plus en plus. Elle sourit, puis me regarde étrangement, et finit par se mettre à glousser.

— Sacha, c'est très réussi, vraiment. La ressemblance est... frappante !

Elle éclate de rire, traduit à Gino ce qu'elle vient de me dire, et lui aussi éclate de rire. Sienna, qui était dans la cuisine avec Teresa, débarque également et me lance une phrase – prononcée avec toute

son innocence – qui amplifie l'éclat de rire de Chiara, et m'emporte moi aussi.

— Waouh !! Tonton mais c'est trop génial, il ne te manque que la queue !!

Sienna est désormais brune, on ne peut plus ravie de ressembler à Colette – je n'ai même pas eu besoin d'argumenter –... et moi... et moi je ressemble à Rémy, le rat de *Ratatouille*. D'où les cheveux gris. Rapport au poil de la bête. Une idée de Sienna, encouragée par Chiara, bien sûr.

Toute plaisanterie mise à part, les couleurs de nos cheveux sont très naturelles. J'avais peur que la mienne ait un rendu artificiel, type mémé à mise en plis violette, mais je dois dire que la mission camouflage est accomplie, et vraiment réussie. Je remercie Gino, insiste pour lui payer la prestation, il n'accepte qu'un remboursement des produits de coloration. Toute cette solidarité autour de nous est très émouvante. En réalité, c'est Chiara qui sait s'entourer. Je me rends compte que tout cela est précieux. Je le lui dis, et je la vois rougir pour la première fois.

— Vous savez, Sacha... il est peut-être temps de comprendre que c'est vous, qui attirez la bienveillance. Vous êtes une belle personne. Ce que vous faites pour cette petite fille, c'est merveilleux, vraiment. Quoi qu'il arrive, gardez cela au fond de vous : vous tentez de faire le bien, et même si la loi est contre vous, personne ne pourra vous enlever la beauté de votre geste.

Je ne sais pas quoi lui répondre, mais je suis ému. Alors je ne dis rien.

Il y a quelques jours, je ne connaissais pas cette femme. Pourtant j'ai l'impression qu'il y a comme une connexion entre nous. Elle n'a qu'une quinzaine d'années de plus que moi, mais il y a quelque chose de l'ordre du maternel qui s'est installé, à une vitesse folle.

Qu'est-ce que j'aurais aimé avoir une mère comme Chiara. Ma vie aurait sans doute été bien différente.

J'incline la tête, je lui souris, et je laisse ses ondes positives pénétrer mon cœur.

\*

*17 h 30*

Notre prochaine voiture nous attend, dans un garage situé hors de l'enceinte médiévale, dont Teresa me confie les clés, en me demandant de les lui renvoyer par voie postale. Je rétorque que ça n'est pas très prudent, elle me répond qu'au pire, même si elles se perdaient en route, il n'y a rien à voler dans ce garage délabré.

Casquette, lunettes, cheveux gris, je retourne au parking afin de récupérer nos bagages dans ma voiture. C'est idiot, mais je ressens comme un pincement à l'idée d'abandonner celle que j'appelle toujours « ma vieille guimbarde ».

Lorsque je pénètre dans le sous-sol, il me semble que mon cœur s'arrête.

Deux policiers sont postés devant ma voiture. Tandis que l'un est penché à la fenêtre conducteur, ses mains en visière pour observer l'intérieur de l'habitacle, l'autre observe la plaque d'immatriculation tout en parlant dans un talkie-walkie.

*Putain putain putain putain.*

Je marque un léger arrêt, mais je suis trop proche. Si je stoppe ma marche brutalement et rebrousse chemin, j'attirerai leur regard.

Je dois avancer, comme si de rien n'était.

Je continue donc. Je n'ai pas le choix : si je veux accéder à l'autre escalier, la seconde sortie, je dois passer devant eux, continuer tout

droit jusqu'au bout du parking, puis tourner à droite. Alors hors de leur vue, je sortirai lentement. Sans un bruit.

J'avance encore et passe devant eux. Ils discutent, ne font pas attention à moi. Je suis un simple visiteur, dans un parking comprenant des milliers de voitures, un jour de grande fête. Aucune raison qu'ils me remarquent.

— *Signore ?*

Je m'arrête net. Me retourne.

Je sens le sang me battre les tempes.

Ils me demandent si par hasard je n'aurais pas vu le propriétaire de ce véhicule, qu'ils me désignent.

Je suis coincé. Le simple fait d'ouvrir la bouche me condamnera.

Si je répons en italien, ils vont comprendre que je suis français.

S'ils comprennent que je suis français, ils vont m'observer de plus près.

*Réfléchis, Sacha, réfléchis.*

C'est le moment de mobiliser mes compétences d'acteur. L'enjeu n'a jamais été aussi important.

Je prends une grande inspiration, puis j'avance vers les *carabinieri* en souriant. J'explique en faisant quelques signes que je suis muet, mais que je les entends très bien. Et cette voiture ? Aucune idée.

Ils se regardent. Puis m'observent, de nouveau. Le plus grand, celui au talkie-walkie, me demande d'enlever mes lunettes de soleil, puisque je ne suis pas aveugle, tout de même.

J'ôte mes lunettes, continue de sourire, mais je crois que je suis en train de me décomposer de l'intérieur. Je hausse les épaules, l'air de dire « je suis désolé de ne pouvoir vous aider ». C'est ridicule, mais ce que je pense à cet instant précis, c'est : « Mais pourquoi tu n'as pas suivi ce foutu stage de mime, il y a trois ans ? »

Encore quelques secondes, qui me paraissent une éternité.

Et puis le grand me lance.

— *Grazie signore, può andare.*

Je tourne les talons, refrène mon envie furieuse de courir.

Je pense à nos bagages, coincés dans le coffre. Je pense à la réaction de Sienna quand elle apprendra que tous nos vêtements, tous les bibelots et souvenirs glanés depuis notre départ de Paris sont perdus, qu'il va falloir faire sans.

Je pense : « Il va falloir faire sans beaucoup de choses désormais, ma chérie. »

J'émerge à l'air libre, et j'ai l'impression qu'un poids vient de m'être ôté de la poitrine. Je suis soulagé, temporairement.

Mais je suis très inquiet.

La menace est réelle.

Elle est toute proche.



14  
SACHA  
16 AOÛT 2018

18 h 30

Je reviens plus rapidement que prévu, même si j'ai de plus en plus de mal à me frayer un chemin à travers la ville. Le décompte a commencé, la liesse populaire est à son comble.

Il règne dans l'appartement de Teresa une chaleur étouffante. Le thermomètre a frôlé les quarante degrés aujourd'hui, le four et la gazinière ont tourné à plein régime, et une vingtaine de personnes jouent des coudes dans un salon de trente mètres carrés. L'atmosphère est au rire, les verres de moscato s'entrechoquent joyeusement, tandis que les clairons retentissent, que la foule massée sur la Piazza del Campo chante et ondule en rythme.

Teresa m'apporte un verre, et me tend un plateau couvert d'antipasti plus appétissants les uns que les autres. *Fritto misto* d'asperges, calamars et gambas, tomates farcies à la *mozzarella* et *pesto*, *crostini*, fines tranches de *prosciutto*, et de *salami finocchiona*... Si je n'avais pas le ventre noué, ce festin absolu me ravirait au plus haut point. Je saisis un *covaccino* – sorte de *focaccia* au jambon et *pecorino* toscan – pour donner le change, mais le cœur n'y est pas.

Sienna s'approche en courant, son poulpe adoré dans la main droite, et je suis soulagé de constater la présence de cette peluche ici, plutôt que dans nos bagages condamnés. Elle me saute au cou pour m'embrasser, manquant de me faire basculer en arrière. Lorsqu'elle pose ses lèvres sur ma joue, j'ai l'impression qu'elle me badigeonne de cette pâte gluante et élastique que les enfants appellent *slime*.

— Euh, tu étais en train de manger quoi, avant de me faire un bisou ?

— Un truc super mou et mouillé. Du *lardo di Colonnata* !

— OK, du gras en tranche... Je comprends mieux cette impression d'avoir été embrassé par une grenouille visqueuse !

Elle éclate de rire.

— Tonton, c'est trop bien cette journée, c'est trop bien ce voyage ! On peut appeler maman pour lui montrer le spectacle ?

Chiara me lance un regard à la fois désolé, et encourageant.

— Non, mon coquelicot... Tu sais bien que maman n'a toujours pas récupéré de téléphone.

— Mais c'est pas possible, ça ! J'en ai marre de ne jamais pouvoir lui parler, moi... Ooooooh tonton, viens vite, ça va commencer !!

Sauvé par le gong...

Sienna m'entraîne par la main, puis elle se faufile jusqu'aux premières loges, sur le balcon. Je reste en retrait, mais suis moi aussi emporté par la beauté de la scène. La lumière orangée du soleil couchant frappe d'une intensité nouvelle la façade du Palazzo Pubblico et de sa Torre del Mangia, emblème de la ville haut de plus de cent mètres. En contrebas, la clameur des trente mille spectateurs entassés les uns sur les autres est assourdissante.

La course débute, et j'ai l'impression d'être plongé plusieurs siècles en arrière. Ce qui se déroule, sur cette place incurvée pavée de brique, est un mélange de jeux du cirque antiques, de costumes médiévaux, de vitesse et de violence entremêlés. C'est étrange, spectaculaire, aussi bref qu'unique, en effet.

Sienna se retourne, cherche mon regard. L'étincelle de joie et d'excitation que je décèle dans ses yeux me remplit de force. Je ne peux pas perdre cette étincelle-là. Tout ce que je fais, c'est pour toi, ma Sienna.

Chiara s'approche de moi, passe son bras sous le mien.

— C'est beau, hein ?

— Oui, c'est magnifique...

— Je ne parlais pas de la course, mais de ce qui pétille dans les yeux de cette petite fille.

— J'avais compris.

\*

*21 heures*

Francesca – avec qui j'ai établi le nouveau canal de communication entre nos deux téléphones temporaires – m'a confirmé lors d'un appel que j'ai pu passer depuis les toilettes n'avoir pas eu de nouvel élément. Toujours aucune nouvelle de Livio et Tess. Les secours continuent leur travail. Il faut garder espoir.

La police est venue l'interroger, concernant Sienna et moi. Ils étaient à notre recherche, clairement.

— Je leur ai dit que je ne te connaissais pas vraiment, mais que je savais combien Tess avait confiance en toi. Je leur ai dit que si

Sienna était à tes côtés, alors elle ne risquait rien, bien au contraire. Ils m'ont dit que tu n'étais pas son responsable légal, que tu n'avais pas le droit d'être avec cette petite fille, et qu'il vaudrait mieux que tu te manifestes rapidement auprès d'eux. Puis ils ont ajouté quelque chose...

Le ton de Francesca a changé d'un coup. Il s'est durci.

— Sacha, ils m'ont conseillé de me méfier de toi... Et ils m'ont appris que tu avais été entendu dans le cadre d'une histoire de drogue il y a quelques années.

Je tressaille. Francesca reprend, des inflexions accusatrices dans la voix.

— Sacha, je prends des risques considérables... si je le fais, ça n'est pas pour toi. C'est pour Sienna. Et pour Tess. Mais maintenant, nous sommes dans le même bateau. Alors si tu ne me dis pas tout, tu me mets en danger, moi aussi.

J'ai les poings serrés. Et la rage au ventre.

Je voudrais hurler mais je ne peux pas. Je dois me contenter de ronger mon frein en chuchotant.

C'est tellement injuste, de ressortir cette histoire, vieille de quinze longues années. Ainsi, j'apprends dans la douleur à quel point le moindre faux pas peut éclairer une vie sans histoire d'une lumière nouvelle. À charge.

— Francesca, je suis désolé, je... je vais t'expliquer. Mon parcours à moi est compliqué, lui aussi. Différent du tien ou de celui de Tess, mais compliqué.

— Tess m'a parlé du décès de ta mère. De ton adolescence chaotique. Mais elle n'avait pas évoqué cette affaire de drogue.

— Parce qu'elle n'est pas au courant. Je n'ai pas... ressenti le besoin de lui parler de ça. Mais je n'ai rien à me reprocher, je te le garantis. J'ai trop souffert des addictions de ma mère, je n'ai jamais

touché à quoi que ce soit de ce genre. J'avais tout juste dix-huit ans, j'étais encore en foyer de l'assistance sociale. Les flics sont venus fouiller un peu partout. Le garçon avec lequel je partageais ma chambre a paniqué : il s'est débarrassé de trois grammes de cannabis en les fourrant dans mon sac à dos. J'ai eu beau clamer mon innocence, ils nous ont embarqués tous les deux et j'ai écopé d'un rappel à la loi. Mais on m'a dit que ça n'apparaîtrait jamais dans mon casier judiciaire... Francesca, il faut que tu me croies, je n'ai rien fait d'illégal !

Déjà, à l'époque, j'ai mis des semaines à me remettre de cette injustice crasse. C'est cet épisode qui a précipité ma volonté de m'émanciper, de quitter l'univers des foyers, et d'accepter tout et n'importe quoi, en termes de petits boulots.

Voir resurgir cela aujourd'hui, je crois que ça me fait plus mal encore.

Francesca reste silencieuse quelques instants.

Puis elle reprend. Plus douce.

— Je suis trop compromise pour revenir en arrière, de toute façon. Alors je n'ai pas d'autre choix que de te croire. J'espère que tu ne me mens pas.

— Je te le jure.

— Bien. Est-ce qu'il y a autre chose que tu aurais omis de me dire, tant qu'on y est ?

— Non, il n'y a rien d'autre. Je suis désolé... Je ne suis pas parfait, loin de là. J'ai eu une vie difficile, moi aussi. Et c'est justement pour ça que je ne veux pas me laisser voler la part de bonheur que j'ai réussi à conquérir.

— OK, Sacha. Je te crois. Moi non plus, je ne veux pas renoncer au bonheur. Je me suis battue pour y avoir droit. Il n'est pas question d'abandonner. Et puis je sais que même si rien n'est inscrit

dans un casier, le parcours judiciaire reste accessible aux autorités. Je te l'ai dit, je suis super calée en procédures depuis que je suis bénévole dans des associations d'aide aux victimes... Pour en revenir aux policiers : j'ai abrégé la conversation, en me mettant à pleurer – je n'ai pas eu besoin de me forcer beaucoup. Je leur ai rappelé qu'ils avaient en face d'eux une mère en grande détresse, attendant des nouvelles de son fils disparu. J'ai tenté d'en savoir plus, en demandant naïvement si quelqu'un de la famille de Tess s'était manifesté... ils m'ont répondu sèchement : « C'est nous qui posons les questions, ici. » Puis ils m'ont tendu leur carte, en me demandant de les appeler si j'avais la moindre information.

Encore secoué par cette conversation avec Francesca, je me force à faire bonne figure, à revenir résolument dans le présent. Dans la fête.

Sienna, Chiara, Teresa et ses invités, tout le monde est tellement joyeux, tellement en communion... Je me dis qu'il s'agit peut-être de nos dernières heures d'allégresse. Je veux graver dans ma mémoire l'attitude, le regard de Sienna en cet instant de pur bonheur. Si sa mère ne sort pas vivante des décombres, je veux pouvoir reconnaître cette lueur, lorsqu'elle reviendra.

\*

*22 h 30*

Accoudé au petit balcon de la cuisine, perdu dans mes pensées, je n'entends pas Chiara approcher.

— Vous pouvez passer la nuit ici, vous savez. Restez, vous partirez demain.

— C'est impossible. Nous avons déjà pris trop de risques.

Je lui explique les nouveaux éléments de ces dernières heures : les policiers dans le parking, mais aussi chez Francesca. La peur viscérale. L'urgence de partir.

Je vois un frisson parcourir ses bras.

— Qu'allez-vous faire ?

— Récupérer la voiture de Teresa, et rouler toute la nuit. Direction la Slovénie. S'il n'y a pas trop d'embouteillages, nous devrions y être d'ici demain soir. Ensuite, nous verrons bien.

— Soyez prudent, Sacha. Il faut que vous dormiez, aussi. Faites de longues pauses...

— Merci, Bison futé...

— C'est quoi ça, *bisonne futay* ?

Je ris. Elle aussi, sans bien savoir pourquoi.

— Rien, laissez tomber. Merci, Chiara. Du fond du cœur.

— Attendez, je vais vous préparer de quoi tenir le voyage.

Alors que Chiara amoncelle tout un tas de victuailles dans un grand panier d'osier, j'annonce à Sienna que nous partons. Que nous allons rouler toute la nuit, à bord d'une nouvelle voiture encore plus délirante que la précédente, parce que j'ai perdu les clés de la mienne et que je ne veux pas nous retarder. Nous reviendrons chercher ma guimbarde plus tard, et nous nous achèterons des nouveaux vêtements pour tenir quelques jours.

Elle râle un peu, mais la capacité d'adaptation des enfants est étonnante. Je parviens à couper court assez vite, en lui indiquant sous le sceau du secret que nous partons vers une destination mystère. Qu'elle aura bientôt la surprise de découvrir un autre endroit merveilleux. Je ne sais pas trop de quoi je parle, mais j'ai en tête quelques images charmantes de la côte croate voisine, alors n'importe quel village de bord de mer slovène collera sans doute à la description... enfin, je l'espère.

— On va retrouver maman ?

— Pas tout de suite, mon coquelicot. Bientôt, sûrement.

— Et on reviendra quand, voir Chiara ?

— Bientôt, aussi.

— Tu me le promets ?

— Je te le promets.

Les adieux sont déchirants.

Sienna fond en larmes dans les bras de Chiara, dont les yeux embués trahissent l'émotion partagée. Et bien plus encore.

Elles jurent de garder le contact. De se revoir. J'ai l'impression saugrenue d'assister à la séparation de deux amies à la fin d'une colonie de vacances.

Sienna est fatiguée. J'accepte de la prendre dans mes bras, sur le chemin menant au garage de Teresa. Et le surnom fleuri du jour, associé à l'ambiance qui règne encore dans les rues, me rappelle ce court poème de l'un de mes *haijin* favoris :

*Un coquelicot à la main  
je traverse  
la foule <sup>1</sup>*

Alors que minuit sonne au clocher des églises, que la tiédeur enveloppe nos corps, je prends conscience de l'infinie beauté de cette ville.

Tess m'avait expliqué un jour pour quelle raison elle avait appelé sa fille Sienna. Et cela tenait en une phrase, toute simple :

— De toute mon enfance, l'endroit où j'ai été le plus heureuse, le plus frappée par la possibilité de la beauté, c'est à Sienne.

À l'âge de douze ans, Tess avait été envoyée en Toscane pour un voyage culturel à la découverte des trésors d'Italie.



— C'était aussi un moyen pour mes parents de ne pas m'avoir dans les pattes pendant un mois, m'avait-elle soufflé alors, sans rien me révéler de ses relations chaotiques avec ses géniteurs.

Tess avait eu la chance d'être hébergée par une famille qui vivait dans le cœur de Sienne. Elle était tombée amoureuse de la ville. De ses habitants. De l'idée qu'une famille pouvait être normale, aimante. Que la beauté pouvait se nicher partout.

Alors que je déambule, le corps chaud de Sienna contre le mien, je ne peux que lui donner raison. Il y a, entre les murs de la cité de Sienne, une atmosphère particulière, mélange de vieilles pierres, d'âmes romantiques et de joies simples.

Nous reviendrons, un jour. Libres et heureux. J'en fais le serment.

15  
TESS

Je me suis endormie. Combien de temps ?

J'avais pourtant juré de lutter pour ne pas sombrer. Ne pas baisser la garde. Continuer à appeler, par intermittence. L'épuisement a eu raison de mes résolutions. Je ne sais pas si l'air s'est renouvelé, mais je suis soulagée de constater que je respire toujours.

Le réveil est terrible. Le pays des songes a fait disparaître la souffrance pour quelques heures. Ou quelques minutes ? Je n'ai aucune idée du temps qui s'est écoulé depuis que je suis coincée ici. La seule chose tangible, c'est ce poids sur ma jambe. Je ne sais pas comment le bloc tient en équilibre, mais il tient. Je sens bien, malgré la pression et la douleur insupportable, que le bloc n'a pas tout écrasé. Sinon je serais peut-être déjà morte. Il repose sur ma jambe, la maintient prisonnière, la comprime, l'asphyxie. Mais moi, je suis vivante.

Avant de sombrer dans ce sommeil non réparateur, j'ai eu un éclair d'espoir et de joie – on se console comme on peut – en découvrant en tâtonnant trois bouteilles de lait et un paquet de bonbons gisant à proximité. Le tremblement de terre a probablement fait vaciller les étagères de victuailles. Je les ai rapatriées contre moi, tels des trésors. J'essaie d'économiser ces vivres dérisoires, mais la soif et la faim me tenaillent, alors j'ai déjà bu la quasi-totalité d'une bouteille, et mangé une dizaine de ces sucreries acidulées que je déteste. J'ai balayé de mes mains l'espace accessible depuis ma position immobile, mais il n'y a rien d'autre.

Soudain, un bruit.

Léger. Assourdi. Mais réel.

D'où vient-il ?

En tendant l'oreille, juste après mon premier réveil, j'ai entendu une rumeur lointaine, comme une trace d'activité humaine étouffée, au-dessus de ma tête. Cela m'a galvanisée, l'espace de quelques minutes. Ou quelques heures ? Impossible de le dire. J'enrage. Le temps devient une obsession, et pas seulement parce que je sais que chaque minute compte pour espérer sortir d'ici. Aussi parce que sans aucune notion du jour ou de la nuit, on devient dingue, c'est à se flinguer. Voilà pourquoi les prisonniers dessinent des petites barres sur les murs. Il faut garder certains repères, sinon on se marginalise. On se déshumanise.

Je me concentre de nouveau.

*Écoute, au lieu de laisser ton esprit vagabonder.*

Je sursaute.

Le bruit est revenu. C'est un vrai son. Sa source est proche de moi, j'en suis certaine.

— Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse.

— Il y a quelqu'un ?

Oui, il y a quelqu'un. C'est une toux, que j'ai entendue.

La toux se fait plus forte, plus intense.

— Francesca ? Livio ?

Pas de réponse. Et merde.

— Ta... tie... Tess...

— Livio ! Livio c'est toi ? Oh mon Dieu tu es vivant ! Tu m'entends, Livio ? Où es-tu ? Est-ce que tu me vois ? Est-ce que tu vois quelque chose ? Es-tu blessé ? Comment te sens-tu ? Oh mon Dieu tu es vivant !

Je continue de parler, mais je dois me taire, aussi. Si je veux l'entendre, il faut arrêter de jacasser.

Il se met à pleurer. Et à parler. Il a peur. Il a froid. Il a soif. Il a faim. Il a mal à la tête, des courbatures, l'impression d'avoir dormi beaucoup trop longtemps, mais il n'est pas blessé. Il voudrait voir sa maman. Il voudrait me rejoindre, mais il ne peut pas. Je lui explique que sa mère n'est pas là, qu'elle a sans doute réussi à s'enfuir. Je ne sais pas si j'y crois, je ne sais pas si lui y croit, mais j'ai l'impression que cette image l'apaise.

— Calme-toi, mon tout-petit. Respire.

J'attends quelques secondes. Puis je reprends.

— Tu es coincé, ou tu peux bouger ?

— Je peux bouger, mais je vois rien du tout...

— Essaie de t'approcher de moi. Suis ma voix. Avance lentement.

Quelques secondes, encore.

— Aïe !

Il se remet à pleurer.

— Livio ? Ça va ? Tu t'es fait mal ?

— C'est mon pied. J'ai trébuché sur un caillou. Mais... ça va. Là, je suis contre un gros tas de pierres.

— Je t'entends mieux, Livio. Tu as dû te rapprocher. On doit être juste à côté maintenant !

Je n'ai pu explorer de mes mains qu'un périmètre très restreint. Peut-être que Livio va pouvoir me rejoindre. Je ne suis pas sûre que cela nous permette de nous en sortir, mais psychologiquement, pour moi cela change tout. Et puis lui n'est pas coincé, apparemment. Il va peut-être trouver un passage vers moi, ou vers l'extérieur. Je sens une vague d'espoir m'envahir. J'en oublie presque cette jambe qui est en train de se consumer, à l'extrémité de mon corps.

— Il n'y a pas de passage, tatie... je trouve pas de passage...

— Cherche encore, Livio. Ne te décourage pas. S'il te plaît, cherche encore.

Je n'entends rien d'autre qu'une respiration, et quelques reniflements. Il ne cherche plus, ne bouge plus.

— Livio ?

— Oui ?

— C'est lequel ton personnage préféré, dans *Star Wars* ?

— C'est Maître Yoda.

Réponse surprenante. Je m'attendais plutôt à Luke, Han Solo ou même Rey... mais pourquoi pas ?

— Livio, écoute-moi. Que dirait Maître Yoda, dans pareille situation ?

Il réfléchit quelques instants.

— En grand danger, vous êtes ?

C'était tellement spontané, cette réponse merveilleuse... Je ne peux m'empêcher de rire. Mais la douleur dans ma jambe me rappelle à l'ordre.

— Mon Livio, je crois que Yoda dirait plutôt quelque chose comme : « Abandonner, tu ne dois pas » ou bien « Continuer, tu dois »...

Il ne dit rien. Mais j'entends du mouvement. Il a repris son exploration.

De longues minutes s'écoulent. Je ne veux pas le stresser, j'évite de lui demander s'il trouve quoi que ce soit. Si c'était le cas, il me le dirait immédiatement.

— Tatie ! J'ai trouvé un trou ! Je peux y passer le bras.

Une image me traverse : le bras de Livio, à travers un mur qui s'effondre sur lui. Je la chasse immédiatement, encourage le petit garçon.

Et ce faisant, je sens un souffle, sur mon côté droit.

— Livio, tu peux bouger ton bras encore une fois ?

Je tends mon bras à mon tour, balayant l'espace, et soudain je les sens. Ses doigts, là, entremêlés aux miens.

Nous restons longtemps ainsi, en silence. Je me mets à pleurer. Ce simple contact me fait un bien fou. La solitude est brisée. Désormais, même si nous ne sommes reliés que par quelques centimètres carrés de peau, nous

sommes ensemble. Mon instinct maternel prend le dessus sur la douleur. Assurer la survie coûte que coûte.

— Livio, est-ce que tu penses qu'une bouteille de lait pourrait passer, à travers le trou du mur ?

— Oui, je crois que oui...

Je lui tends la moitié de mes réserves restantes – une bouteille, donc. Il parvient à s'en saisir. Je lui laisse le temps de boire. Je ne sais pas depuis combien de temps nous sommes prisonniers de cette cave, mais je sais que la soif que j'ai ressentie, il la ressent aussi.

— Tu arrives à enlever l'opercule ?

— Non... je l'ai troué, à la place.

— C'est bien... Bois, mon Livio... mais fais attention de ne pas renverser le lait par terre. Nous n'en avons pas beaucoup.

— D'accord, tatie.

Je l'entends boire. Cela dure quelques instants. Puis le silence revient.

— Est-ce que tu voudrais des bonbons ?

— Y a des bonbons ?

Il y a eu comme un semblant de joie dans cette phrase réflexe.

— Oui, il y en a. Pas beaucoup non plus, mais il y en a.

Je prélève quelques-unes de ces atroces choses sucrées que d'ordinaire je n'aurais même pas considérées, puis je lui tends le paquet.

Il parvient à s'en saisir et, en le tirant vers lui, provoque un léger raclement.

— Qu'est-ce que c'était, Livio ?

— Attends, je prends le paquet de mon côté, et ensuite je vais chercher.

J'entends son tâtonnement, puis il se met à crier.

— C'est un téléphone ! Tatie c'est un téléphone !

Je tends la main, il me le fait passer.

C'est mon téléphone, oui. Je le sens sous mes doigts.

— Bravo Livio, t'es un champion, un vrai !

Mon rythme cardiaque s'emballé alors que j'approche le précieux objet de mon visage. J'appuie sur le bouton central. Il s'allume.

— Il marche, Livio !

— Alors ça veut dire qu'on est sauvés ?

J'observe l'écran. Et je déchanté immédiatement.

Pas de réseau. Évidemment.

Sur l'écran, une autre information. Et je me mets à trembler.

Nous sommes le 16 août. Il est 21 h 35. Cela fait donc plus de deux jours que nous sommes là-dessous. Je comprends mieux la sensation de soif extrême. Et j'ai de l'admiration pour ce petit bout de chou qui tient si bien le coup. Comment se fait-il que je ne l'aie pas entendu avant ? Sans doute parce que je passe de longues heures à dormir. Ou plutôt, à sombrer pour anesthésier ma douleur.

Mon Dieu, deux jours et toujours pas le moindre signe de sauveteurs. Je me prends à douter. Était-ce vraiment un séisme ? Quelqu'un sait-il que nous sommes ici ? Au bout de combien de temps les secours abandonnent-ils les recherches ?

— Tatie Tess, tu peux éclairer ton visage ? Je voudrais voir ton visage.

Je braque la lumière du flash en direction de la voix, et j'aperçois, entre les pierres denses, un œil bleu. D'ordinaire malicieux. En ce moment apeuré, et épuisé.

J'éclaire mon visage, je souris.

Nous restons longtemps immobiles, éclairés par la lueur blafarde du flash.

Livio ne pose plus aucune question sur sa mère.

Je crois que l'on appelle cela le déni. Ou la résignation.

Je devrais éteindre le téléphone, économiser la batterie.

Mais l'œil de Livio est une précieuse parcelle d'humanité, qui me rappelle que nous sommes vivants.

Alors au diable les pourcentages.

16  
SACHA  
17 AOÛT 2018

Sienna est tellement épuisée qu'elle ne se réveille pas même lorsque je la dépose sur le siège arrière. Son anosmie est une chance, à cet instant précis, car il règne dans la vieille voiture de Teresa une odeur de renfermé qui me prend à la gorge.

Je conduis toutes fenêtres ouvertes sur l'autoroute, mais malgré le vent qui fouette mon visage, vers 2 heures du matin, je sens mes paupières s'alourdir.

Il n'est pas prudent de continuer dans un tel état de fatigue. Je me souviens des paroles remplies de sagesse de ma *bisonne futay* favorite, et décide de m'arrêter sur une aire de repos.

C'est la chaleur du soleil qui me réveille.

Je regarde ma montre. 8 heures passées. J'ai un début de torticolis dû à l'inconfort de mon installation nocturne, mais je ne me souviens de rien, depuis le moment où j'ai sombré. Je n'avais pas prévu de dormir autant, je voulais avancer le plus possible au cours de la nuit, mais on ne contrôle pas ses besoins vitaux, et je préfère mettre plus longtemps à parvenir de l'autre côté de la frontière que mourir en chemin.

Je m'étire et, ce faisant, jette un œil sur la banquette arrière.

Mon cœur s'emballe. Sienna n'est pas là.

Je sors de la voiture en trombe, observe les alentours.

Je ne la vois pas.



En une fraction de seconde, les pires images défilent dans ma tête.

Et si quelqu'un l'avait enlevée pendant que je dormais ?

Je ne pourrais jamais me le pardonner.

Je hurle son nom.

Et je la vois se redresser, tout sourire.

— Pourquoi tu cries comme ça ? Je suis juste à côté...

Le stress retombe, mais il me faut quelques instants pour reprendre mes esprits.

— Tu m'as fait peur, ma violette. Il ne faut pas sortir de la voiture comme ça sans me le dire, d'accord ? Je dois toujours savoir où tu te trouves.

Elle s'approche, un air malicieux sur le visage, les mains dans le dos.

— Mais tu dormais, tonton. T'inquiète, je suis plus un bébé. J'ai regardé autour, il n'y avait personne. J'avais une envie pressante... et puis j'en ai profité pour te faire un bouquet !

Elle me tend un minuscule assemblage coloré. Manifestement, elle est parvenue à découvrir quelques mètres carrés de végétation au beau milieu de cette aire d'autoroute grisâtre. C'est bluffant, ce don qu'ont les enfants de dénicher la moindre parcelle de poésie sous le bitume.

Je la prends dans mes bras, la remercie, et lui propose d'improviser un petit déjeuner champêtre dans le coin de verdure qu'elle a découvert.

— Oui oui oui oui ! Je meurs de faim !

Je récupère quelques pêches et quelques *cantuccini* – ces croquants aux amandes réservés aux dentitions solides – dans le grand panier préparé par Chiara. Puis je m'installe dans l'herbe, à ses côtés.

— Attention !

Je m'arrête net.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as failli t'asseoir là où j'ai fait pipi !

Elle est morte de rire.

— OK... J'espère quand même que tu avais cueilli les fleurs *avant*, hein...

Nous restons là quelques instants. Rejoints de temps à autre par une voiture ou un camion. Mais l'aire est très vaste, et j'ai garé la voiture le plus loin possible du flux, alors il se dégage de ce moment une certaine lenteur. Une sérénité incongrue.

Nous fermons les yeux, et nous laissons réchauffer par les rayons du soleil. Sienna pose sa tête sur mes jambes allongées, et observe les nuages.

— Dis, Sacha, tu crois que c'est vrai, que quand on meurt, on va au ciel ?

— Je ne sais pas, ma violette. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

Elle réfléchit.

— Moi, je pense que c'est une belle histoire, que ça fait plaisir de croire ça, mais qu'en vrai personne ne sait voler. Et surtout pas quand on est mort.

— C'est assez logique, en effet...

— Et toi, tu penses quoi ?

*Ce que je pense, ma chérie, c'est que le ciel peut bien attendre. Et que ta mère me manque terriblement.*

— Je pense que tu as raison : c'est une belle histoire, et les gens aiment les belles histoires qui finissent bien. Alors pourquoi pas ?

— Mouais... T'es un peu crédule, quoi...

Je surjoue un air interloqué et menaçant, puis me lance dans ses représailles préférées, à base de chatouilles. Elle se tortille dans l'herbe en gloussant, mais stoppe son élan d'un coup.

— Mince j'ai failli rouler dans... tu sais quoi...

J'éclate de rire à mon tour.

Je la ramène à la voiture sur mon dos, façon cheval au galop, et sa joie irrigue mon cœur. C'est fou, l'effet d'un rire d'enfant. Je ne pensais pas que ça pouvait être aussi puissant.

Je crois que j'ai envie que chacune de mes journées commence comme ça, désormais. Quelle que soit l'issue de nos combats.

Alors en quittant cette aire d'autoroute insignifiante et impersonnelle, je prends la résolution de déguster les petits riens du quotidien. De chérir tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'ordinaire.

\*

Après ces quelques instants de lâcher-prise à base de considérations sur la mort, le bonheur et les fluides corporels, nous reprenons la route. Il est déjà plus de 9 heures, et nous ne sommes qu'aux environs de Bologne.

Le trajet est joyeux, ponctué de pauses et de chansons. Chacun y va de ses choix, le tour de chant est pour le moins éclectique. Ferrat et Brel y côtoient les Kids United ou encore Bigflo et Oli – sans oublier Jean-Jacques et Francis, bien sûr.

Nous dépassons Padoue, tout en poursuivant nos discussions sur les hits du moment. Alors que nous essayons de décrypter les paroles de *Djadja*, sans parvenir à saisir le sens de l'abscons « en catchana baby tu dead ça », nous parvenons à un péage en périphérie de Venise.

Puisque j'ai décidé de ne plus payer par carte bancaire afin d'éviter d'être tracé, je me place dans une file de véhicules permettant le paiement en espèces. Il y a beaucoup de monde, nous en avons au moins pour dix minutes d'attente. Pour moi, toute notion de temps s'est arrêtée il y a trois jours. Je n'avais pas pris conscience que nous étions un vendredi, en pleines vacances scolaires.

Soudain, je tressaille.

J'aperçois un képi. Puis deux. Puis d'autres, encore.

Des *carabinieri* sont postés au niveau des bornes de péage. Immobiles, ils observent l'intérieur des voitures. Et de temps en temps, ils font des gestes à l'une d'elles, lui signifiant qu'elle sera l'objet d'un contrôle.

*Merde merde merde merde merde.*

Que faire ? Mon rythme cardiaque s'emballe.

— Tonton, tu m’as pas répondu !

— Quoi ? Pardon ma violette, qu’est-ce que tu m’as demandé ?

— Si tu savais ce que ça voulait dire « Y’a R » ?

— Non, je ne sais pas...

— Bah moi non plus.

*Quarante mètres.*

Je jette un œil dans le rétroviseur. Sienna est collée à la fenêtre. Beaucoup trop visible. Je tente de me raisonner en me disant que nous avons changé radicalement d’apparence, que cette voiture n’a rien à voir avec la mienne, et qu’il s’agit d’un simple contrôle routier, comme il y en a tant sur les routes en cette période de congés. Mais je n’y peux rien. Je suis en proie à la plus grande panique.

*Trente mètres.*

Ils ne sont sûrement pas *spécifiquement* à nos troussees, non... Mais peut-être ont-ils quand même un signalement des personnes recherchées, un homme et une petite fille. Ils ne sont pas nés de la dernière pluie : nous ne sommes pas les premiers fuyards à changer de look...

— Sienna s’il te plaît, tu peux te mettre là-bas ?

Je lui désigne l’autre bout de la banquette.

— Pourquoi ?

— Tu es trop au soleil, je préférerais que tu sois à l’ombre.

— OK... si tu veux.

Elle se déplace en boudant un peu. Je lui souris.

Mais je suis bien conscient que ça ne change pas fondamentalement le problème.

J’ai soudain extrêmement chaud.

J’observe Sienna, qui est à mille lieues d’imaginer ce qui se déroule dans ma tête. Je la regarde et j’ai peur de la perdre, là, à cause d’un banal contrôle routier. Ce n’est pas possible. Je ne peux pas prendre le risque.

Qu'est-ce qui m'a pris d'emprunter l'autoroute ? En voulant aller plus vite, je nous ai mis en danger. J'aurais dû passer par des chemins de traverse, des itinéraires bis, sans caméras, avec échappatoires.

Là, je suis coincé.

*Vingt mètres.*

Je crois que j'ai une idée.

Quoi qu'il en soit, si les *carabinieri* décident de nous contrôler, je ne pourrai pas esquiver les pièces d'identité, et nous serons foutus. Alors notre meilleure chance, c'est que nous ne correspondions pas à notre propre signalement. Un homme seul, voilà ce que je dois être. Un homme, la quarantaine grisonnante, voyageant seul. Rien à voir avec un duo trentenaire brun – petite fille blonde.

— Sienna, il y a des policiers juste là, et je voudrais qu'on joue à un jeu, tu es d'accord ?

— Ça dépend... c'est quoi comme jeu ?

— Il faut que tu t'accroupisses sur le sol juste derrière moi, et que tu restes immobile sous la couverture. Tu ne dois pas du tout bouger. Si les policiers te repèrent, tu as perdu !

La déception se lit sur son visage.

— Un cache-cache, quoi... C'est nul comme jeu...

Elle n'est pas en mode coopération. Mais il faut agir vite. Je prends une grande inspiration, puis lui fais un clin d'œil en lui lançant :

— Mais je ne t'ai pas dit quelle serait la récompense si tu réussis le défi !

Elle réfléchit, un sourire se dessine.

— Je peux choisir la récompense ?

— Tout ce que tu voudras, ma violette. Mais s'il te plaît, cache-toi tout de suite. Et cache ton poulpe avec toi. Vite vite vite, sinon tu vas perdre le défi !

*Dix mètres.*

Elle s'exécute.

Elle est invisible, pour qui ne s'approche pas trop de la vitre.

Nous sommes la prochaine voiture.

La *carabinieri* me regarde avec insistance, alors que je jette quelques pièces de monnaie dans la machine automatique.

Puis elle me lance un « *Buongiorno, signore* ».

Je lui réponds d'un sourire. Elle me demande de me garer sur le côté. Je reconnais parfaitement le mot *controllo*, au beau milieu de sa phrase.

J'ai l'impression que mon cœur va exploser.

Elle m'oriente vers un collègue, je me dirige vers lui. J'observe la jeune femme dans le rétroviseur. Elle s'est retournée vers les voitures suivantes. Je déduis de son attitude qu'elle m'a choisi au hasard. Sinon, elle m'aurait accompagné. Ou bien elle aurait stoppé ma voiture au niveau du péage, m'empêchant de passer. C'est juste un putain de manque de bol. Ou bien c'est la faute de cette vieille bagnole dont l'aspect extérieur hurle : « Contrôlez-moi, je ne peux pas être aussi délabrée et en règle... »

La sueur perle sur mon front. Je prie pour que Sienna n'émerge pas tout à coup.

Je fais mine de me ranger. Je prends une grande inspiration. Et puis j'envoie un coup de volant vers la gauche, tout en appuyant à fond sur l'accélérateur.

Je m'enfuis. Je m'enfuis vraiment.

Je sens l'adrénaline envahir mes veines.

Ça y est. La limite est franchie.

Je garde un œil dans le rétroviseur, me cramponne au volant, pousse la voiture au maximum de ses possibilités, prie le ciel pour qu'elle ne me lâche pas.

J'observe encore et toujours, mais je n'ai pas l'impression que quiconque me poursuive. Je les ai peut-être pris de court. Mais je ne dois pas me réjouir trop vite. Ils sont maintenant en possession d'un enregistrement des caméras du péage, la plaque d'immatriculation sera vite identifiée.

Si par bonheur nous nous en sortons, il faudra de nouveau changer de voiture.

Je frémis en me rendant compte de ma naïveté crasse : il y a sans doute d'autres *carabinieri* postés un peu plus loin. Ou pas.

Je m'accroche à ce « ou pas ». La nervosité me fait trembler.

Je ne sais pas quoi faire.

— C'est bon, je peux sortir ? J'ai gagné ?

J'en ai complètement oublié d'autoriser Sienna à quitter sa cachette.

S'est-elle rendu compte de quelque chose ?

— Oui, tu peux. Et oui tu as gagné, tu es une championne, bravo !

— Faut pas exagérer quand même... Mais je crevais de chaud, là-dessous ! Bon, alors je peux te dire, pour la récompense ?

Elle semble inconsciente de la scène qui vient de se dérouler. Ce qui me soulage, temporairement. Sans toutefois supprimer l'angoisse.

Je hoche la tête en souriant.

— Vas-y, dis-moi.

— J'ai vu les panneaux tout à l'heure, je sais qu'on est juste à côté... alors je voudrais aller à Venise !!

Nous sommes au niveau de Venise, il y a plusieurs sorties, dont une dans moins de cinq cents mètres. Non seulement nous pouvons, mais nous *devons* sortir. Quitter l'autoroute. Cette enfant est formidable.

— C'est d'accord, ma chérie !

Déjà, j'enclenche le clignotant.

— Tu as l'air super étonnée...

— Bah, j'avoue je pensais pas que tu allais dire oui si facilement... Et si vite... T'es bizarre, des fois... Mais c'est trop cool, merci tonton !

— Tu vois, il faut se méfier des apparences... mais au fait, comment tu connais Venise, toi ?

— C'est ma maîtresse de l'année dernière qui nous a montré un *C'est pas sorcier* sur Venise, ça avait l'air trop stylé !

Je m'extrais du flux de l'autoroute. Direction la banlieue sud de Venise. Je scrute les alentours, et continue de fixer avec insistance le rétroviseur. Mais je ne vois rien d'autre que le grand sourire de Sienna, et des centaines de voitures anonymes.

Pas de flics. Je respire. Pour le moment, en tout cas.

Il faut se débarrasser de la voiture de Teresa au plus vite.

— Tonton ?

— Oui, ma violette ?

— Je sais pas si tu vas dire oui, mais j'aimerais trop avoir un grand masque avec des plumes comme la copine de Jamy dans *C'est pas sorcier*...

Aller à Venise. Passer une bonne partie de la journée dissimulés par la foule et les masques. Le temps de changer de moyen de transport et réfléchir à la suite.

Je me demande si Sienna n'est pas une criminelle plus aguerrie que moi, finalement. Elle vient d'inventer le plan parfait, sans le savoir.

Cette fois-ci, c'est officiel.

Nous sommes des fugitifs.



17  
SACHA  
17 AOÛT 2018

Récapitulons.

Nos bagages sont restés dans le coffre de ma voiture, à Sienna.

Nous avons dû abandonner, dans un parking de la périphérie de Venise, l'épave de Teresa – il faut appeler un chat un chat et, à bien y réfléchir, l'état de la voiture est sans doute responsable de ce contrôle que nous venons d'esquiver.

J'ai deux mille euros en poche, en liquide. Rien d'autre.

Nous devons quitter l'Italie dès que possible. Maintenant que nous sommes dans un port – qui plus est ultra touristique –, je vais me renseigner sur les traversées de la mer Adriatique en ferry.

Mais avant cela, il nous faut manger un bout : Sienna a une faim de loup.

Une heure de transports en commun, et nous atteignons enfin le cœur battant de Venise. Nous décidons de nous approvisionner aux étals du marché du Rialto, à deux pas du célèbre pont, centre névralgique de la vie vénitienne. Après quelques minutes dans le marché au poisson – où Sienna reconnaît avec horreur quelques congénères de son poulpe adoré –, nous débarquons dans l'espace des maraîchers.

Alors qu'elle s'extasie devant les couleurs affriolantes des fruits et légumes, je reçois un SMS de Francesca, me demandant de la rappeler. Je n'aime pas ça. Chaque fois que je vois son prénom apparaître, un frisson me parcourt le corps. J'autorise Sienna à faire le tour des stands et à goûter à

tout ce qui lui est proposé. Je garde un œil sur elle, bien sûr, mais je recule de quelques pas avant de composer le numéro de Francesca.

J'ai eu raison de me méfier de cet appel impromptu.

Son contenu est pour le moins perturbant.

Glaçant, même.

La sœur de Tess est arrivée à Gênes ce matin. Et elle est bien décidée à récupérer sa nièce.

— Elizabeth Moore a débarqué ce matin. Elle a reconnu le portrait de Tess, dans un journal faisant état de la catastrophe. Elle a donc appris d'un seul coup l'effondrement du pont, la nouvelle identité de cette sœur dont elle est sans nouvelles depuis dix ans, et l'existence de Sienna. Elle a pris le premier avion, est allée voir la police. Ils lui ont donné mes coordonnées, en tant que *dernière personne à avoir vu sa sœur*. Je viens tout juste de la quitter.

Tout ça n'est pas bon. Pas bon du tout...

— Mon Dieu... qu'est-ce qu'elle voulait ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— La conversation a duré plus d'une demi-heure. Elle m'a appris que le père de Tess était mort il y a cinq ans, et sa mère, il y a deux ans. Si Tess... mourait... c'est donc Elizabeth qui deviendrait la tutrice légale de Sienna, elle en est pleinement consciente. Elle m'a assuré ne rien chercher d'autre que « l'intérêt de l'enfant » – elle parle un français aussi impeccable que sa sœur – tout en ajoutant avec un brin de condescendance que Sienna méritait une éducation « à la hauteur des Moore ». Éducation qu'elle est prête à lui offrir. Je lui ai parlé de toi, de ton rôle auprès de Sienna depuis trois ans. Elle ne savait rien de vos liens. Elle pensait sa nièce en danger, avec toi... Elle veut te rencontrer. Elle dit être disposée à discuter. Je ne sais pas ce que ça signifie, mais elle sait que si la police et la justice s'en mêlent vraiment, tout cela va être long, fastidieux. Et elle veut aller vite, « dans l'intérêt de l'enfant ». Honnêtement, elle a répété cette phrase tellement de fois que c'en est devenu louche...

Au-delà de la teneur hautement anxiogène des propos de Francesca, il y a quelque chose dans ce qu'elle dit qui retient mon attention. Ou plutôt dans ce qu'elle ne dit pas.

— Tu en parles comme si, pour cette femme, Tess était déjà morte. Comme si tout ça n'était que paperasse et procédures. Cette Elizabeth est-elle... *humaine* ?

— Je me suis fait exactement la même réflexion. Il y avait très peu d'affectif, en effet. Je n'ai pas compris ce qu'elle cherchait exactement, mais je ne sais pas si tu peux te permettre de rejeter sa main tendue. Il existe peut-être encore un espoir légal, Sacha...

— Mais c'est un risque énorme, de la rencontrer ! Qu'est-ce qui me dit qu'elle ne va pas débarquer avec la police ? Et si c'était un piège ?

— Je suis d'accord avec toi. Ce n'est pas dénué de risques. Mais j'ai eu l'impression qu'elle était sincère. Elle est venue seule en Italie, apparemment sans avocat. Elle ne m'a pas semblé dangereuse. Je ne sais pas quelle est la bonne décision, mais je ne pouvais pas garder une information aussi capitale pour moi.

— Bien sûr. Merci, Francesca.

Je réfléchis quelques instants. Francesca respecte mon silence.

Sienna continue sa tournée des marchands de fruits et légumes. Elle discute, elle rit, ses mains s'agitent. Tout ça a l'air joyeux. Tant mieux. L'ambiance dans ma tête est bien différente.

Il est logique qu'Elizabeth Moore débarque sur les lieux du drame, et qu'elle s'intéresse à cette nièce inconnue. C'est même plutôt rassurant quant à la normalité de ses actes. Je ne connais rien de sa vie, sinon qu'elle est cardiologue et qu'elle a plus de quarante-cinq ans. J'imagine une famille, un quotidien bien rodé, de grands enfants peut-être ? Il n'est pas si certain qu'elle soit prête à mettre toute sa vie en question pour une sœur qui a coupé les ponts depuis dix longues années. Pourquoi se battre bec et ongles pour obtenir la garde de Sienna, si une autre solution existe ? L'autre

solution, c'est moi. Francesca a raison. Je dois connaître les intentions de cette femme : s'il y a la moindre chance que je puisse faire aboutir la voie légale, je ne peux pas la laisser passer. Mais je dois prendre un maximum de précautions.

— Francesca, je suis d'accord pour la rencontrer, mais à mes conditions. Je vais lui donner rendez-vous dans un endroit très touristique, entouré de centaines de personnes. Un lieu ouvert, aussi. Pour garder la possibilité de repérer la présence éventuelle de flics – et pouvoir fuir dans toutes sortes de directions en cas de problème. Tu crois que tu pourrais lui transmettre l'information... sans laisser de trace ?

— Son hôtel est à cinq minutes, je peux passer la voir dès que nous aurons raccroché. Je crois que c'est la bonne chose à faire, Sacha : la rencontrer, tout en te protégeant autant que possible.

— Attends, laisse-moi trente secondes pour déterminer le lieu.

Je pianote sur mon smartphone, tout en jetant un œil à Sienna qui goûte des abricots, son poulpe sous le bras.

— Rendez-vous à 18 heures, au Caffè Lavena, sur la Piazza San Marco. Elle devra être seule. C'est moi qui la reconnaîtrai, pas elle. Dis-lui de s'asseoir au soleil, avec un chemisier rouge et un chapeau de paille. Il faut qu'elle garde une place libre à côté d'elle – pas en face, à côté. Je l'observerai avant de m'approcher. Si je sens la moindre entourloupe, je partirai immédiatement, et elle ne verra jamais Sienna.

— OK, Sacha mais, tu sais, tu n'auras pas besoin de tout ça pour l'identifier... c'est le portrait craché de sa sœur.

Je frissonne. J'imagine Tess, avec quelques années de plus. J'ai peur d'être bouleversé, en rencontrant Elizabeth. Mais je dois me souvenir qu'elle est une redoutable adversaire potentielle. Rester sur mes gardes. Ne pas me laisser attendrir.

Francesca continue.

— C'est noté : 18 heures, Caffè Lavena, Piazza San Marco, à Sienne.

— Ah non, pas du tout à Sienne : à Venise ! La fameuse Piazza San Marco, ça te dit quelque chose ?...

Elle ne relève pas mon ironie.

— Venise ? Mais qu'est-ce que vous faites à Venise ?

— Disons que c'est une longue histoire...

— OK... Je passe voir Elizabeth tout de suite. Il est déjà plus de midi, il va falloir qu'elle se dépêche sacrément pour être à l'heure, surtout si elle n'a pas de chemisier rouge. Je vous embrasse tous les deux. Soyez prudents.

Je raccroche, et tressaille en prenant soudain conscience que des questions majeures restent en suspens : Elizabeth connaît-elle le vrai père de Sienna ? Que sait-elle de sa violence ? Et quelles sont ses intentions vis-à-vis de lui ? Car dans l'ordre des tuteurs légaux, Tom pourrait bien venir rebattre les cartes, et mettre Sienna en danger. Je vais devoir redoubler de vigilance.

\*

Je rejoins Sienna, qui ne quitte plus son sourire extatique. J'essaie de revenir dans l'instant, de plonger moi aussi dans l'atmosphère bruyante à souhait qui règne entre les colonnades du marché du Rialto.

Sienna a de plus en plus faim – elle a grignoté à droite et à gauche mais n'est pas repue pour autant. Après ce long repérage, elle m'entraîne vers un stand de *cicchetti*, ces tapas vénitiens agrémentés de toutes sortes de délices. En l'occurrence, nos choix se portent sur une tranche de pain garnie de sardines frites, oignons caramélisés, pignons de pin et petits raisins, et une autre débordant de *baccalà mantecato*, crème de morue aussi délicieuse que son aspect est peu ragoûtant. Nous prenons le temps de déguster cela, accompagné d'une limonade glacée, posés sur le sol pavé d'une voie calme. Juste à côté, nous découvrons l'une des rues les plus étroites au monde : la Calle Varisco, cinquante-trois centimètres de largeur.

— Un bonheur pour les claustrophobes ! me lance Sienna.

— Tu connais le mot « claustrophobe », toi ?

— Bah oui, c'était dans le *C'est pas sorcier* sur les phobies...

Je la regarde en souriant.

— Est-ce qu'ils ont parlé de l'anatidaephobie, dans ton émission ?

— Non, c'est quoi ?

— C'est la peur qu'un canard te regarde.

Elle éclate de rire.

— T'es sérieux ? Ça existe vraiment, ça ?

— En tout cas plein de gens y croient ! En vrai ça n'existe pas, c'est un truc inventé par un dessinateur américain, mais c'est tellement énorme qu'il y a plein de sites sérieux qui l'ont repris. Moi, j'adore visualiser la scène du canard qui observe méchamment, et du gars terrorisé à côté...

— Mais tu sais, moi, y a certains oiseaux qui me font peur. Les oies et les cygnes, maman dit qu'il faut s'en méfier, qu'ils peuvent te foncer dessus et t'attaquer.

— Je crois que ce sont des animaux de la même famille, j'ai donc bien peur que tu sois anatidaephobe, ma violette...

Nous déambulons encore de longues minutes dans le dédale de la Sérénissime, cherchant à prolonger une sensation de fraîcheur bienvenue par cette chaude journée d'été. Je sais que nous ne sommes pas censés être en vacances, mais nous sommes à Venise, nous sommes ensemble, je me dis que tout ce qui est pris n'est plus à prendre. Et voir les yeux de Sienna briller à chaque coin de canal ou à chaque discussion lunaire, ça n'a pas de prix. Il faut bien quelques bribes de lumière, au milieu de toute cette obscurité.

\*

Nous débouchons sur la Piazza San Marco, dont la grandiose réputation n'est pas usurpée. Le soleil aveuglant projette une blancheur crue sur les façades sculptées du palais des Doges, amplifiant l'impression d'un bâtiment au centre de gravité inversé, l'essentiel des masses semblant reposer sur des enfilades d'arches et de pilotis. Honnêtement, ce que j'ai vu de cette ville pour le moment est d'une beauté à couper le souffle. Ça semble cliché, mais c'est vrai. Venise ne ressemble à aucune autre. Malgré la foule impressionnante, malgré les perches à selfies et le brouhaha, cet ensemble d'œuvres architecturales plongées dans la lagune, cette continuité de l'eau et de la terre, le folklore des gondoles, les ponts arqués, l'entrelacs des ruelles... J'aimerais être un simple touriste, avec pour seule obsession l'angle de vue de la photo souvenir idéale. À vrai dire, j'avais espéré découvrir Venise autrement. Un jour, peut-être.

En attendant, tandis que Sienna s'amuse comme une petite folle à courser les pigeons de la place, j'appelle une compagnie de ferries reliant Venise à Piran, sur la côte slovène, de l'autre côté de la mer Adriatique. Mais c'est la douche froide : ce que je pressentais m'est confirmé, une carte d'identité est suffisante pour effectuer la traversée... mais elle est aussi nécessaire. Si nous figurons dans les fichiers de la police italienne, notre périple s'arrêtera net sur le ponton d'embarquement. Le seul moyen de passer en Slovénie sans avoir à présenter de papiers, c'est par la route. Je dois donc me débrouiller pour louer une nouvelle voiture. Je n'ai pas d'autre option, mais j'ai besoin de temps et de calme pour organiser tout ça. La Piazza San Marco est noire de monde, je ne peux pas quitter Sienna des yeux, et puis le soleil tape si fort, l'insolation nous guette. Il faut que je l'entraîne ailleurs. À l'ombre. Loin du tumulte.

Pour cela, j'ai l'arme secrète imparable : l'achat d'un masque. Je connais Sienna, je sais qu'elle va avoir un mal fou à choisir. Ça peut l'occuper un long moment, et me donner le temps nécessaire. Je suis heureux d'avoir déboursé un peu plus pour mon téléphone prépayé. Bas de gamme ou pas,

le smartphone est l'outil indispensable du hors-la-loi moderne. Je ne sais pas comment faisaient les criminels en fuite lorsqu'ils n'avaient pas à portée de main toute cette technologie. Jusqu'à présent, nous n'avons quasiment pas croisé de policiers, et il y a tellement de monde dans les rues de Venise que je n'ai pas vraiment ressenti d'inquiétude. Mais je sais bien que dès que nous sortirons du centre historique, couvrir nos visages de masques de carnaval sera une aide précieuse. Nous attirerons les regards, mais pas plus que les centaines de personnes déguisées que nous avons croisées depuis ce matin.

Nous nous éloignons de quelques rues, et tombons sur l'incroyable devanture d'une boutique sur laquelle est indiqué « *Maschereria* ». Étant donné l'emplacement hautement touristique, tout ici est traduit en différentes langues. Nous sommes donc face à un atelier de fabrication de masques traditionnels en papier mâché. L'un des derniers de Venise, d'après l'enseigne aguicheuse. Je ne sais pas si c'est vrai mais l'argument, associé aux superbes costumes bigarrés en vitrine et à l'excitation de Sienna, m'incite à pousser la porte.

Nous entrons dans un autre monde. Sienna ne peut retenir un « Whaou ! » d'admiration. Pour l'amoureux de théâtre que je suis, tous ces costumes de commedia dell'arte, ces chapeaux haut de forme, somptueuses étoffes satinées, plumes majestueuses... c'est tout simplement extraordinaire. Et puis, pour nous qui cherchons des masques, c'est le paradis : nous venons de pénétrer dans un kaléidoscope étourdissant de formes, styles, couleurs.

Nous n'avons pas passé deux minutes dans ce lieu magique qu'une créature tonitruante s'approche de nous en chantant un air italien – probablement d'époque. Elle se présente comme étant Giulia, la propriétaire du lieu. Manucure impeccable, blondeur peu naturelle, chihuahua blotti au creux du bras gauche, elle s'adresse à Sienna dans un français aussi improbable qu'irrésistible.



— *Tou é vénou pour l'atelier dé decoración delle mascherare ?*

Sienna se tourne vers moi. Je ne suis pas sûr de comprendre. Giulia me montre un écriteau. Là aussi, traduit en plusieurs langues. Un atelier de décoration de masques. Durée une heure. Il est près de 16 heures. Je n'aurais pas rêvé mieux. Je découvre le prix, et l'enthousiasme retombe. Sienna aussi a lu. Elle me lance un regard implorant.

— Oh mais ça a l'air tellement le truc le plus merveilleux de Venise, cet atelier... Je peux y participer, s'il te plaît, tonton ?

— Ma violette, c'est beaucoup trop cher, on ne peut pas se permettre...

Giulia s'approche.

— *Combienn tou è prêt à payer ? Lé groupe è praticamente complète... per oune si jolie pétite, jé pè té lé faire à moitié prix... cinquanta euros ?*

Le visage de Sienna s'illumine. Je sais bien que le moindre masque m'aurait de toute façon coûté quelques dizaines d'euros, alors autant avoir une heure devant moi pour planifier. J'accepte, Sienna explose de joie et suit Giulia dans l'arrière-boutique, isolée par un grand rideau de velours bleu aux motifs dorés.

Je demande à l'homme au comptoir – aussi taciturne que sa collègue est expansive – si je peux m'asseoir dans un coin ; il acquiesce en me désignant deux autres parents assis par terre, attendant eux aussi leurs créatives progénitures.

Je passe une bonne demi-heure à tenter de louer une voiture, tout en repoussant les assauts de l'envahissant chihuahua de Giulia. Depuis une gare, depuis l'aéroport, j'essaie tous les lieux de prise en charge, mais je ne trouve pas. Nous sommes en très haute saison, il n'y a aucun véhicule disponible. Je me tourne en désespoir de cause vers un site de covoiturage, et tombe sur un certain Raffaele, qui se dirige vers Trieste – à quelques dizaines de kilomètres de la frontière slovène. Départ ce soir, 20 h 30 depuis un point excentré de Venise, accessible en moins d'une heure, d'après Google Maps. Je réserve immédiatement, Raffaele me confirme dans les dix

minutes qui suivent. Je lui dis que nous souhaitons limiter les dépenses, lui demande s'il serait d'accord pour longer la côte plutôt que de passer par l'autoroute. Il l'est, si je paye soixante-dix pour cent du voyage, et non cinquante. C'est de bonne guerre, j'accepte sans négocier. L'arrivée à Trieste est prévue vers minuit. La ville est nettement moins touristique, j'y dénicherai facilement un studio bon marché en dernière minute sur Airbnb. Je bénis tous ces outils numériques, tout en pensant souffler un peu... mais j'ai tout juste le temps de finaliser la location, Sienna est déjà là.

— Regarde tonton, il est pas *maaaaaaagnifico* ?

Sienna porte un loup recouvert de paillettes roses, surmonté de larges plumes violettes. Les étincelles dans son regard ne mentent pas, elle est heureuse.

Je prends une voix de simili *bel canto* pour lui répondre.

— *Ma ché sù*, il est bel et bien *maaaaaagnifico*, *mia violeta* ! Mais c'est toi qui *sei magnifica*, surtout !

J'achète pour moi un masque d'arlequin tout simple, puis nous nous dirigeons vers la sortie, ainsi vêtus. Alors que tous les enfants quittent la boutique et que le chihuahua est en train de lécher le visage de Giulia – ce qui provoque un rire amusé de Sienna, et un haut-le-cœur de ma part –, la voix opératique de notre hôte nous accompagne jusque dans la rue.

— Dis tonton, je peux garder le masque sur moi ?

— Bien sûr ! Moi aussi je vais le garder, c'est presque obligatoire à Venise...

— Troooooop bien... J'adooooore Venise... On peut appeler maman maintenant ? J'aimerais lui montrer nos masques !

— Toujours pas, ma puce. Francesca m'a appelé tout à l'heure pour me dire qu'elle reviendrait à Gênes d'ici deux ou trois jours, et que pour le moment maman était toujours avec Livio, mais sans aucun téléphone en état de marche.

*Deux ou trois jours.*

J'ai lancé ça machinalement, mais la réalité me frappe de plein fouet. Dans « deux ou trois jours », cela fera six jours depuis l'effondrement du pont. Après un tel temps passé sous les décombres, la plupart des disparus sont rattrapés par la soif, s'ils ont eu la chance d'être épargnés par la violence des chocs. Je frissonne. En quelques centièmes de secondes, je visualise la scène, comme si j'y étais. *Merde, Sacha, chasse les images, ça ne sert à rien.* Ce masque se révèle bien pratique, je pense que Sienna ne perçoit pas mon trouble.

— C'est vraiment nul de pas être avec maman pour faire tout ça... mais je suis contente d'être avec toi.

Elle entoure ma taille de ses bras, et me serre fort.

Je l'enlace à mon tour. Lui caresse les cheveux. Nous bloquons le passage dans cette petite rue, mais peu importe. Cette sensation est précieuse. Je ferme les yeux, essaie d'oublier tout le reste, l'espace de quelques secondes.

\*

Après avoir dégusté une énorme glace à la fleur de courgette dont Sienna a adoré la texture – bien plus intéressante que la saveur, à mon avis –, nous revenons sur la Piazza San Marco.

Il est 17 h 50.

Je réajuste le masque sur mon visage. Recommande à Sienna de jouer le jeu de Venise, en n'ôtant jamais le sien. Elle n'a pas l'intention de l'enlever, de toute façon. L'avantage des plumes violettes, c'est que je peux la repérer à chaque instant.

Je l'autorise à aller *faire voler les pigeons.*

Puis je me dirige vers le Caffè Lavena.

18  
SACHA  
17 AOÛT 2018

Je la reconnais tout de suite.

Parce qu'elle s'est appliquée à cocher toutes les cases, bien sûr : chemisier rouge, canotier, attablée en plein soleil malgré les trente degrés, une place libre à sa gauche.

Mais surtout... parce que sa ressemblance avec Tess est évidente. Je n'avais pas pensé qu'elle le serait à ce point. Cette similitude me trouble, m'intimide. Et soudain, elle me fait peur aussi. Lorsque je serai assis à côté d'Elizabeth, est-il possible que Sienna se méprenne ? Qu'elle accoure en pensant voir sa mère ?

Je feins de prendre quelques photos, bien planqué derrière mon masque d'arlequin, et je l'observe. Elle ne regarde pas dans ma direction. Ou plutôt, elle regarde dans toutes les directions. Se demandant sûrement si je suis déjà dans les parages, si l'un des nombreux enfants de la place est sa nièce.

Je repère un marchand ambulant de masques en plastique. Je m'approche, dépense huit euros pour un loup noir basique qui en vaut six de moins, puis j'avance vers elle. Il n'y a aucun policier à proximité. Elle semble *vraiment* seule.

Je prends place sans la regarder, lui tends le masque en lui demandant de le revêtir. Elle s'exécute.

Sienna me fait un petit signe de la main, je lui réponds, et les yeux d'Elizabeth se braquent sur cette enfant souriante, à une dizaine de mètres.

— C'est elle ?

— Oui, c'est elle. Bonjour, Elizabeth.

— Bonjour, Sacha. Je... je crois que je l'avais déjà reconnue. Malgré le masque. Son allure, sa façon de se mouvoir... J'ai eu l'impression d'apercevoir Sophie, lorsqu'elle avait son âge.

Je suis frappé par sa voix. Il y a, dans son timbre et dans ses intonations, quelque chose de Tess qui me déstabilise. Je regarde autour de moi, me tortille sur mon siège. Elle le remarque.

— Je suis venue seule. Il n'y a personne d'autre. Détendez-vous, Sacha.

Je ne réponds pas. Je ne peux pas me détendre, et je continuerai à surveiller. Je me donne dix minutes, pas plus. Sienna va vite se lasser des pigeons. Elizabeth appelle le serveur, croit bon de préciser que je suis son invité. Je commande deux eaux gazeuses : une pour moi, et une pour Sienna, plus tard.

— Venons-en aux faits, Elizabeth. Pourquoi êtes-vous ici, et que voulez-vous ?

— Quelle question ! Ma sœur, qui a littéralement cessé toute communication avec le reste de la famille depuis dix ans, apparaît dans les journaux sous un nom fantaisiste, j'apprends en même temps qu'elle est prisonnière des décombres du pont de Gênes et qu'elle a une fille que je n'ai jamais vue. Que vouliez-vous que je fasse ? Nous sommes les dernières des Moore. Je n'ai pas d'enfant, nos parents sont morts. Je dois être présente. Assurer *l'intérêt de l'enfant*.

Encore ce foutu « intérêt de l'enfant ».

— Écoutez, Elizabeth. Tess n'a...

— Sophie, elle s'appelle Sophie.

Je lui lance un regard empli de colère. Elle n'a décidément rien compris.

— C'est Tess, depuis dix ans. Depuis qu'elle a justement tout fait pour effacer Sophie.

Elle s'apprête à intervenir, je l'en empêche d'un geste. Je continue.

Je lui raconte ces trois dernières années, ma relation avec Tess, avec Sienna. Nos liens, si forts. Notre attachement. Notre vie future. Mon intention de garder Sienna, coûte que coûte.

— Excusez-moi, mais vous me semblez bien naïf, mon cher Sacha. Vous pensez vraiment pouvoir vous enfuir, et vivre d’amour et d’eau fraîche avec cette enfant qui ne vous appartient pas ?

Je n’aime pas du tout son ton dédaigneux, encore moins les mots qu’elle emploie. Si elle ne parlait pas si bien français, je penserais à un problème de langue, mais je sais que ce n’est pas ça. Ce qu’elle dit est conforme à ce qu’elle pense. Je remarque qu’elle n’a pas prononcé une seule fois le prénom de sa nièce. Je tente de la provoquer sur ce terrain, en peuplant mes phrases de « Sienna ».

— Sienna ne *m’appartient* pas. Elle n’appartient à personne, d’ailleurs. Sienna ne vous connaît pas, et Tess avait sciemment coupé les ponts avec son ancienne vie, avec ses parents, avec vous. Si elle avait voulu que Sienna vous rencontre, elle aurait repris contact. Elle ne l’a jamais fait. Elle ne voulait pas renouer. Elle ne voudrait en aucun cas que sa fille retourne dans la sphère des Moore. Ce que je vous demande est clair : quoi qu’il arrive, refusez la garde de Sienna. Il est là, « l’intérêt de l’enfant ». Laissez-moi devenir son tuteur.

Elle se met à rire. Fort. J’ai l’impression que cela nous rend plus visibles. Je regarde tout autour, et suis de plus en plus mal à l’aise. Sienna a trouvé un garçon de quelques années son cadet, avec lequel jouer. Mais il ne faut pas s’attarder.

— Sacha, Sacha, Sacha... L’intérêt de l’enfant n’est pas de rester avec un acteur de seconde zone hors la loi... J’ai de l’argent, je peux lui payer les meilleures écoles, le meilleur destin. Si vous ne la ramenez pas de vous-même, je lancerai dès demain la procédure pour la récupérer. En l’absence de Tess – même temporaire –, il n’y a aucune raison que l’enfant reste avec un inconnu. Elle doit rejoindre sa famille.

Inflexible et bornée. Je perds mon temps, avec elle.

— L'enfant a un prénom. Elle s'appelle Sienna. Sa mère s'appelle Tess, et elle a décidé il y a dix ans que son intérêt était loin des Moore. Loin de vous. Que ça vous plaise ou non. Regardez-la bien, *l'enfant*. C'est la première et dernière fois que vous la voyez. Au revoir, Elizabeth.

Je me lève, emportant les deux bouteilles d'eau pétillante.

Elle me retient.

— Asseyez-vous, Sacha.

Je soutiens son regard. C'est elle qui baisse les yeux. Et ajoute, du bout des lèvres :

— S'il vous plaît...

Je me rassieds.

— Je vous donne trois minutes, Elizabeth.

— Bien. Écoutez... nous sommes partis du mauvais pied. Je suis... prête à considérer votre position. Je préférerais que vous ne disparaissiez pas dans la nature. En cas de décès de Sophie... pardon, de Tess... j'ai besoin que l'enfant... pardon, Sienna... soit joignable.

Je la regarde, un air interrogatif greffé sur le visage. Je ne comprends pas où elle veut en venir. Elle continue.

— Nos parents... n'avaient pas pris de précaution particulière. J'ai découvert, à leur mort, qu'ils n'avaient pas déshérité Sophie, malgré sa très longue absence. Sophie étant introuvable mais pas officiellement décédée, l'héritage est bloqué. La maison, les comptes en banque, je n'ai accès à rien. J'ai besoin que Sophie – ou à défaut, Sienna... – puisse signer les papiers. Nous pouvons peut-être trouver un arrangement, Sacha. Je pourrais me désister du rôle de tutrice légale... et en échange, vous pourriez renoncer à la part d'héritage qui reviendrait à l'enfant ?

Mon Dieu. Je comprends mieux, tout à coup.

J'ai envie de vomir. Sa sœur est dans les décombres d'un pont effondré, et tout ce qui l'intéresse, c'est un putain d'héritage.

J'ai envie de lui hurler mon dégoût et ma rage.

Mais je me ravise.

Car en la menaçant de ne jamais revoir sa nièce, j'ai provoqué une panique visible. Et dans sa peur de tout perdre, Elizabeth vient de me proposer un marché dans lequel je pourrais garder Sienna.

— Qu'est-ce qui me garantit que vous jouerez le jeu, que vous n'allez pas changer d'avis ? Je ne vous fais pas confiance, Elizabeth.

— Vous avez raison. Moi non plus, je ne vous fais pas confiance. Mais je peux faire établir dans les deux jours qui viennent des actes officiels que nous pourrions déposer chez un notaire ou un avocat. Scellant nos engagements. Tout cela dans l'hypothèse d'un décès de Tess, bien sûr.

— Elizabeth, je peux vous poser une question ?

— Allez-y.

— Vous parlez du décès de votre sœur... de façon totalement détachée. Comme si cela vous était égal. Indifférent.

Son visage s'est crispé. C'est elle qui me lance un regard rempli de haine, maintenant.

— Vous ne connaissez rien de ma vie, Sacha. Des sacrifices qu'il m'a fallu endurer pour être à la hauteur des attentes de nos parents. Ils n'étaient pas faciles, ça, je peux en témoigner. Sophie et moi n'avons jamais été très proches – nous avons quinze ans d'écart –, mais lorsqu'elle est partie... j'ai ressenti comme un grand vide. Une grande injustice, aussi. Je sais que mes parents lui ont fait du mal. Mais moi, je ne lui ai jamais rien fait. Je n'ai pas compris les raisons de son départ. J'ai questionné mes parents, en vain. Mais une chose est certaine : quelques années plus tard, Sophie a changé de statut. Ma mère s'est... je ne sais pas... ma mère s'est mise à l'aimer. À la préférer. À peupler la maison familiale de ses photos. Comme si elle voulait réparer quelque chose. Et moi, je suis devenu pratiquement transparente.

Elle paraît véritablement émue. Sincère, tout à coup. Par les découpes grossières de son masque, je vois ses yeux briller.



Surtout, je décèle, dans ses paroles, l'inconcevable : elle ne semble pas consciente de ce qui a poussé Tess à fuir. J'hésite à aller sur ce terrain. Mais je dois connaître ses intentions vis-à-vis de Tom. Car malgré toute la paperasse entre elle et moi, si Tom se manifestait, ce serait lui, le plus grand danger.

— Elizabeth, vous voulez dire que... vous ne savez pas, pour Tom ?

— Tom ? Je ne connais pas de Tom.

— Tom Berts.

Elle réfléchit un instant.

— Oh, *I see*... Est-ce que vous voulez parler de ce garçon avec lequel Sophie sortait, à l'époque ?

J'acquiesce. Elle arbore une moue étrange. Elle reprend.

— À vrai dire, je ne l'avais rencontré qu'une ou deux fois, et après le départ de ma sœur, je n'en ai plus jamais entendu parler. Jusqu'à cette sordide histoire il y a six ans, qui a fait couler beaucoup d'encre, à Durham. Une rixe a éclaté dans un bar, pour une histoire de coucherie vraisemblablement. Ce Tom Berts a été tué. À vrai dire, je ne me suis pas vraiment intéressée à cette affaire, c'est ma mère qui m'en a parlé. Je me souviens juste m'être dit que si ma sœur était restée avec lui, elle aurait été veuve...

Je sens une grande émotion m'envahir.

Tom est mort. Je me répète ces mots, pour mieux les appréhender. Tom est mort. C'est un immense soulagement. Un poids énorme qui s'envole. Même si je ne peux m'empêcher de ressentir un pincement au cœur en me disant qu'il sera désormais impossible à Sienna de rencontrer son père biologique, un jour. Aussi salaud soit-il, on a parfois besoin de se confronter à son géniteur, à certains moments de sa vie. Je n'ai jamais connu mon père. Et cette absence est toujours là, quelque part en moi.

Je relève la tête, me tourne vers Elizabeth.

Alors en quelques phrases, je lui raconte.

Les souffrances d'adolescence de Tess. La rupture avec sa famille, vécue comme un bannissement. Puis la violence de Tom. La grossesse. La peur. Le terrible épisode de Cambridge. La fuite. La disparition.

Je suis conscient que la somme d'informations à digérer est considérable.

Elizabeth garde le silence. Lorsqu'elle reprend la parole, sa voix se serre.

— Si Sophie m'avait contactée, m'avait raconté tout cela... je suis certaine que je l'aurais écoutée. Que je l'aurais aidée. Protégée de cet homme. Mais pour elle, à l'époque, j'étais du côté de mes parents. C'est un tel gâchis...

Elle marque une pause. Son émotion se fait plus forte.

— Sacha, ce que vous venez de me raconter jette une lumière nouvelle sur le comportement de ma mère, après le départ de Sophie. C'est la culpabilité qui l'a rongée. Comme elle va me ronger désormais...

Je ne suis pas sûr de comprendre où elle veut en venir. Elle se met à pleurer, tout à coup. Puis elle reprend.

— Quand Sophie est partie s'installer à Cambridge, elle m'a mise au courant, afin que je puisse la contacter en cas d'urgence. Sans m'expliquer la vraie raison de son départ. J'ai pris ça pour un caprice, une volonté de s'éloigner encore plus de la famille. Elle m'a demandé de ne pas en parler à mes parents. Mais je n'ai pas tenu ma langue. J'ai mis ma mère dans la confidence. Quelques jours plus tard, je sais que... mon Dieu... je sais que Tom a appelé ma mère. Il lui a dit avoir besoin de parler à Sophie – il la pensait chez mes parents. C'est ma mère qui lui a dit où la trouver. Je n'avais jamais fait le rapprochement... mais le changement de comportement de ma mère vis-à-vis de Sophie, son adoration soudaine, remonte exactement à l'époque du décès de Tom Berts. Je comprends tout. Maman a dû bien plus se renseigner que moi, sur cette affaire de rixe mortelle. Se rendre compte de l'homme violent qu'il était. Se rendre compte qu'elle l'avait sans doute envoyé elle-même sur les traces de sa propre fille.

Je pose ma main sur la sienne. Cette histoire est tragique. Et Elizabeth est bien plus complexe que je ne le pensais.

— Sacha, merci. Vous venez de répondre en quelques minutes à des questions qui me hantent depuis des années. Je crois que cela va m'aider à avancer, moi aussi.

C'est l'instant précis que choisit Sienna pour nous rejoindre.

Elizabeth la dévore des yeux.

— Sienna, je te présente Elizabeth. Une gentille dame avec laquelle je viens de discuter.

— Bonjour, Sienna. Ton masque est superbe. Est-ce que tu pourrais l'enlever quelques instants, que je puisse voir ton visage ?

Elle me regarde, attendant mon approbation. J'acquiesce d'un mouvement de tête. Elle s'exécute. L'émotion d'Elizabeth est palpable.

— Mon Dieu, tu es si belle... Tu me fais penser à quelqu'un que j'ai bien connu.

— Ah bon, à qui ?

Elizabeth hésite, je lui lance un regard noir.

— Tu ne la connais pas...

Sienna boit quelques gorgées. Je reprends la parole – et la main.

— On ne va pas tarder à y aller, ma violette.

— Oh, mais on peut encore rester un peu ? Avec le garçon là-bas – il s'appelle Joshua –, on a trouvé des graines par terre, on s'amuse à les lancer et ça fait des mouvements de pigeons...

Je me dis que tout ça doit remuer un sacré paquet de miasmes, mais je suis heureux qu'elle me laisse le temps de terminer cet étonnant rendez-vous.

Lorsque Sienna nous quitte, Elizabeth se tourne vers moi.

— Sacha, il faut que je songe à tout ce que vous venez de m'apprendre. Ça fait beaucoup, d'un seul coup... Je suis venue avec des idées floues, et un objectif concernant l'héritage, c'est vrai. Maintenant que je sais ce que

ma sœur a traversé, je vais... réfléchir à une égalité de partage entre nous, je crois. Concernant Sienna, plus je la regarde, plus je me dis qu'elle doit connaître ses origines. Rentrer en Angleterre, avec moi. Je veux faire partie de sa vie. L'élever dans les conditions matérielles qu'elle mérite. Mais je dois avouer que votre complicité avec elle saute aux yeux. Qui suis-je, au fond, pour vous priver de cela ? Vous devez continuer à faire partie de sa vie, j'en suis maintenant convaincue – et ce n'était pas gagné, hein...

Elle me regarde en souriant. Puis continue :

— Si ma sœur ne s'en sortait pas vivante, il faudrait peut-être réfléchir à quelque chose d'intermédiaire. Je pourrais obtenir sa garde, et vous laisser un droit de visite ?

— Je pensais plutôt au schéma inverse. Je ne quitterai pas Sienna. Je suis d'accord pour que vous fassiez plus ample connaissance. Peut-être même qu'elle vous intègre à sa vie, un jour, si elle le souhaite. Mais je resterai à ses côtés.

— Sacha, nous n'allons pas régler cela ici. Je crois que chacun de nous a besoin de réfléchir. Donnez-moi votre numéro de téléphone, et rappelons-nous lorsque nous en saurons plus sur ma sœur.

Je comprends que rien n'est gagné. Elizabeth n'est pas prête à lâcher quoi que ce soit. En tout cas, ses réactions sont imprévisibles. Qui me dit qu'elle ne va pas, dès que j'aurai le dos tourné, appeler la police et tenter de me faire arrêter ?

Une chose est en tout cas certaine : je ne dois rien changer à mon plan, pour le moment. Ce serait une prise de risque bien trop importante.

— Je ne vous donnerai pas mon numéro, Elizabeth. Nous pouvons rester en contact à travers Francesca. Mais je préfère vous prévenir : si je comprends que vous essayez de me rouler dans la farine ou de lancer la police à mes trousses, je n'hésiterai pas à disparaître pour de bon avec Sienna.

— J'ai bien compris, Sacha. Voilà mon numéro de téléphone, si vous voulez me parler directement.

— Très bien. Au revoir, Elizabeth.

— À bientôt, Sacha.

\*

Sienna quitte à regret ces pigeons dont elle ne s'est toujours pas lassée, malgré la longueur imprévue de ma discussion.

Il est près de 19 heures. Nous empruntons le vaporetto pour quitter la ville. Et malgré les pensées qui m'agitent, la beauté de Venise me cueille par surprise. Les reflets des palais et églises bordant le Grand Canal deviennent des tableaux impressionnistes nimbés de mystère. La lumière du soir fait frissonner l'eau sombre de scintillements rosés. Assis à l'avant du bateau, les yeux grands ouverts, nous emplissons nos yeux du spectacle.

Et je ne peux m'empêcher de me demander si nous aurons la chance d'y revenir ensemble, un jour, avec Tess.

19

SACHA  
17 AOÛT 2018

Raffaele, notre compagnon de covoiturage, nous attend sur le parking d'un supermarché, adossé à sa Fiat 500 noire rutilante. L'endroit était bien moins accessible que je ne le pensais, nous avons dû finir les deux derniers kilomètres à pied. J'ai expliqué à Sienna que j'avais peur que la voiture de Teresa nous lâche en pleine nuit, qu'il était préférable et bien plus amusant de partir vers notre destination mystère en changeant de moyen de transport régulièrement. Elle n'était pas convaincue, elle l'est encore moins après cette longue marche.

Nous sommes épuisés, un peu en retard aussi. Mais Raffaele ne nous en tient pas rigueur. Je suis surpris en le voyant, car il est beaucoup plus jeune que sa voix ne le laissait deviner – tout juste vingt ans, je dirais. Beaucoup plus beau, aussi, avec son regard vert presque translucide. Et d'apparence plus à l'aise financièrement que sa négociation sur le prix du trajet ne le laissait penser... Raffaele ne parle pas français, alors nous entamons la conversation en italien, au grand dam de Sienna – qui capte tout de même pas mal de phrases, désormais.

— Vous n'avez pas d'autre bagage ?

Il désigne mon sac à dos.

— Non... Nous préférons voyager léger.

— D'accord. Alors en route.

Le trajet se déroule en silence. Notre conducteur est peu causant, concentré sur une radio diffusant de la pop à la mode. Ça me va très bien.

À l'arrière, Sienna somnole, observant les lumières hypnotiques des phares, sur ces petites routes qui prennent parfois des allures spectrales.

Je ferme les yeux, bercé par la mélodie entêtante du tube de l'été en Italie, *Amore e capoeira* – tout un programme.

Je suis tiré de mon demi-sommeil par une vibration dans la poche de mon short en jean. C'est Francesca, de nouveau.

Je ne peux pas prendre l'appel, c'est évident. Je l'envoie vers la messagerie, mais je tremble lorsque mon portable vibre une seconde fois.

Mon visage doit trahir mon émotion, car Raffaele se tourne vers moi.

— Il y a un problème ?

— Non, non, aucun. Je vais juste devoir écouter un message, est-ce que vous pourriez baisser la radio quelques instants, s'il vous plaît ?

— Bien sûr.

Je tente de composer un sourire, je ne sais pas si c'est très convaincant, mais c'est suffisant. Sienna a toujours les yeux mi-clos, la tête collée à la vitre arrière.

Je compose le numéro de la messagerie, et mon cœur s'emballle.

Est-ce dans cette voiture étrangère, sur un fond sonore festif et joyeux, que ma vie va basculer ?

La voix de Francesca retentit :

« Sacha, je ne t'appelle pas au sujet de Tess et Livio, de ce côté-ci rien de neuf, malheureusement. J'ai reçu un coup de fil... étrange, tout à l'heure. Un notaire anglais m'a appelée. Il m'a laissé un message dans lequel il indique être – je le cite – “missionné par Mme Moore”. Il dit avoir tenté de te joindre, mais c'était sur ton ancien numéro, bien sûr. Il dit qu'il faut que tu le rappelles, et que si tu le fais très vite, il fera en sorte que les choses se passent au mieux, pour toi. Je ne sais pas ce que vous vous êtes dit avec

Elizabeth, mais tout ça ressemble furieusement à une accélération des démarches légales de son côté... Rappelle-moi dès que tu peux. »

J'éteins le téléphone.

Comment ai-je pu me laisser attendrir par cette Elizabeth ? Elle n'a pas perdu de temps.

Je dois rappeler Francesca. Il faut qu'elle me fasse écouter les mots exacts du notaire. Peut-être a-t-elle mal compris ?

Je me raccroche à cette idée, sûrement pour ne pas me liquéfier sur le siège de cette voiture qui file à vive allure dans les ombres de la Vénétie.

À hauteur de Lugugnana, j'aperçois une station-service. Je prétexte un besoin pressant associé à une envie de café, et demande à Raffaele s'il est d'accord pour s'arrêter quelques instants.

— Oui, ça tombe bien, je devais prendre de l'essence, de toute façon.

Il est plus de 22 heures, nous sommes seuls, mais la station-service est éclairée comme en plein jour. Sienna s'est finalement endormie, sur la banquette arrière. Je demande à Raffaele de garder un œil sur elle, il acquiesce tout en sortant du véhicule pour faire le plein.

J'entre dans la boutique, avance vers la machine à café, le caissier de nuit m'adresse un salut, en mode automatique. Alors que le liquide brûlant se déverse dans mon gobelet en plastique, je compose avec fébrilité le numéro de Francesca.

La sonnerie retentit, je relève la tête, et il me semble apercevoir une ombre courir dans la nuit, sur le parking. Puis j'entends Raffaele crier. Je ne comprends pas ce qu'il dit, mais je le vois faire de grands gestes, et se mettre à courir.

Mon Dieu.

Le sang résonne dans mes tempes, j'accélère le pas vers la sortie, fourre mon téléphone dans ma poche, mais le caissier me retient.

— Monsieur, c'est votre fille qui s'est enfuie avec le journal ? Il faudrait penser à me le régler, hein...



Je baisse les yeux sur le présentoir. En Une de *La Stampa*, l'un des quotidiens les plus lus d'Italie, une photo du pont de Gênes, écroulé. J'en saisis un exemplaire, et sors en courant, sous les cris outrés du caissier.

La voiture est vide.

La putain de voiture est vide.

Je hurle le prénom de Sienna, me rue dans la direction prise par Raffaele, et hurle encore.

J'observe alentour, et la panique me gagne.

Nous sommes en pleine nuit, au beau milieu de nulle part.

Il n'y a rien d'autre qu'une route, cette station-service et, juste derrière, une forêt épaisse.

20

SIENNA  
17 AOÛT 2018

Je le déteste je le déteste je le déteste je le déteste.  
Je vais m'enfuir, il ne me reverra plus jamais.  
Ça fait dix minutes que je cours dans la forêt.  
Dix minutes que je pleure aussi.  
Au début j'entendais Sacha et Raffaele crier.  
Puis Sacha seulement.  
Puis plus rien.  
Enfin si, encore un peu, mais loin.  
Je ne veux plus le voir.  
Comment il a pu me faire ça ?  
Comment il a pu me mentir comme ça ?  
Je ne parle pas italien, mais je sais lire les dates.  
Le pont s'est écroulé il y a plus de trois jours.  
Trois jours !  
Et nous, on a fait quoi, pendant ces trois jours ?  
On est allés chez Niki, on a joué à *Ratatouille*, fabriqué des masques,  
mangé du lard avec Chiara...  
Et Chiara, elle était au courant aussi ?  
Bien sûr qu'elle était au courant.  
Ils sont tous au courant.  
Qu'est-ce qu'ils croient ?

Que je suis un bébé ?

Que je suis incapable de comprendre ?

Il faut que je reprenne ma respiration avant de continuer.

Continuer jusqu'où ?

Je ne sais pas, mais je ne veux plus jamais voir Sacha.

Jamais.

Il fait chaud ici, même au milieu de la nuit.

J'ai un point de côté.

Je dois m'arrêter.

Je m'assieds sur un tronc d'arbre.

J'y vois un peu, avec la lumière de la lune.

Mais j'ai peur, avec tout ce noir autour de moi.

J'aimerais avoir mon poulpe avec moi, il me protégerait.

J'écoute les bruits.

J'entends des trucs qui craquent.

J'entends des grillons.

J'entends des trucs qui font hou hou.

Ça doit être des chouettes.

Entre ça et le Palio, c'est la totale Harry Potter en ce moment.

Je sursaute et me retourne.

J'ai entendu un truc bouger, juste à côté.

Encore un, de l'autre côté.

J'ai peur.

J'ai vraiment peur.

Je voudrais que maman soit là, avec moi.

Est-ce qu'elle va mourir ?

Est-ce qu'elle est déjà morte ?

Est-ce que je vais être orpheline ?

Si j'avais le droit de dire des gros mots, je dirais que c'est toujours la putain de tournée Harry Potter qui continue, que je vais me retrouver chez

les putains de Dursley qui vont m'enfermer sous un putain d'escalier et que je vais putain de crever là avant qu'Hagrid vienne me chercher.

Mais j'ai pas le droit de dire des gros mots.

J'ai envie de pleurer encore, mais j'ai déjà beaucoup pleuré en courant, et là j'ai surtout peur.

Dans le journal, j'ai vu le visage de maman, à côté de celui de Livio et de plein d'autres gens.

Il y avait écrit « *La ricerca continua* ».

Alors si *la ricerca continua*, je me dis que maman est peut-être vivante.

Je me dis que maman ne peut pas m'abandonner comme ça.

Que j'ai besoin qu'elle vienne me serrer dans ses bras le soir avant de dormir.

Que je vais pas savoir grandir sans elle.

Que je préférerais mourir plutôt que vivre sans elle.

Que c'est trop injuste.

Que j'ai pas mérité qu'elle meure.

Mais que c'est peut-être ma faute, si elle est là sous le pont.

Si elle ne m'avait pas appelée Sienna, elle n'aurait pas insisté pour venir passer des vacances en Toscane.

Elle aurait mieux fait de m'appeler Nogent-sur-Marne, ça aurait été moins dangereux.

Je dis n'importe quoi.

Des craquements encore.

Je sursaute encore.

Je me retourne encore.

J'entends la voix de Sacha qui crie mon nom.

Je ne veux pas qu'il me retrouve.

Pas tout de suite.

Je veux lui faire du mal, à lui aussi.

Je veux lui donner une punition en lui faisant peur.

Mais en vrai je veux quand même qu'il me retrouve.

Plus tard.

Si je perds maman, j'aurai plus que Sacha.

Parce que mon papa, je sais bien qu'il n'existe pas.

Ou qu'il n'existe plus.

Je sais pas s'il est mort, j'en sais rien du tout.

Mais j'ai cherché son nom dans Google, plein de fois, et j'ai jamais rien trouvé.

Maman dit toujours que Google sait tout.

Eh ben Google ne sait rien sur papa.

Ça fait longtemps que je crois plus aux histoires que me raconte Sacha.

Je suis plus un bébé, je sais bien que Sacha n'est pas tellement sportif, je le vois pas du tout attraper des serpents entre ses dents, encore moins voyager dans la forêt amazonienne avec une boussole alors qu'il arrive même pas à utiliser un GPS.

Alors avec Sacha, ça fait longtemps qu'on parle plus trop de papa.

Je crois que maintenant mon papa, c'est Sacha.

D'ailleurs ça rime.

Sacha, papa.

Des fois quand je dis Sacha, je pense papa.

Mais je le garde pour moi.

Ça y est, le point de côté est passé.

Je regarde autour de moi.

J'ai froid, maintenant.

J'entends la voix de Sacha qui approche.

Je me relève.

Je sais plus dans quelle direction je dois partir.

Est-ce qu'il n'a pas déjà eu une bonne leçon, là, Sacha ?

Je sais pas trop.

Mais j'ai peur.

Si j'ai plus maman pour me serrer dans ses bras, j'ai besoin de ceux de Sacha.

Je me remets à courir.

Mais cette fois, vers sa voix.

Je crie « Sacha ! »

Je cours, je cours, je cours, je cours.

Mon pied droit se prend dans un truc qui dépasse du sol.

Pendant que je tombe, j'entends la voix de Sacha qui me répète tout le temps : « Ne cours pas, tu vas glisser ! »

Et puis un grand crac.

Comme une branche qui casse, à l'intérieur de moi.

21

SACHA  
17 AOÛT 2018

Je suis seul. Raffaele est parti chercher une lampe torche dans la voiture.

Je hurle le prénom de Sienna depuis tout à l'heure, et je cours à travers la forêt, mais je ne suis plus sûr d'être dans la bonne direction. Je suis *presque* sûr, mais il n'est pas question de *presque* la retrouver.

C'est ma faute. Entièrement ma faute.

*Il a suffi d'une minute.* Cette parole terrible, gravée dans mon cerveau, à propos du pont, revient en force, à cet instant.

Pour le pont, je n'y suis pour rien. Mais pour Sienna, c'est moi et moi seul qui ai relâché ma vigilance – Raffaele ne pouvait pas savoir qu'il ne fallait pas la laisser approcher du stand de journaux.

J'ai l'impression de devenir dingue.

Je crois que s'il lui arrive quoi que ce soit, je serai prêt à tout pour la défendre. À devenir dangereux, s'il le faut. Mais surtout, je ne me le pardonnerai jamais.

Un cri.

C'est elle.

— Sieeenaaaa !

Pas de réponse. Je cours dans la direction du cri, continue de l'appeler.

Je perds trois fois l'équilibre, les branches me fouettent le visage, mais je ne perçois pas la douleur. Je suis bien trop focalisé sur mon objectif. Les sens en éveil. La faible lumière de mon smartphone balayant les sous-bois.

Et puis, je l'entends de nouveau.

Elle pleure, tout en m'appelant.

Je comprends qu'elle a mal.

— Je suis là, ma violette, je suis là. Guide-moi !

Elle pleure plus fort, ou bien c'est moi qui approche.

Et soudain je la vois. Recroquevillée sur le sol.

Je voudrais la prendre dans mes bras, mais je ne dois pas la déplacer. Tant que je ne sais pas ce qu'elle a.

Je m'agenouille, et je comprends tout de suite.

Je comprends le bras cassé. L'épaule déboîtée, sans doute fracturée.

Mais je ne suis pas médecin. Elle a peut-être autre chose. Rien de plus sournois, de plus invisible, qu'une hémorragie interne.

Je comprends que les soins ne vont pas pouvoir attendre demain.

Je comprends que nous n'allons pas reprendre la route.

Je comprends que je dois la conduire à l'hôpital, tout de suite.

Je comprends que tout est fini.

Alors j'appelle les secours, et je m'allonge à côté d'elle, dans ce sous-bois humide. Je lui caresse les cheveux, tente de la rassurer autant que possible, lui murmure que je suis désolé de lui avoir menti. Que je l'aime. Que chacune de mes actions n'a eu qu'un seul but : la protéger. Que j'espère qu'elle me pardonnera.

Entre deux sanglots, elle trouve un peu de force pour me dire :

— Moi aussi je t'aime, Sacha.

Puis elle me regarde à travers ses larmes.

— Est-ce que... est-ce que maman est morte ?

J'ai le cœur disloqué, l'estomac retourné, mais je ne peux plus lui mentir désormais.

— Je ne sais pas, ma chérie. Maman et Livio sont portés disparus. Il y a toujours un espoir de les retrouver. Il *faut* garder espoir. Mais la vérité, c'est que je ne sais pas.



Elle me tend la main de son bras valide, et nous restons comme cela.  
Remplis d'amour et de détresse muette.

\*

L'hôpital le plus proche n'est qu'à dix kilomètres. Sienna y est très vite prise en charge. Les médecins et infirmières me rassurent tout de suite : oui, elle semble avoir plusieurs fractures, mais son état général est bon.

J'ai peur de voir débarquer la police, bien sûr. D'un autre côté, je me dis qu'il est tout de même peu probable que les hôpitaux italiens soient connectés en temps réel à la liste des personnes recherchées par les autorités. Et qu'il n'est pas évident que quelqu'un nous reconnaisse – d'autant que, curieusement, nos photos ne figuraient plus dans le journal dérobé à la station-service. Tout n'est peut-être pas perdu.

En attendant que Sienna passe ses examens, je suis assis dans la salle d'attente, entre un vieillard qui ne cesse de tousser et une maman dont le fils endormi ronfle allègrement.

Je sors mon téléphone, et me rends compte que Francesca a de nouveau essayé de m'appeler. Huit fois.

Je n'ai rien remarqué, j'étais concentré sur Sienna, dans ce camion de pompiers qui nous emmenait vers l'hôpital.

Francesca n'a pas laissé de message cette fois-ci, mais un simple SMS : « Rappelle-moi dès que possible. »

J'ai peur bien sûr, je suis terrifié. Mais désormais, il me faut prendre les choses comme elles viennent. Arrêter d'élucubrer toutes sortes de scénarios, puisque mon imagination a souvent tout faux.

Je sors devant l'hôpital. Une infirmière est là, en train de fumer.

Je m'éloigne mais je garde un œil sur la porte d'entrée. Je sais bien que Sienna n'est pas près de se remettre à courir à travers bois, mais je préfère braquer mon regard sur les allées et venues.

Au moment d'appeler, je ne peux empêcher un espoir fou de monter en moi.

Je compose le numéro. Il faut cinq sonneries avant que la voix de Francesca retentisse à l'autre bout du fil.

Elle parle très vite, il y a du bruit autour d'elle.

Elle est sur place, près du pont. Avec les secours.

Ce qu'elle me raconte est confus, l'appel est haché, l'un de nous deux capte sûrement mal le réseau. Toujours est-il que je ne comprends rien.

Et pourtant, tout m'indique que ce coup de fil est important. Sa présence sur les lieux du drame, les huit appels en absence, la précipitation dans sa voix.

Je me concentre mieux, et soudain je saisis l'information essentielle.

— Ils ont retrouvé quoi ?

— Le Borgne !

Le cri de Livio me sort de ma torpeur.

J'ai l'impression que la douleur à ma jambe s'est estompée. Est-ce possible, vraiment ?

J'essaie de rassembler mes esprits. C'est de plus en plus difficile. À quelques mètres de moi, Livio est surexcité. À ses exclamations se mêlent maintenant des miaulements.

— Le Borgne est là ! Tatie Tess, Le Borgne est là ! Il nous a retrouvés !

Je revois ce gros matou poilu sur le canapé. Il est invraisemblable qu'il ait réussi à se traîner jusqu'à nous.

— Tu es sûr qu'il n'était pas déjà là, à côté de toi ? Tu es sûr qu'il vient juste d'arriver ?

— Sûr et certain ! J'étais tout seul, et maintenant il y a Le Borgne !

Je me redresse sur les coudes. La tête me tourne. C'est curieux car je me sens de plus en plus faible, mais paradoxalement, mes souffrances sont moindres. Je sens monter en moi une étrange vague de douceur. Qui aurait pu croire que ce chat paresseux serait capable de me booster dans un moment aussi incongru ?

— Mon Dieu, mon Livio, tu sais ce que la présence du Borgne signifie ?

— Oui, ça veut dire qu'il y a un passage quelque part !

Il marque un temps, puis reprend, des trémolos dans la voix.

— Je suis... désolé de pas l'avoir vu avant... Je suis un mauvais coéquipier...

— Je t'interdis de dire ça ! Tu es hyper courageux, comme garçon. Si j'avais dû choisir un compagnon pour être avec moi en ce moment, c'est toi que j'aurais choisi !

— Merci, tatie... Attends, le chat a faim on dirait. Je lui verse un peu de lait dans ma main...

Depuis quelques minutes, je sais qu'il y a un trou quelque part, et j'ai l'impression que je respire mieux. Je sens soudain une bouffée d'oxygène m'envahir. D'espoir, aussi. Le pouvoir du mental est tout de même infini.

*Réfléchis, bon sang, réfléchis.*

Il faut impérativement que Livio explore de nouveau l'espace dans lequel il se trouve. Et qu'il regarde en hauteur. Voilà le problème : Livio est tout petit, il n'a pas pu aller au-delà de quoi, 1 m 60 en levant les bras ? Je me sens complètement idiot. J'aurais dû lui passer le téléphone dès le départ, afin qu'il puisse regarder plus haut, en braquant la lumière dans tous les coins. Je regarde la batterie. 12 %.

— Livio, je vais te donner mon téléphone. J'allume le flash pour que tu puisses observer tout autour de toi. Il faut que tu regardes partout. Il faut absolument que tu arrives à repérer par où Le Borgne est passé, et que tu voies si tu peux arriver à t'y glisser aussi.

Une nouvelle image me traverse. Livio, coincé dans un interstice, entre deux murs effondrés. Agonisant, seul.

*Ça ne sert à rien de penser à ça. Vous n'avez pas le choix. Il faut prendre ce genre de risque ou vous allez crever.*

Livio récupère mon téléphone, puis c'est le silence.

De longues secondes s'écoulent.

— Tu vois quelque chose ?

— Non... enfin, si... Je... vois que tout est bouché. Là où il y avait l'escalier... tout est bouché...

— Je sais, mon chéri. Mais tu dois chercher encore. Il y a forcément un passage ! Il te dirait quoi, Maître Yoda, mon grand ?

— Je... je crois qu'il dirait « Y arriver, tu vas ! »

— Exactement, y arriver tu vas !

J'ai l'impression d'être un coach de pacotille, mais ça fonctionne. Livio se remet à bouger. Il fait beaucoup de bruit, aussi.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'essaie d'empiler des pierres pour pouvoir mieux voir vers le haut.

Silence. Je l'imagine en train d'observer tout autour de lui. Cela dure de longues minutes. Et soudain :

— J'ai trouvé !

Je sens une poussée d'adrénaline dans mes veines.

— Bravo, mon grand ! Tu peux me décrire ce que tu vois ?

— Je vois un trou, en haut du tas de pierres qui bouche l'escalier.

— Est-ce que tu penses que tu pourrais y accéder ?

— Peut-être, si ça s'écroule pas quand je grimpe... mais...

— Mais quoi, mon Livio ?

— Mais ça va servir à rien. Parce que le trou fait la taille d'un ballon de foot. C'est suffisant pour Le Borgne, mais moi je peux pas passer là-dedans, c'est beaucoup trop petit...

Il se remet à pleurer.

— Ne pleure pas, Livio. Il faut qu'on réfléchisse encore. On va trouver une idée.

Le silence revient. Enfin, pas tout à fait.

— Tu entends, tatie ? Il y a comme des bruits au-dessus.

Il a raison. Il y a comme des ronronnements de machines. J'imagine d'immenses pelleteuses, des pompiers qui s'affairent. Les secours. Ils n'ont jamais été aussi proches.

— Bien sûr, que j'entends ! À trois on va essayer de crier, d'accord ?

Et c'est ce que nous faisons.

Toutes les trente secondes, Livio et moi lançons des cris de détresse.

À nous en déchirer les cordes vocales.

Des « au secours » désespérés.

Le bruit de fond reste présent, mais son intensité ne varie pas. Pas d'éclats de voix, rien d'autre qu'un bruit de fond.

Il faut arrêter nos hurlements, ils ne servent à rien d'autre qu'à nous enfermer dans une bulle de stress, dans un cercle vicieux qui nous démoralise.

J'en veux à la terre entière, mais ma haine se cristallise sur ce chat. Ce maudit chat qui a instillé en nous de faux espoirs.

Je le visualise, se faufilant par ce passage que je n'ai jamais vu, et soudain, une idée. L'idée de la dernière chance.

Je demande à Livio de me repasser le téléphone.

Et je me lance dans la rédaction d'un SMS d'une longueur aussi exceptionnelle que les circonstances – surtout pour quelqu'un qui tape encore avec un seul doigt. J'imagine Sienna se moquant de ma vitesse de rédaction, et ce morceau de normalité m'arrache un sourire.

Je ne sais pas si ce message sert à quoi que ce soit, étant donné que son destin est suspendu au bon vouloir d'un chat mollasson. Mais il a au moins une utilité. Garder une parcelle d'espoir dans nos cœurs.

8 % de batterie.

Il y a trois ouvertures sur la coque de mon téléphone, pour le capteur audio, le bouton du mode vibreur, et pour l'appareil photo. Je fais passer mon collier à travers chacun des orifices, puis je tends le tout à Livio.

De l'autre côté, les miaulements du Borgne redoublent : il ne doit sûrement pas apprécier ce truc bizarre qui pendouille autour de son cou...

Puis Livio dépose son chat le plus haut possible. Il le pousse, l'encourage.

Cela dure de longues minutes, ce duel avec ce maudit chat qui ne veut pas bouger ses fesses.

Mais Livio ne lâche pas. Lui aussi a compris le degré d'importance. Je ne sais pas combien de fois il repose Le Borgne au même endroit, combien de fois celui-ci s'échappe, miaule, ronchonne, s'enfuit, revient à la case départ.

Et puis, cela a lieu.

Livio hurle : « Il est parti ! Il est parti ! »

Alors une digue cède en moi.

Comme si je m'autorisais enfin à me reposer.

J'ai la tête qui tourne. Une fatigue extrême m'envahit d'un seul coup.

Je remercie Livio, le félicite, bien sûr.

Je lui fais passer la dernière bouteille de lait.

Et puis je lui dis que je suis épuisée.

Il me répond qu'il a peur, me demande de ne pas m'endormir.

Mais j'ai tout donné. Je le sais, je le sens. Je suis à bout de forces.

J'ai l'impression de flotter dans un ciel cotonneux.

La voix de Livio me parvient atténuée, mais il me semble l'entendre fredonner cette chanson franco-italienne que Francesca sifflote sans cesse.

Ou bien est-ce un rêve ?

Je ne sais pas, je ne sais plus. Mais je me laisse enivrer.

Je crois que je me sens bien.

Peu à peu, ma douleur s'estompe. Jusqu'à disparaître. Comme si ma jambe était en train de quitter mon corps.

Ou comme si mon esprit était déjà ailleurs.

Je ferme les yeux. Je vois apparaître le visage de Sienna.

Sa voix se superpose à celle de Livio.

« *Come prima, tu me donnes tant de joie...* »

23

SACHA  
17 AOÛT 2018

— Ils ont retrouvé son téléphone, Sacha.

— Mais... comment ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où était-il ce téléphone ?

— Il est arrivé jusqu'aux secours par un moyen... peu conventionnel.

Alors elle m'explique. Le Borgne. Le collier.

Et puis le SMS écrit par Tess et envoyé à nos deux numéros – je n'ai pas pu le recevoir, étant donné que je n'ai plus mon ancien téléphone.

L'espoir revient au galop dans mon cœur.

— Ils sont en vie, Sacha. En tout cas, ils l'étaient il y a peu de temps. Les secours savent comment accéder jusqu'à eux. Ils vont suivre le chemin emprunté par le chat. Élargir les anfractuosités, tout au long de son itinéraire. Stabiliser le tout, et avancer pas à pas, comme des spéléologues. Ils sont déjà au travail. C'est possible, Sacha ! C'est possible !

Je l'entends renifler et rire à la fois. L'insubmersible Francesca pleure des larmes de joie, à l'autre bout du fil. Je n'en suis pas loin. Elle reprend.

— Sacha, je vais te transférer le SMS, mais il faut que tu saches deux choses importantes avant...

Sa voix se serre, de nouveau. Mon Dieu, l'intensité des émotions par lesquelles nous passons est telle...

— Je ne veux rien te cacher, Sacha. Aussi difficile que cela puisse être, je crois que tu as le droit de savoir.



Elle me fait peur tout à coup, j'essaie de réguler mon stress.

— Je t'écoute.

— La première chose, c'est que d'après les secours et ce qui est écrit dans son SMS... il semble que Tess soit blessée, et...

— Et quoi ?

— Et beaucoup plus difficile à extraire que Livio.

Mon cœur se brise, instantanément. Francesca continue.

— Je suis sur place, juste à côté de la zone de recherche. Avec les pompiers. Ils ont déjà pu établir un contact audio avec mon Livio... tu te rends compte ? Mon Livio va bien ! Mais... il leur a dit que Tess avait perdu connaissance. Et qu'elle ne lui répond plus depuis un long moment...

Je sens les larmes monter dans mes yeux. Ma voix s'étrangle.

— Je suis... heureux pour Livio. Et pour toi. C'est formidable, Francesca...

— Merci Sacha. Je te transmets toutes les informations en ma possession, parce que moi, à ta place, je voudrais savoir. Mais il faut garder espoir. Ils n'ont jamais été aussi proches de les sortir de là.

Je prends une grande inspiration. Et tente d'adoucir l'atmosphère en ajoutant une tonalité plus légère. C'est le seul moyen de ne pas sombrer.

— Tu as raison. Tu as toujours raison Francesca, tu es la voix de la raison.

Francesca lance un petit rire, mais le cœur n'y est pas tout à fait. Elle enchaîne, sans transition.

— La deuxième chose que je dois t'apprendre, c'est que le notaire anglais m'a rappelée.

Je tressaille. Elle continue.

— Il m'a expliqué avoir appris la disparition de Tess aujourd'hui même, d'où son premier appel. En revanche, c'est seulement ce soir qu'il a pris connaissance des soupçons d'enlèvement qui pèsent sur toi, via un article

dans la presse. Alors il s'est dit qu'il devait agir vite. Sortir des horaires, des carcans, des procédures habituelles. Et tenter de nous joindre à nouveau.

— Je ne comprends pas...

Je tremble, à l'idée de ce que Francesca va ajouter.

Elle poursuit. Détachant chacun de ces mots, qu'elle sait si importants.

— Sacha, ce notaire n'est pas le notaire d'Elizabeth. La « Mme Moore » qui l'a mandaté, c'est *Sophie* Moore. Notre Tess. Et s'il cherchait à te contacter, c'est pour te communiquer une information... qui change tout.

Je sens mon cœur battre à m'en déchirer la poitrine.

Je ne sais pas déceler dans la voix de Francesca si cette information change tout dans le bon ou le mauvais sens.

Je ne respire plus.

Lorsque j'entends ce que Francesca m'explique, je fonds en larmes.

24

SACHA  
17 AOÛT 2018

Je reste quelques instants dehors, assis par terre.

J'ai besoin d'intégrer la nouvelle donne.

Je connais maintenant les sentiments de Tess à mon égard. Mais jamais je n'aurais imaginé jusqu'où son amour pouvait aller.

Tess m'aime, oui. Et la puissance de cet amour me bouleverse. Elle me brise, et me galvanise à la fois. C'est étrange, cet enchevêtrement qui sature mes neurones jusqu'à les étouffer. Je suis incapable de réagir autrement que par une joie infinie mêlée à une tristesse viscérale.

Alors je me mets à rire. Ce n'est pas la réaction appropriée, je le sais bien.

Je devrais me recueillir, pleurer peut-être, digérer, tel un adulte responsable, tout ce qui m'a été communiqué. Mais je n'y peux rien. La fatigue, la nervosité extrême, le bonheur, la vie, la mort, tout se confond, et mon corps expulse cette masse informe en un grand rire sonore.

La jeune femme qui fume devant l'entrée de l'hôpital doit me prendre pour un fou. Je ne sais pas si elle parle français, je ne sais pas si elle a entendu tout ou partie de ma conversation, mais la palette de sentiments que j'ai ressentis et exprimés en l'espace de quelques minutes doit dépasser l'entendement.

Ce que je viens d'apprendre, c'est qu'il y a quelques mois, Tess a établi un testament.

C'est le contenu de ce testament que le notaire souhaitait me divulguer.

C'est le contenu de ce testament qu'il vient de communiquer aux autorités françaises et italiennes.

Dans son testament, Tess nomme un tuteur légal pour sa fille, en cas de décès.

Moi.

Si Tess meurt, c'est moi qui deviendrai le tuteur de Sienna, de plein droit.

Si Elizabeth s'y oppose, elle devra engager une féroce bataille juridique. D'après le notaire, elle a peu de chances de gagner. Tess a été très claire, elle a mentionné explicitement son souhait de ne confier la garde de Sienna ni à ses parents – dont elle ignorait le décès –, ni à sa sœur.

Sans ce testament, je ne suis rien pour Sienna.

Avec ce testament, je deviens sa famille.

Ça n'est pas banal, de rédiger un testament à l'âge de trente ans. Mais connaissant désormais le passé de Tess, sa peur viscérale du père biologique de Sienna, ses efforts inouïs pour disparaître, sa démarche est compréhensible.

Si toutefois je refusais la charge légale de Sienna, la seconde – et dernière – personne désignée par Tess serait Francesca. Voilà pourquoi, ne parvenant pas à me joindre, le notaire s'est orienté vers elle.

Mais je ne laisserai pas passer cette chance qui m'est offerte.

J'aurai peut-être à me battre contre Elizabeth. Le chemin sera sûrement semé d'imprévisibles embûches. Mais la route existe. Et cette certitude de savoir le destin de Sienna à jamais lié au mien, c'est un morceau de bonheur qui déjà me submerge.

Ce qui se joue en ce moment même dans mon cœur est un fatras inextricable, mais je crois que ce qui domine, ce qui recouvre l'ensemble, c'est la gratitude.

C'est tellement beau, cette confiance que Tess m'accorde.

Contenir mes émotions est impossible.

Et à ces émotions déjà immenses s'en mêlent d'autres.  
Car Francesca vient de me transférer le SMS fleuve de Tess.

*Mon Sacha, ma Sienna,*

*Il est 22 h 35 le 17 août et nous sommes en vie, Livio et moi. Coincés dans la cave de Francesca. Dans l'espoir qu'elle s'en soit sortie, je lui envoie ce long SMS, à elle aussi. Livio va bien, et nous avons à boire. Le chat nous a rejoints. Nous allons attacher mon téléphone autour de son cou, avec ton collier, ma chérie, celui que tu m'as offert pour la Fête des mères cette année. Si ça marche, si ce message parvient jusqu'à vous, ce sera grâce à toi.*

*Livio me demande d'écrire qu'il aime sa maman, qu'elle lui manque.*

*Ma jambe est prisonnière, je ne peux pas bouger. Je m'accroche, mais je me sens de plus en plus faible. Alors je veux être sûre que vous sachiez que je vous aime, tous les deux.*

*Sacha... Je sais qu'avec toi ma petite fille est exactement là où elle doit être. Merci pour la joie que tu répands dans nos cœurs depuis trois ans.*

*Ma Sienna, ma merveille, ma vie. Je suis fier de toi. Promets-moi de ne jamais abandonner tes rêves. Tu es la meilleure chose qui me soit arrivée. Je t'aime. Plus que tout.*

*Maman.*

25

SACHA  
18 AOÛT 2018

À 0 h 08 ce 18 août 2018, les secours parviennent à sortir Livio des décombres.

Cet événement extraordinaire, associé à cette combinaison magique de 8, remet en selle mes croyances adolescentes. Elles me murmurent que la chance est de notre côté, que tout est possible.

Au bout du fil, Francesca pleure son bonheur.

— C'est grâce à Tess que Livio a pu être sauvé. Sans elle, il serait sans doute mort de soif. Elle est... c'est une héroïne. Une vraie. Je prie pour elle, Sacha. Dis à Sienna qu'elle peut être fière de sa maman.

Elle l'est. Et moi aussi. Mais j'ai tellement peur...

Les médecins ont installé Sienna dans une chambre individuelle. Elle va bien, les fractures de son épaule et de son bras ne sont pas compliquées, une immobilisation de quelques semaines suffira. Ils ont préféré la garder en observation pour la nuit, ce qui nous permet de nous poser. Elle, sur son lit. Moi, sur un fauteuil inconfortable.

Sienna sait, maintenant, que nous attendons des nouvelles de sa mère.

Lorsque je lui ai annoncé que Livio était sauvé, elle s'est mise à pleurer. Mélange de joie pour ce petit garçon qu'elle aime beaucoup, de fierté pour ce qu'a réussi à accomplir Tess, mais aussi d'angoisse et d'espoir, bien sûr.

\*

À 3 h 26, mon portable se met à vibrer. Un numéro inconnu s'affiche.

Je tressaille. Seules Francesca et Chiara possèdent mes nouvelles coordonnées téléphoniques. Sienna est parvenue à s'endormir. Je sors de la chambre le plus silencieusement possible, et décroche tout en m'éloignant dans le couloir.

C'est un homme.

Il se présente comme le responsable des opérations de recherche.

Francesca a communiqué mon numéro de téléphone. Maintenant qu'elle me sait à l'abri des poursuites judiciaires, elle se dit sûrement que je peux gérer la situation. Ou bien... ou bien les mots qui restent à dire, peut-être qu'il lui est impossible de les prononcer elle-même.

Tandis que l'homme m'explique que tout a été fait pour extraire Tess, que l'opération était particulièrement difficile, ma gorge se noue.

Il parle beaucoup. Beaucoup trop. Avec trop de silences.

Est-ce qu'on hésite comme ça, quand on a une bonne nouvelle à annoncer ?

Je serre les dents.

Mon corps tout entier est tétanisé.

Suspendu à cette voix grave. Bien trop grave.

— Nous avons dû... procéder à une amputation sur place. Nous n'avons aucune autre solution. La jambe était écrasée. Dans ces cas-là, les risques sont très augmentés...

La douleur me coupe le souffle.

Je sens monter les larmes.

— Elle est en vie, mais son état est critique. Elle vient d'être transférée en urgence à l'hôpital de Gênes. Nous faisons tout pour la sauver.

Je parviens à remercier l'homme au bout du fil.

Puis je raccroche.

\*

Je n'ai pas le courage de réveiller Sienna.

Elle a besoin de repos, après ce qu'elle a vécu aujourd'hui. Elle va avoir besoin de toutes ses forces pour affronter la journée à venir. Et tous les jours d'après.

Quant à moi, je suis perdu.

Je ne sais pas si c'est ce que l'on appelle un « état de choc ».

Mais la tristesse me paralyse.

L'incrédulité, aussi. Je sais bien que ce que je viens d'entendre est réel, pourtant je ne parviens pas à y croire.

J'essaie d'occulter les mots couteaux, ces mots qui disent l'irréversible, le définitif. Mais c'est impossible.

Quelle que soit l'issue, Tess ne sera plus jamais la même.

C'est un fait, désormais.

Je ferme les yeux, et mes souvenirs sont peuplés d'images révolues. Je la vois virevolter au milieu de sa boutique, légère et lumineuse dans sa robe d'été fleurie, et je sais que la grâce de cet instantané appartient au passé.

Alors je me cramponne à ces petits mots : « Elle est en vie ».

Tu dois vivre, Tess. Tu vas vivre.

Et moi, je serai là, à tes côtés.

Je redoute le réveil de Sienna. Un réveil, doux, innocent. Je me dis que j'ai bien fait de graver des joies intenses dans sa mémoire, ces derniers jours. Qu'elle pourra en convoquer les images, le moment venu.

Je vais continuer de la protéger. C'est mon rôle. Je dois l'assumer. Je vais l'assumer. Mais je vais devoir lui dire ce qu'il en est. Même si je ne sais pas comment faire cela, comment dire l'indicible. Une telle annonce, au sein de laquelle seules les douleurs sont certaines.

Alors je vais rester simple. Lui livrer la vérité brute, sans détour inutile. Et surtout ne rien lui cacher de mes sentiments. Je sais bien que je vais devoir être fort. Pour elle. Pour nous deux. Mais je ne veux plus tricher. Il



faut qu'elle sache à quel point j'aime Tess. À quel point la douleur me dévaste. À quel point c'est dur, pour moi aussi.

Il faut qu'elle sache que je serai là pour elle, nuit et jour. Qu'elle peut compter sur moi. Que nous serons ensemble, toujours.

Je lui lirai le SMS de sa mère, que je n'ai pas encore eu le courage de lui révéler. Ce message d'amour infini, si important dans une telle épreuve :

*Ma Sienna, ma merveille, ma vie. Je suis fière de toi. Tu es la meilleure chose qui me soit arrivée. Je t'aime. Plus que tout.*

Elle me demandera ce qu'il adviendra, si la mort gagne.

Je lui répondrai que la mort ne gagne jamais.

Je lui dirai que nous continuerons à vivre, quoi qu'il arrive. Car c'est ce que sa mère voudrait pour nous.

Je lui dirai que nous parviendrons à nous redresser. Et que peu à peu, des éclats de lumière apparaîtront dans le vide.

En attendant, dans ce couloir d'hôpital, mes pensées sont tournées vers Tess.

Je regarde le ciel, et je m'adresse à elle.

Pour moi qui ne suis pas croyant, c'est ridicule, je le sais bien. Mais je n'ai pas d'autre moyen de communication. Et j'ai besoin de dire les choses. D'exprimer. Je me suis trop longtemps planqué derrière des masques, des artifices de comédien.

Désormais, je veux livrer ce que je ressens.

Mon Dieu, Tess.

Qu'est-ce que je vais devenir, si tu disparais pour de bon ?

Je t'aime comme je n'ai jamais aimé personne.

J'aime tes sourires, tes colères, tes secrets, tes failles, la douceur de tes mains sur mon visage, ta manière de froncer les sourcils quand tu n'es pas d'accord, ton rire solaire, ta façon de poser ta tête sur mon épaule, la

flamme dans tes yeux lorsque tu parles de fleurs. Toutes ces choses quotidiennes, dérisoires et pourtant fondamentales. Ces riens qui nous lient, nous tiennent, nous remplissent.

J'aime la mère que tu es.

J'aime l'idée de vieillir à tes côtés.

Il n'y a personne d'autre avec qui j'envisage de vieillir.

Il n'y en a jamais eu d'autre comme toi.

Il n'y en aura plus d'autre après toi.

Tu es l'amour de ma vie. Je le sais, désormais.

J'ai peur de crever, sans toi.

Je ne vois pas comment y arriver, sans toi.

Mais je peux te promettre une chose.

Je resterai avec ta Sienna.

Je l'aiderai à grandir. À réaliser ses rêves.

Je lui apprendrai qu'il faut aimer sans retenue.

Qu'il n'y a rien de plus beau que de s'attacher à d'autres humains.

Qu'il ne faut pas en avoir peur.

J'ai eu peur trop longtemps. Je n'ai plus peur, maintenant.

Elle sera heureuse, je te le jure.

Et elle te ressemblera. Elle te ressemble déjà tellement, c'est fou.

Je serai à ses côtés jusqu'à mon dernier souffle.

Et toi... Toi, tu vivras toujours, à travers elle.

Je t'aime, Tess.

TROIS ANS PLUS TARD

26

SACHA  
14 AOÛT 2021

Je suis debout, au cœur d'un paysage de carte postale.

Il y a du monde autour de moi, des bruissements, de l'agitation.

Même si je suis à l'ombre, même si nous sommes en fin de journée, j'ai du mal à respirer, engoncé dans cette tenue inhabituelle pour l'adepte du *casual* que je suis. Le nœud papillon m'étouffe, et cette veste me semble peser des tonnes. Enfin, c'est ce que je m'invente pour me donner une contenance. Car je sais bien que le costume n'y est pour rien.

Je tente de réguler mon souffle, ferme les yeux quelques instants, et replonge dans mes souvenirs de ces trois dernières années.

Dans les bonheurs. Dans les douleurs.

\*

Le 20 août 2018, après quarante-huit heures de sédation artificielle pour limiter ses souffrances et faciliter les soins, Tess s'est réveillée, à l'hôpital de Gênes.

Sienna et moi étions là.

Nous l'avons enlacée. Nous lui avons dit que nous l'aimions.

Que nous serions à ses côtés, pour l'aider à surmonter cela.

Elle nous a regardés étrangement. Sans comprendre.

Et puis ses yeux se sont posés sur le drap vide, à l'emplacement de sa jambe gauche. Je crois que son cri restera à jamais gravé quelque part dans mon cœur.

Nous avons été épaulés par des personnes incroyables, sur lesquelles nous savons que nous pouvons compter, désormais.

Avec l'aide de toutes ces belles âmes, Tess s'est battue.

D'abord à Gênes. Puis à San Casciano. À Paris, enfin.

Très vite, elle a relevé la tête.

Le chemin a été long. Mais j'ai toujours su qu'elle y arriverait.

Depuis maintenant un an, Tess est équipée d'une prothèse. Sa démarche est claudicante, la station debout est toujours difficile à tenir sur la durée, mais chaque jour est une nouvelle étape franchie.

\*

Un éclat de rire sonore me tire de mes pensées.

J'ouvre les yeux et aperçois Chiara, au premier rang.

Elle a fait sobre, aujourd'hui. C'est ce que je me dis en découvrant sa robe poudrée. Je ne sais pas si elle lit dans mes pensées, mais elle me lance un clin d'œil et effectue un demi-tour sur elle-même. Je comprends tout de suite mieux. La sobriété de cette robe n'a d'égale que la profondeur de son dos nu. Elle éclate de rire en apercevant mes yeux ronds, puis elle passe son bras autour de la taille de Marta, jolie Florentine de dix ans sa cadette, aussi discrète que Chiara est exubérante. On dit que les opposés s'attirent... ces deux-là se sont bien trouvées.

Chiara est une magicienne, une vraie. « Encore meilleure que Dumbledore », affirmerait Sienna. Capable de fédérer les énergies, les bonnes volontés, de panser les plaies à grand renfort de chansons italiennes ringardes, de looks extravagants et de sessions extraordinaires de *Ratatouille*.

Au cours des derniers mois de l'année 2018, Chiara nous a logés chez elle, le temps de passer le cap. Nos cheveux et nos âmes ont progressivement retrouvé leurs couleurs originelles. Et c'est en grande partie grâce à son soutien. Nous avons de la chance de l'avoir dans nos vies. Dans mon testament à moi, désormais il y a Chiara.

Lorsque nous sommes arrivés hier soir à San Casciano, nous n'avions pas revu Chiara en chair et en os depuis près de deux ans. Les retrouvailles ont été épiques. Chiara s'était *réellement* déguisée en rat cuisinier pour accueillir Sienna. Combinaison grise à poils, masque, maquillage, bonnet à larges oreilles. La tenue idéale pour un 13 août en Toscane.

— J'adore j'adore j'adore ! a lancé Sienna en se jetant au cou de son rat favori.

La soirée s'est étirée tard dans la nuit, car malgré la fatigue du voyage, nous ne voulions plus nous quitter. Le réveil a été rude, mais l'excitation du tumulte du jour a très vite galvanisé les troupes.

Depuis 7 heures ce matin, tout le monde s'active. Le gîte résonne de chants tonitruants, de rires, de musique. Tess et moi avons pris en charge la décoration, tandis que Sienna et Chiara sont aux fourneaux, épaulées par Teresa, Gino le coiffeur, et une bonne partie de la clique siennoise. Le Palio a pourtant lieu dans deux jours, ils devraient se consacrer à sa préparation, mais tous ont répondu présent. Il faut dire que notre histoire a fait le tour de Sienna. Nous sommes devenus la coqueluche de la *contrade* du dragon, et avons exceptionnellement été autorisés, cette année, à en porter les couleurs. Chiara nous a montré nos costumes hier soir, Sienna était aux anges, et moi, je me suis dit que décidément, tous les 16 août seraient douteux en termes de look...

Sienna envisage plus que jamais de devenir cheffe cuisinière.

Avec son projet fou sous le bras, ses douze ans et son extraordinaire volonté, elle parvient à passer des journées entières dans les cuisines de restaurants étoilés. Bluffé par sa détermination et sa technique –

essentiellement basée sur une mémoire parfaite des dosages, des temps de cuisson et des textures –, un des chefs l’a baptisée « la mathématicienne ». C’est resté. Elle commence déjà à être connue dans le petit milieu de la cuisine : elle a été invitée récemment à participer à une célèbre émission télévisée culinaire. Tess a décliné l’offre, pour cause d’extrême jeunesse de la candidate, bien sûr. Mais la candidate a de la ressource : d’ici quelques années, je la crois tout à fait capable de gagner.

\*

Je balaie l’assemblée du regard, et mes yeux se posent sur Francesca.

Elle me fait un petit signe, je lui réponds d’un sourire.

À ses côtés, Livio se tient debout. Élégant, solaire.

Ce que nous avons traversé à leurs côtés est tellement fort. Je sais qu’ils seront toujours là pour nous. Et nous serons là pour eux.

Quelques semaines après les évènements, Francesca m’a confié sa détresse. Les ascenseurs émotionnels par lesquels elle est passée. Le soutien de son ex-compagnon a été précieux. Eux qui n’avaient conservé que des contacts utilitaires à propos de la vie quotidienne de leur fils ont décidé de renouer. Pas amoureusement, non, cette page-là est tournée. Mais ils se parlent de manière apaisée. Déjeunent parfois à trois. C’est toujours étonnant de constater a posteriori à quel point les épreuves transforment les liens entre les gens. Ils peuvent éloigner ou rapprocher, c’est selon. Mais ils laissent des traces.

Lorsque les secours ont sorti Livio des décombres, il était épuisé, il avait faim, mais il était miraculé. Ses seules blessures avaient été causées par Le Borgne : ce chat indolent était sorti de sa réserve et l’avait griffé à de nombreuses reprises lorsqu’il l’avait inlassablement poussé vers la sortie. Depuis, Livio se méfie de lui, et Le Borgne règne plus que jamais en maître sur le canapé de leur nouveau salon.

Francesca et Livio aussi ont passé quelques semaines chez Chiara. Nous y avons pansé nos blessures, ensemble. Recréé un cocon. Puis ils ont été relogés temporairement dans la banlieue de Gênes. Le temporaire dure toujours, mais Francesca repousse les considérations matérielles d'une formule approximative si jolie que personne n'a osé la corriger :

« Tant qu'on est en vie, il y a de l'espoir. »

\*

Je plisse les yeux et distingue la silhouette d'Elizabeth, au loin. Elle aussi a tenu à être présente. Elle s'est mis en tête de réparer, de faire table rase du passé familial, d'écrire une nouvelle page, de tisser de nouveaux liens.

Aujourd'hui, elle semble plus sereine. Comme si lâcher prise sur les rancœurs passées l'avait libérée d'un poids. Elizabeth est une femme blessée. Elle aussi a eu son lot de relations toxiques, je l'ai compris depuis. À croire que les parents Moore avaient déformé la capacité de leurs filles à appréhender les relations humaines. Les choses sont encore hésitantes entre elle et Tess, mais Sienna l'aime beaucoup. Alors désormais Elizabeth fait partie de nos vies. Et c'est très bien comme ça.

\*

Quant à moi, je fais toujours l'acteur, occasionnellement. J'aime le théâtre, je l'aimerai toujours. Mais j'ai pris conscience qu'y réussir était l'ambition de ma mère. Pas la mienne.

Alors, en l'absence de Tess, j'ai repris le magasin de fleurs. Avec l'aide de Violette, l'ancienne propriétaire, j'ai appris le métier. Et j'ai décidé de rester, lorsque Tess est revenue. Aujourd'hui, nous travaillons ensemble. Nous formons une jolie équipe. J'ai donné à Tess le goût des fleurs japonaises, et chaque bouquet est désormais orné d'un haïku. Les clients



sont ravis. Nous comptons parmi les fleuristes les plus originaux de la région parisienne. J'écume régulièrement les marchés aux fleurs pour établir des partenariats avec des fournisseurs de fleurs rares.

Je crois que ce travail me rend heureux.

Nous avons volontairement réduit les horaires d'ouverture. Tant pis pour le chiffre d'affaires, mais nous voulons prendre le temps de déjeuner chaque jour avec Sienna, de partager son quotidien, de la voir grandir.

S'il y a bien une chose que j'ai apprise au cours de cette période difficile, c'est qu'il faut savourer les petits bonheurs avant qu'ils ne s'échappent.

\*

Nous y sommes. Un silence fébrile s'est installé depuis quelques instants. Je me suis promis de ne pas pleurer, mais soudain je ne suis pas sûr d'y parvenir.

La musique retentit, et l'émotion me gagne.

« *Come prima, tu me donnes tant de joie...* »

Mon cœur bat plus fort. Plus fort encore.

« *Que personne ne m'en donne comme toi...* »

Les regards se tournent vers le soleil.

Elles sont là. Toutes les deux.

Deux silhouettes dans le contre-jour orangé.

Et c'est toute ma vie qui prend sens.

Tess s'avance vers moi, en rythme avec la musique.

Une main dans celle de Sienna.

L'autre posée sur son ventre arrondi.

Elle me sourit. Elle aussi est émue.

Elle aussi, est consciente de sa chance.

La beauté a gagné.

La vie a gagné.

Tess s'assied dans l'assistance, entre Chiara et Francesca, et Sienna prend place à mes côtés.

Je regarde ma Sienna, et je bombe le torse de fierté.

Car Sienna est ma fille. Pour de vrai.

Il y a deux mois, l'adoption plénière a été prononcée. Enfin.

Alors Sienna a eu cette idée sublime : fêter cette étape majeure de nos vies en organisant une cérémonie d'adoption, au cœur de la Toscane. Célébrer notre lien indéfectible, entourés des gens que nous aimons.

Sienna connaît maintenant tout de son histoire, de celle de sa mère, de la mienne. Il n'y a plus de secret, plus de zone d'ombre. Nous lui avons tout raconté. Sans rien lui cacher de la violence, des petits et grands arrangements avec la vérité.

Sa réaction a été surprenante. Nous nous attendions à des rafales de questions. À des pleurs, peut-être. À la place, elle nous a serrés dans ses bras, longuement. Et puis, elle a eu cette phrase, devenue notre mantra :

« La famille, c'est celle que l'on choisit. »

Alors que Sienna et moi nous tenons debout près du grand olivier, alors que Gino le coiffeur s'apprête à consacrer notre filiation par des formules païennes à haute teneur symbolique, ce mantra envahit l'espace.

Oui, toutes ces personnes autour de moi constituent ma famille.

Une famille étrange, farfelue, diverse, haute en couleur, imparfaite.

Une famille que je n'échangerais pour rien au monde.

Moi, le solitaire, le réfractaire à l'engagement, je suis pieds et poings liés, maintenant. Et j'adore ça.

Je regarde Sienna. Ma fille.

Je m'apprête à déposer un baiser sur sa joue, mais tout le monde proteste en riant. Chiara me lance que je vais bien trop vite, que la cérémonie n'est pas terminée, qu'en tant que marraine de la jeune fille elle s'oppose à toute effusion avant que Gino ne l'autorise.

Sienna se met à rire. Et pour la première fois, elle utilise ce mot minuscule, ce tout petit mot qui me bouleverse.

— Un peu de sérieux, s’il te plaît, *papa*.

Je prends sa main dans la mienne, puis je ferme les yeux.

La chaleur du soleil caresse ma nuque.

Je me sens bien.

À ma place.

## QUELQUES MOTS POUR FINIR

Si les personnages de ce roman sont purement fictifs, la tragédie du 14 août 2018 à Gênes est bien réelle. J'aimerais dédier ce roman aux victimes de l'effondrement du pont Morandi, ainsi qu'à leurs proches.

\*

J'aimerais également avoir une pensée pour mon grand-père, Pascal Nuzzo, décédé à l'été 2019, quelques semaines avant que j'entame l'écriture de ce livre. L'envie de parler de nos racines italiennes, que tu représentais, a été un moteur puissant. Toi qui profitais de la moindre occasion pour placer mes romans entre les mains de lecteurs potentiels, je suis sûr que tu aurais défendu celui-ci avec une grande ferveur. Je t'embrasse fort.

\*

Merci à mon éditrice, Caroline Lépée. Merci pour ta confiance renouvelée, pour tes mots si justes, ton exigence, tes commentaires qui me font bien marrer, et ton enthousiasme pour mes histoires, depuis le début. C'est toujours un bonheur de travailler avec toi.

Merci à Philippe Robinet et toute la formidable équipe de Calmann-Lévy. Merci pour tout ce que vous faites au quotidien pour

mes livres. Merci aussi pour les échanges, le partage et les sourires (derrière les masques, en 2020...) Une pensée particulière pour mes chères Valérie Taillefer, Camille Lucet, Virginie Ebat, Patricia Roussel, Mélanie Trapateau, Sarah Altenloh et Christelle Pestana. Merci également à Sarah Chamard, Adeline Vanot, Julia Balcels, Margaux Poujade, Lisa Parrod, Caroline Decagny, Anne Sitruk, Lisa Liautaud et Antoine Lebourg.

Merci à la superbe équipe du Livre de Poche : Audrey Petit, Béatrice Duval, Zoé Niewdanski, Florence Mas, Sylvie Navellou, Anne Bouissy, Maud Paillé, Claire Lauxerrois, William Koenig.

Merci aux équipes commerciales Hachette pour leur travail précieux auprès des libraires et des enseignes.

Merci à tous ceux que je n'ai pas pu voir cette année autrement que par écran interposé... et que j'ai hâte de retrouver – espérons que 2021 soit plus propice aux rencontres ! Libraires, journalistes, organisateurs de salons littéraires, blogueurs, Instagramers... Merci à vous tous qui soutenez mes romans, et rendez la communauté des livres infiniment joyeuse et vivante.

\*

Merci à mes enfants, mes amours, Alessandro et Éléonore. Ce roman raconte la naissance d'un père, et vous n'avez pas quitté mes pensées, tout au long de son écriture. Je suis né père grâce à vous il y a 12 et 8 ans, et depuis j'apprends chaque jour à le devenir.

Mathilde, OK c'est un peu grâce à toi aussi, si je suis devenu père... Merci pour tout ce que tu es. Merci d'être là, toujours.

Merci à mes parents, Muriel et Serge. Merci pour votre soutien indéfectible, et les photos en larmes à la fin de chaque roman – c'est

sadique je sais, mais ça me rassure, cette émotion de la part de mes premiers lecteurs.

Merci à ma famille, pour l'enthousiasme, les idées et les commentaires. Mention spéciale à mon frère Alexandre, qui m'a envoyé le lien vers ce reportage sur les « acteurs pour clients privés » au Japon en me lançant innocemment : « Ça ferait pas une idée de roman, ça ? » – tu ne croyais pas si bien dire... S

Merci à mon frère Andréa, dont la seule présence et les vidéos alimenteraient bien des romans... tu ferais un très grand Sacha, si tu veux mon avis.

Merci à toute ma *team* : Floriane, Fanny, Garance, Noé, Jules, Raphaèle, André, Pierre, Coralie. Merci pour les dîners du printemps 2020 en FaceTime... et surtout pour tous les moments partagés, dans la vraie vie.

\*

*Last but not least*, merci à vous, lectrices et lecteurs.

Merci de me suivre dans chacune de mes aventures, merci de partager les émotions que vous procurent mes romans avec vos amis, vos familles... et parfois avec moi, lorsque nous avons la chance de nous rencontrer ou lorsque vous me contactez via les réseaux sociaux. Votre soutien et vos mots sont autant de trésors que je conserve précieusement, quelque part en moi. À bientôt.

Julien

**CALMANN  
LÉVY**

ÉDITEUR DEPUIS 1836

[www.calmann-levy.fr](http://www.calmann-levy.fr)

© Calmann-Lévy, 2021

COUVERTURE

*Conception graphique* : Axel Mahé

*Photographie* : © Ollo/iStockphoto



ISBN 978-2-7021-6654-3

# Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Du même auteur](#)

[1 - Sacha Trois ans auparavant](#)

[2 - Sacha Trois ans après 10 Août 2018](#)

[3 - Tess 14 Août 2018](#)

[4 - Sacha 14 Août 2018](#)

[5 - Sacha 14 Août 2018](#)

[6 - Sacha 14 Août 2018](#)

[7 - Tess 2009](#)

[8 - Sacha 14 Août 2018](#)

[9 - Sacha 15 Août 2018](#)

[10 - Sacha 15 Août 2018](#)

[11 - Sacha 15 Août 2018](#)

[12 - Tess](#)

[13 - Sacha 16 Août 2018](#)

[14 - Sacha 16 Août 2018](#)



[15 - Tess](#)

[16 - Sacha 17 Août 2018](#)

[17 - Sacha 17 Août 2018](#)

[18 - Sacha 17 Août 2018](#)

[19 - Sacha 17 Août 2018](#)

[20 - Sienna 17 Août 2018](#)

[21 - Sacha 17 Août 2018](#)

[22 - Tess](#)

[23 - Sacha 17 Août 2018](#)

[24 - Sacha 17 Août 2018](#)

[25 - Sacha 18 Août 2018](#)

[Trois ans plus tard](#)

[26 - Sacha 14 Août 2021](#)

[Quelques mots pour finir](#)

[Page de copyright](#)

# Notes

[1](#). Matsuo Bashō, in *Seigneur ermite. L'intégrale des haïkus*, traduction de Makoto Kimmoku et Dominique Chipot, Éditions de la Table Ronde, Paris, 2012.

# Notes

- [1.](#) Taneda Santōka, in *Zen, Saké, Haïku*, traduction de Wingfung Cheng et Hervé Collet, © Éditions Moundarren.

# Notes

[1](#). Kobayashi Issa, in *Haïku. Anthologie du poème court japonais*, traduction de Corinne Atlan et Zéno Bianu, © Éditions Gallimard.

# Notes

[1.](#) Kobayashi Issa, in *Haïku. Anthologie du poème court japonais*, traduction de Corinne Atlan et Zéno Bianu, © Éditions Gallimard.

# zlibrary

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*



[z-library.se](http://z-library.se)

[singlelogin.re](http://singlelogin.re)

[go-to-zlibrary.se](http://go-to-zlibrary.se)

[single-login.ru](http://single-login.ru)



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>